

**Étoiles, garde-à-
vous**

Heinlein, Robert

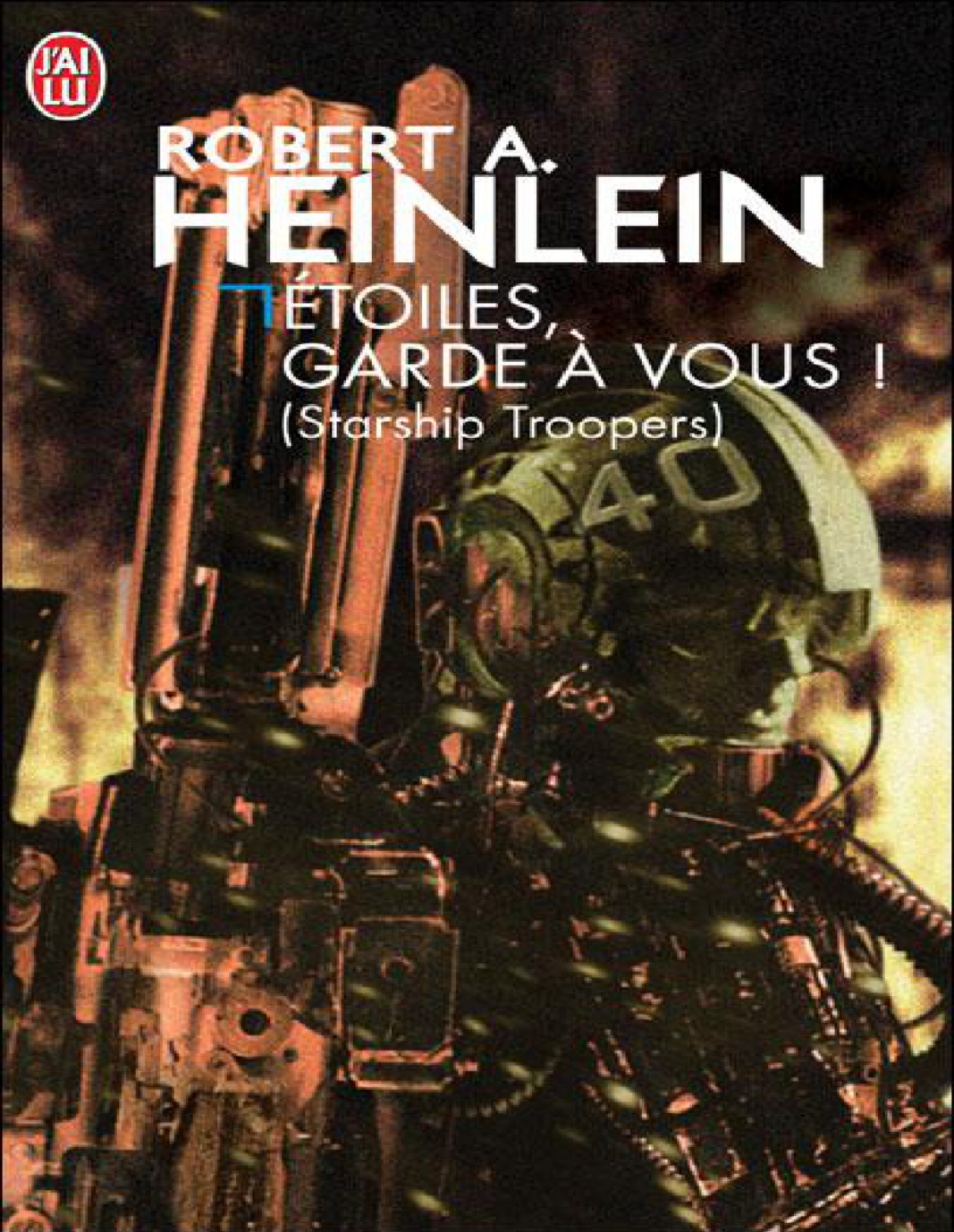
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ROBERT A.
HEINLEIN

ÉTOILES,
GARDE À VOUS !
(Starship Troopers)



ROBERT A. HEINLEIN

Étoiles, garde-à-vous !

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR MICHEL DEMUTH



*Au « juteux » Arthur George Smith,
soldat, citoyen, homme de science,
et à tous les adjudants de tous les
temps qui ont œuvré pour faire de
jeunes garçons des hommes.*

R. A. H.

*Le traducteur et les éditions « J'ai Lu » remercient M. Guy Béart de
les avoir aimablement autorisés à reprendre, pour le présent ouvrage, le
titre d'une de ses chansons.*

Ce roman a paru sous le titre original :

STARSHIP TROOPERS

© Robert A. Heinlein, 1959

Pour la traduction française :

© Éditions J'ai Lu, 1974

Vers Cassiopée
Vers Aldébaran
Nous avons bu mille lampées
Les soldats errants
Les hommes en rang
Dans l'espace vont porter l'épée
Etoiles garde-à-vous
Le monde est en flammes
Le fer est partout

Mille années-lumière
Entre deux combats
Et cent millions de mercenaires
Qui chantent tout haut
Qui meurent tout bas
Pieds au ciel et face contre terre
Etoiles garde-à-vous
Notre-Dame Vierge
Sauvegardez-nous

Dans l'espace en faute
C'est le grand tocsin
Une étoile à travers les côtes
Une flèche au sein
Dort le fantassin
Qui a vaincu les fiers cosmonautes
Etoiles garde-à-vous
Reprenons nos flèches
Les fusées au clou

Diamants étoffes
Rivières d'or
C'est la voie lactée qui nous offre

L'éclatant trésor
Des imperators
Les têtes coupées sont dans les coffres
Etoiles garde-à-vous
Découpons les astres
Pillons ces cailloux

Filles de Méandre
Goules d'Orion
Les jambes nues à nous attendre
Quand nous nous aimions
Vêtus de rayons
Nos baisers déjà étaient de cendre
Etoiles garde-à-vous
Nous avons chanté
Des vers à vos genoux

Etoiles filantes
Vous êtes l'éclair
De l'humanité violente
Qui frappe le fer
Demain comme hier
Des fils d'Altaïr aux Atalantes
Etoiles garde-à-vous
L'homme des planètes
Pour l'homme est un loup

Dans la nuit mortelle
Qui protégera
Le vol rouge des hirondelles
Les hommes sans bras
Rejoindront les rats
Car Jacob a tiré son échelle
Etoiles garde-à-vous
Quand retournerai-je
A Canaan chez nous

Poème et musique de Guy Béart

En avant, tas de babouins ! Vous vous croyez immortels ?

Un adjudant anonyme
de la Grande Guerre, 1918.

A chaque fois, avant de sauter, j'ai les chocottes. J'ai eu droit à la préparation hypnotique et à toutes les injections et, raisonnablement, on pourrait penser que je ne peux pas avoir peur. Le psychiatre du vaisseau, qui a analysé mes ondes cérébrales et qui m'a posé des tas de questions idiotes pendant que je dormais, m'a dit que ça n'a rien à voir avec la peur, que c'est un peu comme le tremblement d'un cheval de course dans le starting-gate.

Pour ça, je ne peux pas dire. Je n'ai jamais été dans la peau d'un cheval de course. Ça ne change rien : j'ai bêtement la trouille, chaque fois.

A moins 30, on était entassés dans la chambre de saut du *Rodger Young* et c'est là que notre chef de section nous a passés en revue. D'habitude, c'était le lieutenant Raszak, mais il s'était fait avoir au dernier saut et c'est l'adjudant Jelal qui le remplaçait. Jelly était un Finno turc d'Iskander, dans le système de Proxima. Un type râblé et noiraud qui avait la tête d'un prêtre. Je l'avais vu régler leur compte à deux soldats qui piquaient une crise. Les types étaient tellement plus grands que lui qu'il avait dû lever les mains pour les empoigner. Il leur avait fait cogner la tête, comme deux noix de coco, et il avait juste reculé d'un pas comme ça, pendant que les deux types s'écroulaient.

En dehors du service, ça n'était pas le mauvais bougre, mais là, il était en service. On avait tous vérifié notre équipement de combat. Après tout, c'était de notre peau qu'il s'agissait, non ? Et le sergent-chef lui-même avait fait une inspection après le rassemblement. Mais c'était Jelly qui était là, maintenant, l'air mauvais, le regard aux aguets. Il ne laissait rien passer. Il s'est arrêté devant le gars qui me faisait face et il a appuyé sur le bouton qui indiquait son état physique sur son ceinturon.

— Dégage !

— Mais, mon adjudant, c'est un rhume ! Le toubib a dit...

— *Mais mon adjudant !* a gueulé Jelly. Le toubib ne saute pas, lui, et personne ne sautera, même avec trois degrés de fièvre ! Parce que vous croyez que j'ai le temps de discuter en ce moment ?... Allez, dégage !

Et Jenkins nous a laissés. Il avait l'air furieux et triste. Je ne me sentais pas tellement à l'aise, moi non plus. Parce que, depuis que le lieutenant avait dégusté, la dernière fois, avec tous les décalages que ça avait provoqué, je me retrouvais adjoint au chef du deuxième groupe pour ce saut. Et le trou laissé par Jenkins, je n'avais aucun moyen de le combler. Très mauvais. Si jamais un de nos gars tombait dans un sale coup et qu'il demande de l'aide, je n'aurais personne à lui envoyer.

Jelly ne s'est pas attardé sur les autres. Il s'est retourné, a regardé notre rang et a secoué la tête d'un air accablé.

— Quel tas de pouilleux ! Peut-être que si vous dégustez ce coup-ci, on pourra mettre sur pied l'équipe que le lieutenant voulait. Mais y a peu de chances... avec les recrues qu'on nous envoie tous ces temps-ci.

Brusquement, il s'est redressé et a braillé :

— Je tiens seulement à vous rappeler, faces de singes, ce que chacun de vous a coûté au gouvernement, en comptant les armes, les munitions, le matériel, tout, l'entraînement et ce que vous goinfrez !... En gros, comme ça sur pied, vous valez chacun un demi-million ! Si vous ajoutez les trente-cinq *cents* de votre peau, ça fait un joli paquet ! (Il nous foudroya du regard :) Alors, ramenez-moi tout ça ! On peut se passer de votre viande, mais pas des tenues mignonnes que vous avez sur le cul ! Et je ne veux pas de héros. Ça n'aurait pas été du goût du lieutenant. Vous avez un boulot à faire, c'est tout. Alors vous sautez, vous le faites, vous ouvrez bien grand vos oreilles et, quand je vous rappelle, vous vous pointez pour rembarquer en vitesse et en ordre. C'est vu ? (Une fois encore, il promena sur nous son regard méchant :) Vous êtes censés connaître le plan d'attaque, mais certains d'entre vous n'ont même pas assez de cervelle pour l'hypno, alors je vais vous refaire un topo. Vous allez être largués en tirailleurs, sur deux lignes, à intervalle de deux mille mètres. Dès que vous touchez le sol, vous prenez vos repères et vos distances sur moi et sur les gars de votre peloton, des deux côtés. Vous vous planquez. Ça fera déjà dix secondes de perdues et vous n'aurez qu'une chose à faire : bousiller tout ce qui se trouvera à votre portée jusqu'à ce que les types de flanc décrochent.

(C'était de moi dont il était question. En tant qu'adjoint au chef de groupe, je me trouverais sur le flanc gauche, sans personne sur qui m'appuyer. C'est là que je me suis mis à trembler vraiment.)

— Quand les flancs-gardes auront décroché – redressez

l'alignement ! — vous me rectifierez les intervalles ! Vous ne ferez que ça ! Vous aurez douze secondes. Puis vous progresserez par bonds, pair et impair. Les adjoints de groupes donneront la cadence et c'est eux qui dirigeront le bouclage. (Cette fois, il me regarda directement :) Si tout se passe correctement, et j'en doute, les flancs-gardes feront la jonction au moment du rappel. Ensuite, tout le monde à bord. Des questions ?

Pas de questions. Jamais. Alors, Jelly a repris :

— Encore un mot : il s'agit d'un raid, pas d'une bataille. On veut seulement leur faire la démonstration de notre puissance de feu, pour les terroriser. Notre mission, c'est de faire savoir à l'ennemi qu'on aurait pu détruire toute la ville, mais qu'on ne l'a pas fait. Il faut qu'ils comprennent qu'ils ne sont plus en sécurité, même si nous cessons les bombardements massifs. Vous ne ferez pas de prisonniers. Ne tuez que lorsque c'est nécessaire. Mais toute la zone couverte doit être ravagée. Vous m'avez compris, fainéants ? Je ne veux voir personne revenir avec une bombe. (Nouveau regard méchant, au bon moment :) Les Têtes Dures de Rasczak ont une réputation à soutenir. Avant de se faire descendre, le lieutenant m'a demandé de vous dire qu'il serait sur votre dos à chaque seconde... et qu'il comptait bien sur vous pour casser la baraque !

Sur ce, Jelly s'est tourné vers l'adjudant Migliaccio, chef du premier groupe :

— Cinq minutes pour le Padre.

Quelques-uns des gars ont quitté le rang et sont allés s'agenouiller devant Migliaccio. Ils n'étaient pas tous de sa confession. Il y avait des Musulmans, des Chrétiens, des Juifs et des Gnostiques. Tout ce qu'ils voulaient, c'est lui dire un mot, juste avant de sauter. Il était là pour ça. J'ai bien entendu parler de certaines unités dont les aumôniers ne se battent pas au côté des autres, mais je ne vois pas comment ça peut marcher. Comment un aumônier peut-il donner sa bénédiction pour une chose qu'il n'est pas prêt à accomplir lui-même ? En tout cas, tout ce que je sais, c'est que dans l'Infanterie Mobile, tout le monde saute et tout le monde va au combat. L'aumônier, le cuistot comme le secrétaire du Vieux. Une fois qu'on nous aurait largués, il ne resterait pas une seule Tête Dure à bord – à l'exception de Jenkins, mais ce n'était pas sa faute.

Je ne suis pas allé vers le Padre. J'avais toujours peur que quelqu'un s'aperçoive que j'avais la tremblote, et puis, après tout, le Padre pouvait toujours me bénir d'où il se trouvait. Cette fois, pourtant, il s'est approché de moi quand les autres se sont relevés. Il a mis son casque contre le mien pour me parler en privé.

— Johnnie... (sa voix était calme :) c'est ton premier saut en tant que sous-off...

— Oui.

Bien sûr, je n'étais pas plus sous-off que Jelly était officier.

— Ecoute-moi, Johnnie. N'en fais pas trop. Tu connais ton boulot. Fais-le. N'essaie pas de décrocher une médaille.

— Merci, Padre. Je n'en ai pas l'intention.

Il a ajouté quelque chose dans une langue que je ne connaissais pas, puis il m'a tapoté l'épaule avant de retourner vers son groupe. Jelly a gueulé :

— Gaarde ...VOUS !

— SceECTION ! ont lancé en écho Migliaccio et Johnson.

— A vos groupes !

— Par groupes... Bâbord et tribord ! Préparez-vous à sauter !

— A vos capsules ! En avant !

— PelooooTON !

Les gars du quatrième et du cinquième peloton ont pris leurs capsules et ont filé dans le tube d'éjection. C'était mon tour. Ma capsule était en place au sabord. Je me suis glissé dedans en me demandant si les anciens, les vieux durs du Cheval de Troie avaient tremblé autant que moi. Est-ce que j'étais un cas spécial ? Jelly vérifiait lui-même toutes les fermetures. Au moment de boucler ma capsule, il s'est penché et m'a dit :

— Ne fais pas le crétin, Johnnie. C'est un exercice.

Le capot rabattu, je me suis retrouvé tout seul. *Un exercice...* Tu parles ! Je tremblais tellement que j'avais du mal à contrôler mes gestes.

Dans mes écouteurs, j'ai entendu la douce voix de Jelly sur la ligne générale du tube :

— Ici la passerelle ! Pour toutes les Têtes Dures de Raszak... Paré à sauter !

Et puis la voix tant chérie, la belle voix de contralto du commandant du vaisseau :

— Moins dix-sept secondes, lieutenant !

Ça me faisait quelque chose qu'elle donne du « lieutenant » à Jelly. Pour nous tous, notre lieutenant était mort et, bien sûr, Jelly avait des chances de gagner du galon mais, en attendant, on était toujours les « Têtes Dures de Raszak ».

Elle a ajouté :

— Bonne chance, les gars !

— Merci, commandant !

— Préparez-vous ! Cinq secondes !

J'étais complètement ligoté. Le ventre, la tête, les épaules. Mais je tremblais toujours.

Après l'éjection, ça va mieux. Avant, vous êtes dans le noir, enveloppé comme une momie à cause de l'accélération. Vous pouvez à peine respirer. Et vous vous dites que même si vous pouviez ouvrir votre casque, il n'y a jamais que de l'azote pur à respirer dans le tube d'éjection. Et que si le vaisseau encaisse avant vous, vous n'aurez même pas le temps d'une prière. Vous mourrez comme ça, sans pouvoir faire un geste, impuissant. Et c'est cette attente dans l'obscurité, cette attente qui n'a pas de fin qui vous flanque la trouille et qui vous fait croire que tout le monde vous a oublié, que le vaisseau est touché et qu'il est condamné à tourner éternellement sur son orbite. Et que vous ne tarderez pas à crever, étouffé, sans pouvoir lever la main. Ou alors on se dit quelquefois que l'astronef va aller s'écraser sur la planète et qu'on va l'accompagner mais que, de toute façon, on sera rôti en arrivant en bas.

C'est au moment où je me disais ça que le vaisseau est entré en décélération et ça m'a suffi pour ne plus trembler. On devait encaisser dans les huit ou dix g. On ne peut pas s'attendre au confort quand une femme est aux commandes d'un vaisseau. On y récolte plutôt des bleus. D'accord, j'admets qu'elles pilotent mieux que les hommes, que leurs réactions sont plus rapides et qu'elles supportent mieux l'accélération, qu'elles peuvent aussi plonger plus vite, se dégager plus vite et que les chances de tout le monde en sont augmentées. Mais ça n'empêche pas que les dix tonnes que vous récupérez sur la colonne vertébrale ne vous incitent pas tellement à rire.

Honnêtement, pourtant, je dois reconnaître que le commandant Deladrier connaissait son boulot. Le *Rodger Young* avait freiné sans bavures. Dans la même seconde, elle lançait :

— Tube central... Feu !

Deux chocs de recul pour l'éjection de Jelly et de son adjoint de section. Puis aussitôt :

— Tubes bâbord et tribord... *Feu en automatique !*

C'était à nous.

Dang ! Ça, c'était la capsule qui avançait d'un cran. *Dang !* Ça se passait exactement comme pour les cartouches des armes anciennes. Une à une, les capsules étaient mises en place dans la chambre de tir. La seule différence, c'est que les chargeurs de nos mitrailleuses étaient les tubes d'éjection d'un transport de troupes et que chaque cartouche était assez grande (à peine assez grande, en fait) pour recevoir un fantassin en tenue de combat.

Dang ! Jusqu'alors, j'avais été en troisième position, éjecté dans les premiers. Cette fois, j'étais Charlie-zéro, en queue des trois pelotons. Les capsules sont tirées au rythme d'une par seconde, mais ça fait quand même une assez longue attente. J'essayais de compter. *Bang !* (douze) *Bang !* (treize). La quatorzième capsule fit un *bang !*

différent des autres. C'était celle de Jenkins, vide. Et puis... *Clac !* Ma capsule se plaçait dans la chambre. *Brraaoum !* Le tonnerre de l'explosion. A côté de ça, le freinage du commandant était une douce caresse d'amour.

Et puis rien.

Rien du tout. Aucun son, aucune pression dans l'apesanteur. Les ténèbres. La chute libre à trente milles peut-être de l'atmosphère, vers la surface d'un monde que je n'avais jamais vu.

Je ne tremblais plus. Finie l'attente. Après l'éjection, rien ne peut plus vous arriver parce que, si vous êtes touché, ça se passe vite, si vite que vous n'avez pas le temps de vous en apercevoir.

Presque immédiatement, j'ai senti que ma capsule tanguait et roulait. Puis elle s'est stabilisée et la pesanteur s'est exercée sur mon dos. De plus en plus forte. Elle devait se situer aux alentours de 0 g 87 quand ma capsule a atteint la première couche ténue de l'atmosphère planétaire. Un pilote, quand il est vraiment maître dans son art (et c'était le cas du commandant Deladrier, à mon avis), calcule son approche et son freinage afin d'équilibrer votre vitesse d'éjection avec la rotation planétaire, pour que vous soyez pour ainsi dire immobile par rapport à la latitude de largage. Les capsules sont lourdes. Elles s'infiltrent dans les hautes couches et les courants atmosphériques sans trop se dévier de leur trajectoire. Mais les éléments d'une section sont toujours dispersés durant la descente. Un mauvais pilote peut multiplier les difficultés en larguant les hommes sur un territoire trop étendu. Le regroupement pour la récupération au sol devient impossible et la mission également. Un fantassin ne peut bien se battre que s'il est bien largué sur sa zone et c'est pour ça que je pense que, effectivement, les pilotes des vaisseaux sont aussi indispensables que nous.

A la façon dont ma capsule entrait dans l'atmosphère, je pouvais dire que le commandant était aussi près que possible du vecteur tangentiel zéro et j'en étais heureux. Pas seulement pour toute notre formation, qui resterait groupée à l'arrivée et ne perdrait pas de temps, mais aussi pour notre pilote. Un vrai pilote, c'est celui qui est rapide et précis au moment de la récupération.

La coque extérieure de ma capsule entra en combustion et se détacha. Pas d'une seule pièce, pourtant, puisque je me mis à basculer. L'équilibre fut rétabli avec la disparition des derniers fragments. Les freins de turbulence de la deuxième coque entrèrent en action et la descente se fit difficile... plus difficile encore quand ils brûlèrent, l'un après l'autre, et que la deuxième coque commença à partir en miettes. Il faut dire que c'est un des détails qui permettent parfois à un fantassin de profiter de sa pension : les coques, les « peaux » de la capsule, non seulement freinent la chute mais elles pulvérisent dans le

ciel assez de débris pour offrir aux radars du sol des dizaines de cibles possibles et illusoires : homme, débris, bombes, n'importe quoi. Des débris en nombre suffisant pour filer des dépressions nerveuses aux ordinateurs balistiques de défense.

Le vaisseau ajoutait encore au spectacle en larguant des capsules factices derrière nous. Elles tombaient plus vite que nous puisqu'elles ne se fragmentaient pas, et elles explosaient plus bas, formant un écran de balisage et de diversion, servant parfois de relais, éjectant des fusées et autres bricoles pour augmenter la confusion du comité d'accueil.

Mais pendant tout ce temps, le vaisseau reste bien accroché au signal-balise du chef de section et il détermine votre point d'impact sans vous lâcher d'une micro-seconde, sourd au bruit-radar qu'il a déclenché.

Après la disparition de la coque numéro deux, la troisième déclencha l'ouverture du premier ruban-parachute. Qui ne dura pas longtemps, mais ça n'était pas ce qu'on lui demandait. Une grande secousse de quelques g et chacun a choisi sa trajectoire personnelle. Le deuxième ruban eut une vie plus longue que le premier et le troisième se pavana pendant une éternité. A l'intérieur de la capsule, il faisait maintenant plutôt tiède. Je me suis mis à compter les secondes.

La troisième coque a disparu après le parachute et je me suis retrouvé avec mon scaphandre blindé, assis dans un œuf de plastique. J'étais encore ligoté, dans l'impossibilité de faire un mouvement. Il était temps de décider quand et où j'allais me poser. Sans un geste (impossible), j'ai déclenché la lecture de proximité et j'ai lu le résultat dans le réflecteur placé à l'intérieur de mon casque. Seize cents mètres. Un peu trop près à mon goût, surtout sans compagnie. Mon œuf se maintenait à une vitesse de croisière stable et je n'avais plus rien à en attendre si je restais assis comme ça. Sa température de surface me disait qu'il n'était pas près de s'ouvrir en automatique et, d'un coup de pouce, j'ai appuyé sur le contact. La première charge a fait sauter tout mon harnachement. La deuxième a transformé mon œuf en huit fragments distincts. J'étais maintenant à l'air libre, littéralement assis dans le ciel et, enfin, je pouvais *voir* ! Les huit morceaux de ma dernière coquille étaient encore revêtus de métal (à l'exception de celui que j'avais utilisé pour me donner la distance au sol) et, pour le radar, ils offraient la même image qu'un homme en scaphandre. Les observateurs au sol (cybernétiques ou vivants) auraient du mal à me distinguer des débris qui m'accompagnaient dans ma chute, semblables eux-mêmes aux milliers d'autres débris qui pleuvaient dans l'atmosphère, à des centaines de mètres alentour. Durant sa période de formation, chaque fantassin assiste depuis le sol à un exercice de débarquement et il peut voir, par ses yeux comme par

ceux du radar, la confusion que crée cette tactique d'arrivée. C'est une bonne chose parce que, pendant la descente, on se sent plutôt nu. On aurait tendance à paniquer et à ouvrir un parachute un peu trop tôt, ce qui vous donne une bonne chance d'être transformé en courant d'air, ou plutôt en neutrons... Ou à l'ouvrir un peu trop tard, et de vous briser chevilles, clavicules, épaules et colonne...

J'ai donc pris le temps de m'étirer, j'ai bien dégourdi tous mes muscles et j'ai regardé autour de moi. Puis j'ai fait le plongeon du canard et j'ai observé le sol. Comme prévu, il faisait nuit, mais les filtres infrarouges permettent de s'y retrouver très bien avec un peu d'habitude. J'étais presque au-dessus du fleuve qui traversait la ville en diagonale et je descendais très vite. Le fleuve m'apparaissait clairement, comme un grand ruban sur le sol plus sombre. Je n'avais pas encore décidé sur quelle rive j'allais arriver mais je ne tenais pas à tomber dedans, ce qui me ralentirait.

A peu près à mon altitude, j'ai détecté un éclair, sur ma droite. Un des habitants du coin, mécontent, avait sans doute désintégré un des fragments de mon œuf. Immédiatement, j'ai largué mon dernier parachute pour échapper à son collimateur. Il devait chercher d'autres cibles. Je me suis préparé au choc. J'ai dérivé encore un peu, pendant vingt secondes environ, avant de freiner ma chute. Je ne voulais pas attirer l'attention en ne tombant pas à la même vitesse que les fragments qui m'entouraient.

Efficace, puisque je n'avais pas encore grillé.

A deux cents mètres du sol environ, j'ai déclenché un autre parachute. Le temps de voir que j'étais entraîné au-dessus du fleuve et que j'allais passer à trente mètres à la verticale d'une sorte de hangar à toit plat, près de la rive. Parachute largué. Grâce aux fusées de mon scaphandre, je ne me suis pas trop mal récupéré sur le toit. Dans la même seconde, j'ai essayé de repérer la balise de Jelal. Et j'ai découvert que j'étais sur la mauvaise rive du fleuve. L'anneau du compas, dans mon casque, indiquait que l'étoile de Jelal brillait beaucoup trop loin au sud. En fait, c'était moi qui étais trop au nord. J'ai galopé sans perdre de temps vers le bord du toit qui surplombait le fleuve, tout en me repérant par rapport au chef de peloton le plus proche. Il était décalé d'un kilomètre de sa position et je l'ai appelé :

— Ace ! Aligne-toi !

J'ai quitté le hangar en balançant une bombe derrière moi et j'ai traversé le fleuve. Le silence était la réponse de Ace. En fait, il m'avait reçu mais il ne voulait pas faire repérer la position de son peloton. Et puis, il n'aimait pas recevoir d'ordres de moi.

Le hangar a sauté et j'ai encaissé le souffle alors que j'étais encore au-dessus de l'eau, loin de l'abri des bâtiments, sur la rive opposée, là où j'aurais dû me trouver. Mes gyros ont failli craquer.

J'avais pourtant réglé cette satanée bombe pour quinze secondes, non ? Et j'ai compris brusquement que j'étais en train de m'exciter, ce qui est la pire chose qui puisse vous arriver en opération. *Un exercice*, avait dit Jelly. Prends ton temps, vieux, et fais ton boulot, même si ça te demande une demi-seconde de plus.

En touchant le sol, j'ai appelé Ace une deuxième fois pour qu'il aligne ses gars. Toujours pas de réponse, mais il obéissait déjà. J'ai laissé tomber. Tant qu'il faisait son travail, je pouvais supporter son sale caractère – jusqu'à maintenant du moins. Mais quand on serait rentré et si Jelly voulait encore de moi comme adjoint au chef de groupe, on se trouverait un petit coin tranquille pour discuter un peu afin de savoir qui commande l'autre. Ace est caporal de carrière et moi, je ne suis que première classe sous contrat, faisant fonction de caporal. Mais Ace est sous mes ordres étant donné que je suis adjoint au chef de groupe. Il n'a pas à râler comme il le fait. Pas en permanence.

Mais je n'avais pas le temps de ruminer là-dessus. En traversant le fleuve, j'avais repéré un objectif bien juteux que je voulais m'envoyer avant que quelqu'un d'autre s'aperçoive de son existence, un groupe de bâtiments très hauts, style administratif, au sommet d'une colline. Très tentants. Peut-être des temples... ou un palais. Ils étaient à des kilomètres en dehors de la zone à couvrir, mais c'est une des règles d'un raid-éclair : larguer au moins la moitié de ses munitions hors de la zone. Ça déconcerte l'ennemi quant à votre position réelle. Et, pour tout, il faut se déplacer sans cesse, vite, très vite. Dites-vous bien qu'on est toujours en nombre inférieur et que seules la surprise et la rapidité peuvent nous sauver.

J'ai commencé à charger mon lance-fusées tout en me repérant sur Ace. Je lui ai dit une fois encore de s'aligner. Immédiatement, la voix de Jelly s'est fait entendre sur le circuit général :

— SecTIOON ! Par bonds ! *En avant !*

Le sergent Johnson, mon chef direct, a fait écho :

— Par bonds ! Les nombres impairs ! *En avant !*

Ça me laissait vingt secondes. J'ai sauté jusqu'au plus proche bâtiment, j'ai épaulé le lanceur, localisé la cible et appuyé sur la première détente pour donner à la fusée le temps de se repérer. Deuxième détente. Un petit baiser au passage, et j'ai bondi vers le sol en criant :

— Deuxième section ! Les nombres pairs !

Puis j'ai compté dans ma tête avant d'ajouter :

— En avant !

J'ai été le premier à obéir, en progressant vers les bâtiments. Au premier bond, du haut des airs, j'ai arrosé le paysage au lance-flammes. Les bâtiments avaient l'air d'être en bois. C'était sans doute

le moment d'allumer un bon feu. Avec un peu de chance, des explosifs ou de l'essence étaient peut-être entreposés là-dedans. Au premier jet, la batterie Y fixée sur mes épaules a balancé deux petites bombes à haute puissance à quelques centaines de mètres sur mes flancs. Mais je n'ai pas eu le temps d'observer le résultat : ma première fusée venait d'atteindre l'objectif. Explosion atomique. Plus brillante que n'importe quelle autre, incomparable pour l'œil averti. C'était un bébé-bombe, bien sûr. Moins de deux kilotonnes de puissance nominale, avec freinage d'implosion pour la masse non-critique. Mais vous connaissez beaucoup de types qui aimeraient se retrouver dans le nombril d'une catastrophe cosmique ? Ce type de bombe était suffisant pour nettoyer le sommet de la colline et faire courir la population aux abris. Autre avantage : les ploucs du coin qui regardaient dans cette direction au moment de l'explosion ne verraient rien d'autre pendant les prochaines heures. En tout cas, ils ne me verraient pas, moi. Pour ma part, je n'avais rien à craindre. Nos casques sont revêtus de plomb et on porte des lunettes à filtre. S'il arrive à quelqu'un de regarder dans la mauvaise direction au mauvais moment, il n'a qu'à laisser faire son scaphandre et à se planquer en « hérisson », comme on nous l'apprend pendant l'instruction.

Je me suis donc contenté de fermer les yeux. Quand je les ai rouverts, j'ai aperçu un représentant de la population locale qui sortait d'un des bâtiments. Il m'a regardé, je l'ai regardé, et il a brandi quelque chose – probablement une arme. Juste au moment où Jelly gueulait :

— Nombres impairs ! *En avvaant !*

Pas le temps de prendre des risques. J'avais près de deux kilomètres de retard sur ma progression. Le lance-flammes était toujours dans ma main gauche. J'ai arrosé le citoyen et j'ai sauté par-dessus le bâtiment d'où il était sorti en commençant à compter. Un lance-flammes, bien sûr, est destiné à incendier mais il constitue aussi une arme antipersonnel très efficace en combat rapproché. Avec lui, pas besoin de viser.

Partagé entre l'angoisse et l'excitation, j'avais sauté un peu trop haut et un peu trop loin. On est toujours tenté de tirer le maximum de l'équipement de saut, mais il ne faut surtout pas se laisser aller. Quand on est suspendu dans les airs pendant d'interminables secondes, on fait une cible bien trop belle, bien trop grosse. La seule façon de progresser, c'est de sauter l'obstacle. Un petit nettoyage rapide, et on se met à couvert. Ne jamais rester plus de deux secondes au même endroit, pour ne pas leur laisser le temps de vous ajuster. Toujours se trouver ailleurs, n'importe où, et vite.

Cette fois, j'avais raté mon saut. J'étais trop long pour les immeubles voisins, trop court pour les autres. Je me suis retrouvé sur

un toit. Oh ! pas un bon toit bien plat où j'aurais pu passer trois secondes à balancer une autre fusée atomique. Non... Mon terrain d'atterrissage était une espèce de jungle de tuyaux, de canalisations, de quincaillerie. C'était peut-être une usine ou un complexe chimique. Pas l'idéal pour un fantassin. Pour arranger mes affaires, une bonne dizaine d'indigènes m'attendaient. Ces types étaient humanoïdes. Ils mesuraient dans les deux mètres cinquante – beaucoup plus minces que nous. Leur température interne était plus élevée et, comme ils ne portaient pas de vêtements, ils m'apparaissaient comme une très belle enseigne au néon. A la lumière du jour, ils étaient encore plus bizarres mais sûrement plus faciles à fréquenter que les arachnides, ces machins qui m'avaient toujours rendu malade.

Ces rachitiques s'étaient trouvés là dans les trente secondes précédentes, quand la première fusée avait explosé, alors ils ne pouvaient pas vraiment me voir. Mais je ne devais pas compter là-dessus. Pas de subtilités. Un raid-éclair, c'est ça. J'ai donc remis la gomme et je leur ai fait une petite distribution de pyro-pilules à retardement pour les occuper. Je me suis posé plus loin et j'ai redémarré aussitôt en gueulant :

— Deuxième section ! Nombres pairs ! *En avant !*

Et on a continué comme ça pour essayer de recoller. A chaque bond, j'essayais de repérer des objectifs valables. Il me restait encore trois mini-A sur le dos et je n'avais pas l'intention de les ramener à bord. Pourtant, on m'avait appris que les armes atomiques portatives valent de l'argent et qu'il ne faut pas les gaspiller au hasard. C'était seulement la deuxième fois qu'on m'en confiait.

Pour l'heure, je me décarcassais à essayer de repérer leur barrage. Un coup direct, et toute la ville aurait été inhabitable. Ils se seraient tous envolés sans qu'on ait à les tuer, ce qui était exactement le boulot qu'on attendait de nous. D'après la carte apprise sous hypno, le barrage était encore à cinq kilomètres en amont. Mais je ne l'apercevais toujours pas. Peut-être à cause de mes bonds qui ne m'envoyaient jamais assez haut. J'avais bien envie, à chaque fois, de prendre un peu d'altitude, mais je me rappelais ce que Migliaccio m'avait dit. Je n'étais pas là pour rafler une médaille. J'ai mis ma batterie Y en automatique pour qu'elle balance quelques petites bombes. Entre deux tirs, j'ai déclenché quelques incendies, un peu au hasard. J'essayais toujours de tomber sur ce barrage ou sur n'importe quelle cible valable.

Oui !... Il y avait quelque chose dans mon rayon d'action. C'était gros. Le barrage, peut-être... J'ai sauté jusqu'au sommet du bâtiment le plus proche, le temps de placer une mire. Retour au sol. Jelly appelait :

— Johnnie ! Red ! Commencez à rabattre les flancs !

J'ai accusé réception et j'ai entendu Red également. Puis j'ai allumé ma balise pour qu'il m'identifie et j'ai pris mes repères sur la sienne tout en appelant :

— Deuxième section ! Rabattez-vous en tenaille ! Chefs de peloton : bien reçu ?

Les 4 et 5 ont répondu tout de suite.

— Vu ! a lancé Ace. On fait déjà mouvement. Grouillez !

La balise de Red m'indiquait que le flanc droit était presque droit devant moi, mais à plus de vingt kilomètres encore. Bon Dieu ! Ace avait raison : j'avais tout intérêt à me grouiller si je voulais recoller avant la minute M. Et je trimbalais avec moi encore près de deux cents livres d'explosifs, de munitions et d'artillerie divers que j'avais à peine le temps d'utiliser.

On s'était posés en V. Jelly était la pointe du V, et Red et moi nous tenions les sommets des deux bras. Maintenant, il fallait nous rabattre en formant un cercle autour du point de rendez-vous, ce qui signifiait évidemment que Red et moi nous avions une distance plus grande à couvrir que quiconque, tout en accomplissant notre mission : détruire au maximum. L'avantage, c'est que, dès que l'encercllement est amorcé, il n'est plus question de progresser par bonds. Je pouvais donc m'arrêter de compter et ne m'occuper que de ma vitesse. De toute façon, même en déplacement rapide, le pays allait devenir encore moins habitable. On avait réussi le contact au sol sans être interceptés (du moins je l'espérais), avec l'avantage énorme de la surprise. Notre tactique nous permettait de déclencher le feu quand on le voulait, sans risquer de nous tirer les uns sur les autres, ce qui n'était pas le cas pour les ploucs du coin chaque fois qu'ils voulaient nous canarder. Je me demandais s'ils pouvaient seulement essayer. Je ne connais pas grand-chose à la théorie des jeux, mais je ne suis pas certain qu'un ordinateur était alors en mesure d'analyser notre action et de prévoir nos mouvements.

En tout cas, en ce moment, les défenses locales se faisaient entendre, coordonnées ou non. Quelques tirs d'armes à explosifs venaient de me manquer de peu et j'en avais grincé des dents sous mon casque. Ensuite, une sorte de rayon m'a effleuré et je suis resté paralysé un instant, les cheveux dressés sur la tête. On aurait dit que j'avais reçu un coup sur le « petit juif » et que j'étais tout « électrisé », mais à l'envers, si vous voyez ce que je veux dire... Si mon scaphandre n'avait pas reçu aussitôt l'ordre de bondir, je suppose que je ne m'en serais pas tiré.

C'est exactement le genre de truc qui vous fait vous demander pourquoi vous avez choisi ce métier de soldat. Mais j'avais trop à faire pour réfléchir à quoi que ce soit. Par deux fois, en sautant entre les immeubles, je me suis retrouvé en plein milieu d'un groupe

d'indigènes et j'ai dû remettre la gomme en arrosant les alentours au lance-flammes. Parti comme ça, j'ai bien dû combler la moitié de mon retard, peut-être six kilomètres, dans un minimum de temps mais avec un taux de destruction plutôt réduit. Ma batterie Y était vide depuis deux bonds. A un moment, je me suis retrouvé seul dans une cour et j'en ai profité pour la recharger avec mes réserves de bombes à haute-puissance tout en me repérant sur Ace, ce qui m'a appris que j'étais suffisamment loin sur les devants du peloton de flanc pour envisager d'utiliser mes derniers projectiles atomiques. J'ai donc sauté jusqu'au sommet du plus haut bâtiment du quartier.

Il commençait à faire suffisamment jour pour y voir. J'ai remonté les lunettes infrarouges sur mon front et j'ai observé les alentours à l'œil nu. Il me fallait une cible, n'importe laquelle, pourvu qu'elle soit valable. Je n'avais pas le temps de chercher des raffinements. Je distinguais quelque chose, là-bas, à l'horizon, dans la direction du spatioport. Sans doute un immeuble d'administration ou de contrôle, ou bien une nef interstellaire. Sur le même axe, moitié moins loin, j'avais aussi une énorme structure impossible à identifier. Le spatioport était à la limite de ma portée mais je laissai la fusée renifler la bonne distance avant de lui murmurer :

— Allez, ma chérie... Vas-y !

Derrière elle, j'ai mis immédiatement l'autre fusée en position et je l'ai expédiée vers l'objectif le plus proche avant de sauter.

Dans la même seconde, le bâtiment où j'étais a encaissé un coup direct. Un des squelettes du coin avait dû se dire (avec raison) que la peau d'un des nôtres valait bien la destruction d'un immeuble. Ou alors, c'était un de nos gars qui devenait un peu nerveux avec ses feux d'artifice. Dans l'un ou l'autre cas, je n'avais pas l'intention de sauter, même d'un poil. Non, il fallait que je taille ma route droit à travers les bâtiments. J'ai enlevé le lance-flammes et remis les lunettes sur mes yeux avant d'attaquer le mur qui était en face de moi au radiacouteau, puissance maxi. Quand tout un pan s'est effondré, j'ai donné l'assaut.

Je me suis replié encore plus vite.

Je ne sais pas exactement ce qui se passait de l'autre côté. C'était comme une assemblée religieuse, comme une église pleine de squelettes. Peut-être que c'était le quartier général de la défense. C'était immense et il y avait là plus d'indigènes que j'aurais souhaité en rencontrer dans toute ma vie.

Probable que ce n'était pas une église, parce que quelqu'un m'a tiré dessus à l'instant où je faisais marche arrière, une charge qui a éraflé mon scaphandre. L'impact m'a dévié, mes oreilles ont sifflé, mais je n'étais pas blessé. Ça m'a en tout cas rappelé que je ne devais pas quitter ces chers vieux amis sans leur laisser une carte de visite.

J'ai empoigné le premier machin que j'ai trouvé à mon ceinturon et je l'ai balancé. Ça s'est mis à piailler. Comme on vous le répète pendant l'instruction, il vaut mieux faire quelque chose de constructif tout de suite que quelque chose de parfait des heures après. Coup de chance, j'avais trouvé le parfait tout de suite. Cette bombe était d'un type très spécial. Chaque homme en recevait une seule, avec instruction de ne l'utiliser que si les circonstances pouvaient la rendre efficace. Ce que piaillait la bombe, librement traduit du dialecte des squelettes, c'était : *Je suis une bombe à retardement réglée sur trente secondes ! Vingt-neuf ! Vingt-huit ! Vingt-sept !...*

C'était prévu pour leur bousiller les nerfs. Sur les miens, en tout cas, ça marchait. Je pense qu'il vaut encore mieux dégringoler un ennemi que lui faire subir ça. Je n'ai pas attendu la fin du compte à rebours. J'ai sauté à l'extérieur en me demandant s'ils allaient trouver assez de portes et de fenêtres pour évacuer à temps.

J'ai pris un repère sur la balise de Red et un autre sur Ace en touchant le sol. J'avais encore un peu de retard et tout intérêt à accélérer.

Trois minutes après, on recollait. Red était maintenant à huit cents mètres sur mon flanc gauche. Il a fait son rapport à Jelly, qui a émis un grognement de soulagement retransmis à toute la section.

— On a fermé le cercle, mais la balise n'est pas encore là. Avancez plus lentement et en mouvement tournant. Faites un peu plus de dégâts. Attention au type qui est sur votre flanc. Ne lui rendez pas la vie plus difficile. Jusque-là, on a fait du bon travail. Ne le gâchez pas. **SECTIOON ! Par groupes ! RASSEMBLEMENT !**

A moi aussi, ça me semblait du bon travail. Une grande partie de la ville était en flammes et, malgré le jour, la fumée était si épaisse qu'il était difficile de choisir entre les lunettes et la vision à l'œil nu.

— Deuxième groupe ! Identifiez-vous !

C'était la voix de Johnson, notre chef de groupe.

J'ai appelé à mon tour :

— Pelotons quatre, cinq et six ! Répondez !

Les circuits de sécurité qui équipaient nos nouvelles unités de communication accéléraient les choses : Jelly pouvait s'adresser à tous les gars ou uniquement à ses chefs de groupe. Un chef de groupe pouvait entrer en liaison avec l'ensemble de son unité ou avec ses sous-officiers, et la section tout entière pouvait se regrouper deux fois plus vite en cas de nécessité.

Le quatrième peloton a répondu. J'ai fait l'inventaire de ce qui me restait comme puissance de feu et j'en ai profité pour balancer une bombe à un indigène qui pointait son museau dans un coin. Il s'est éclipsé et moi aussi.

— Rassemblement !

Le quatrième peloton a bourdonné sur le circuit jusqu'à ce que le chef leur rappelle de se décaler par rapport à Jenkins, et le cinquième a suivi automatiquement. Je commençais à peine à me sentir plus à l'aise quand le compte s'est interrompu, après le numéro quatre. C'était dans le peloton de Ace.

— Ace ! Où est Dizzy ?

— Fermez-la ! Numéro six, répondez !

— Six !

C'était Smith.

— Sept !

— Sixième peloton ! a lancé Ace. Flores est manquant. Chef de peloton décroche pour récupération !

J'ai appelé Johnson :

— Un homme manquant à l'appel ! Flores ! Sixième peloton !

— Tué ?

— Je ne sais pas. Le chef de peloton et l'adjoint au chef de groupe décrochent pour récupération.

— Non, Johnnie ! Laissez Ace s'occuper de ça !

Je n'ai pas écouté. Je n'ai pas répondu. Johnson a fait son rapport à Jelly, qui a juré. Il faut bien me comprendre : je ne cherchais pas à décrocher une médaille. C'est le boulot de l'adjoint du chef de groupe de récupérer un gars en difficulté. C'est lui le chasseur, le dernier à rentrer au bercail, celui qu'on peut sacrifier. Les chefs de groupe ont bien assez de boulot de leur côté. Vous avez déjà compris, en fait, que l'adjoint au chef de groupe ne sert à rien aussi longtemps que ce dernier est vivant. Quant à être sacrifié, j'avais l'impression de l'être déjà, comme jamais auparavant, parce que je percevais la plus douce chanson de l'univers, celle de la balise du vaisseau de récupération, la chanson du rappel. La balise est une fusée-robot qui précède l'arrivée du vaisseau, une sorte de fléchette à musique, si vous voulez, qui se plante dans le sol et qui se met aussitôt à diffuser son gentil programme. Le vaisseau arrive immanquablement trois minutes après et, à ce moment-là, vous avez intérêt à être prêt parce que c'est le genre de bus qui n'attend pas à l'arrêt. Et il n'y a pas de service supplémentaire.

Pourtant, on ne laisse jamais tomber un autre fantassin. Jamais, aussi longtemps qu'il subsiste une chance qu'il soit encore en vie. Jamais chez les Têtes Dures de Raszak. Ni dans aucune autre unité d'infanterie mobile. Quand un type est blessé, on essaie toujours de le ramener.

— Remuez-vous, les gars ! Au pas de course ! Rabattez-vous sur le périmètre de rembarquement !

Et la douce voix de la balise continuait :

— *A la gloire éternelle de l'infanterie, que brille à jamais le nom de*

Rodger Young !

J'avais tellement envie de lui répondre que c'était comme une soif brûlante dans ma gorge.

Mais c'est dans la direction opposée que je suis parti. Droit sur le signal de Ace, en larguant toutes les bombes, pyro-pilules et autres excédents de poids.

— Ace ! Tu as son signal ?

— Bien sûr ! Replie-toi ! Ça ne sert à rien !

— Je t'ai en visuel, maintenant. Où est-il ?

— Droit devant moi. A quatre cents mètres environ. Tire-toi, Johnnie ! Il est à moi !

Je me suis contenté d'obliquer sur la gauche pour rejoindre Ace dans la zone où devait se trouver Flores. Sans lui répondre.

Quand je suis arrivé, Ace était déjà là. Quelques indigènes avaient été grillés et les autres décrochaient. Je me suis posé.

— Il faut le tirer de son scaphandre. Le vaisseau sera là dans quelques secondes !

— Il est trop gravement touché !

C'était exact. Flores avait un trou dans son scaphandre par lequel il perdait son sang. Coincé. Quand on récupère un blessé, on le sort de son scaphandre et on n'a plus qu'à le prendre dans ses bras pour l'emporter. Aucun problème pour le poids : un homme sans son scaphandre pèse moins que toutes les munitions et bricoles qu'on emporte au moment du saut. Mais comme ça...

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— On l'emporte, bien sûr, a dit Ace d'un air sombre. Prends-le par son ceinturon, du côté gauche.

A nous deux, on a remis Dizzy sur ses pieds.

— On tient bon ! Et maintenant... On saute ! Je compte : Un... deux !

On a sauté. Pas très bien, pas très haut. Un type seul n'aurait sans doute pas réussi à décoller le scaphandre du sol. A deux, c'était possible. Et on a continué comme ça, en comptant et en nous cramponnant solidement à Dizzy chaque fois qu'on touchait le sol. Son gyroscope avait l'air bousillé.

La balise s'est tue au moment où le vaisseau se posait. Je l'ai aperçu, fichtrement loin. Le sergent de la section a gueulé :

— Préparez-vous à embarquer ! En lignes !

— Attendez ! a lancé Jelly.

On est arrivés à découvert juste à cet instant. Le vaisseau était là-bas, dressé sur ses ailerons, et on pouvait entendre le hululement de la sirène. Les hommes de la section étaient déployés en cercle tout autour, accroupis derrière l'écran qu'ils avaient dressé.

— En lignes, maintenant ! a crié Jelly. A bord... *En avant !*

On était bien trop loin ! Je voyais les gars du premier peloton qui se mettaient en mouvement et grimpaient à bord et le cercle qui se réduisait d'autant.

Une silhouette en a jailli. Elle venait droit sur nous, à la vitesse d'un scaphandre de commandement.

C'était Jelly. Il nous a cueillis en vol. Il a empoigné la batterie Y de Flores et, à trois, en trois bonds, on était au vaisseau. Bons derniers, mais le sas était encore ouvert. On a plongé à l'intérieur et on a refermé en vitesse pendant que le pilote gueulait qu'on lui avait fait rater son rendez-vous et qu'on était tous cuits. Jelly n'a pas eu l'air d'entendre. Au moment du décollage, on a étendu Flores et Jelly a dit, comme pour lui-même :

— Tous présents, lieutenant. Trois blessés... mais tous présents.

Une chose à dire à propos de Deladrier, le commandant du vaisseau, c'est qu'il n'y a pas de meilleur pilote qu'elle. Un rendez-vous orbital est toujours calculé avec un maximum de précision. Je ne sais pas exactement comment ça se passe mais, en principe, on ne peut pas toucher aux calculs. Impossible.

Mais Deladrier, elle, a réussi. Elle avait vu sur ses écrans que le vaisseau de récupération était en retard et elle a freiné avant de relancer les machines quand il le fallait, à la seconde près. Et elle a réussi le contact comme ça, au jugé, puisqu'elle n'avait pas le temps de consulter les ordinateurs. Si jamais le Tout-Puissant a besoin d'un copilote pour les étoiles de l'univers, je peux lui conseiller quelqu'un de sûr.

Flores est mort pendant le retour.

*It scared me so, I hooked it off,
 Nor stopped as I remember,
 Nor turned about till I got home,
 Locked up in mother's chamber.
 Yankee Doodle, keep it up,
 Yankee Doodle dandy,
 Mind the music and the step,
 And with the girls be handy.*

Je n'ai jamais vraiment eu l'intention de m'engager. En tout cas, certainement pas dans l'infanterie ! J'aurais préféré recevoir dix coups de fouet sur la place publique et que mon père me dise ensuite que j'avais déshonoré le prestige familial.

D'accord, je lui avais dit, alors que j'étais en terminale au collège, que j'avais envie de me porter volontaire pour le Service fédéral. Comme tous les garçons à l'approche de leur dix-huitième anniversaire, je suppose. Une semaine me séparait de cet anniversaire quand j'ai décroché mon diplôme. Je suppose aussi que tous les gars à qui vient cette idée s'y attachent quelque temps avant de passer à un autre jouet. Ils vont à l'université ou ils prennent un job, n'importe quoi d'autre. Et je pense que cela aurait pu se passer ainsi pour moi... si mon meilleur copain ne s'était pas entêté à mort dans cette idée de s'engager.

Au collège, Carl et moi, nous avions toujours tout fait ensemble. On avait fait la cour aux mêmes filles, on avait eu les mêmes rendez-vous. On se retrouvait toujours dans les mêmes débats et, ensemble, on tripotait les électrons dans son labo. L'électronique théorique, ça n'était pas tellement mon domaine, mais je me débrouille assez bien avec un fer à souder. Alors, Carl donnait les idées et moi je les appliquais. On a passé de bons moments, dans ce labo. D'ailleurs, on n'avait que des bons moments. Les parents de Carl n'avaient pas autant d'argent que les miens, mais ça ne créait pas de réelle différence entre nous. L'héli Rolls que mon père m'avait offert pour mon quatorzième anniversaire était autant à Carl qu'à moi. Pour son labo, c'était la même chose.

Donc, quand Carl m'avait annoncé qu'il ne comptait pas poursuivre ses études mais plutôt s'engager, ça m'avait donné à réfléchir. Je savais qu'il était bien ancré dans sa décision. Ça lui paraissait très évident, normal, naturel. Alors, je lui ai dit que moi aussi je m'engageais.

Il m'a regardé d'un drôle d'air.

— Tu crois que ton vieux te laissera faire ?

— Comment ça ? Tu t'imagines qu'il peut m'en empêcher ?

Evidemment, mon père ne pouvait pas m'empêcher de m'engager. Pas légalement. C'est le seul choix parfaitement libre qu'on puisse laisser à quelqu'un, et peut-être bien le premier et le dernier. A dix-huit ans, n'importe quel garçon, n'importe quelle fille peut se porter volontaire envers et contre qui que ce soit.

— Tu verras bien, dit Carl en guise de conclusion.

J'ai donc fait le siège de mon père, prudemment, en attaquant de biais.

Je me rappelle qu'il posa son journal, son cigare, et me regarda.

— Dis-moi, fiston, est-ce que tu as perdu la tête ?

Je crois avoir murmuré que je n'étais pas de cet avis.

— Pourtant, on pourrait le penser, grommela-t-il avec un sourire. Mais j'aurais dû m'y attendre. Tous les garçons passent par là pendant leur croissance. C'est comme lorsque tu as commencé à marcher. Pour être franc, je t'ai considéré pendant longtemps comme un démon de première. Tu sais que tu avais cassé une des poteries Ming de ta mère et je pense, encore aujourd'hui, que tu l'avais fait exprès. Mais tu n'étais qu'un bébé et tu n'as eu droit qu'à deux ou trois petites claques sur la main... Tiens, je me souviens du jour où tu m'as fauché un cigare... Tu en as été malade !... Ta mère et moi, nous avons fait comme si nous n'avions rien vu. Tu as été incapable de manger, ce soir-là. Mais tous les enfants du monde ont fait la même chose, ils ont essayé les mêmes vices qui n'étaient pas encore de leur âge. Et puis, tu as atteint l'adolescence et tu t'es aperçu que les filles n'étaient pas exactement faites comme les garçons... qu'elles étaient différentes, merveilleusement différentes. (Mon père eut un nouveau sourire :) Tout cela est absolument normal. Et l'on en arrive à ce dernier stade. Celui où un garçon décide soudainement de s'engager pour porter un bel uniforme tout neuf. Ou bien qu'il est amoureux comme jamais aucun homme ne l'a été sur cette Terre et qu'il doit se marier immédiatement. Parfois, les deux surviennent en même temps. (Autre sourire, très amer :) Tiens, je suis un bon exemple. Je m'en suis tiré à temps, pour ne pas gâcher ma vie.

— Mais père, je n'ai pas l'intention de gâcher la mienne. Je ne m'engage que pour le temps du service légal... Je ne veux pas en faire une carrière.

— Mettons-nous bien d'accord... Dis-moi très exactement ce que tu veux faire. Mais permets-moi tout d'abord de te rappeler que cette famille s'est toujours tenue à l'écart de la politique et qu'elle ne s'est occupée que de ses affaires depuis plus d'un siècle. Je ne vois pas pourquoi tu aurais le droit de briser cette saine tradition. Je suppose que tu es influencé par ce type... Quel est son nom, déjà ? Tu vois bien qui je veux dire...

Je le voyais. Il s'agissait de notre professeur de philosophie morale et d'histoire. Un vétéran.

— M. Dubois ?...

— Mmm... Quel nom ridicule ! Il lui va très bien. Un étranger, si je comprends bien. A mon avis, il est illégal d'utiliser les collèges comme centres de recrutement. Je crois que je vais leur adresser une lettre bien sentie. Un contribuable a des droits, non ?

— Mais, père... Il n'a rien fait ! Rien du tout... Il...

Je me suis interrompu. Les mots me manquaient. M. Dubois avait son style à lui : distant, snob, comme si aucun d'entre nous n'était digne de servir à ses yeux. A vrai dire, je détestais M. Dubois.

— Je... je pense qu'au contraire il fait tout pour nous décourager.

— Ouais... Mais sais-tu seulement comment on fait marcher les ânes ? Bon... Quand tu auras décroché ton diplôme, tu poursuivras tes études commerciales à Harvard, tu le sais. Ensuite, ce sera la Sorbonne. Des voyages, des rencontres qui te permettront de te familiariser avec le commerce de par le monde. Et puis, de retour à la maison, tu pourras te mettre sérieusement au travail. Tu commenceras par ce qu'il y a de plus modeste. Comme employé, selon la règle. Mais tu deviendras sans doute rapidement cadre, parce que je ne me fais plus très jeune et que j'aimerais bien que tu prennes la relève. Dès que tu en seras capable, tu seras le patron. Est-ce que ça te va, comme programme ? Tu ne trouves pas que ça vaut mieux que de gâcher deux années de ton existence ?

Je n'ai rien dit. Tout cela n'était pas nouveau pour moi. J'y avais déjà réfléchi. Père s'est levé et il a mis la main sur mon épaule.

— Ecoute, fils. Je ne crois pas être incapable de sympathiser avec tes idées, mais regarde les faits en face. Si une guerre survenait, je serais le premier à te donner raison. Mais il n'y en a pas, et je prie le Seigneur pour qu'il n'y en ait plus jamais. Nous avons réussi à supprimer les guerres. Notre monde vit désormais en paix et dans le bonheur et nous entretenons de bons rapports avec les autres planètes. Alors, dis-moi donc en quoi consiste ce prétendu « Service fédéral » ? C'est du fonctionnarisme parasitaire, c'est tout. Un organisme sans fonction réelle, démodé, qui ne survit que par les contribuables. C'est une solution coûteuse pour employer des citoyens inférieurs qui,

autrement, vivraient en état de chômage permanent. C'est l'avenir, que tu désires ?

— Carl n'est pas un citoyen inférieur !

— Excuse-moi, je pense effectivement que c'est un garçon très bien... mais mal conseillé. (Il fronça les sourcils et sourit tout à coup :) Ecoute, fils, j'avais une surprise pour toi, un cadeau, en quelque sorte... Mais je ne veux plus garder le secret, ne serait-ce que pour chasser ces idées absurdes de ton esprit. Ce n'est pas que j'aie vraiment peur de ce que tu vas décider... Non : je fais confiance à ton bon sens, même si tu es encore bien jeune. Mais tu sais que tu es désorienté. Et je le sais, moi aussi, et je désire t'aider. Dis-moi : tu vois ce à quoi je fais allusion ?

— Mmm... non...

— Un voyage sur Mars !

Je dus avoir l'air abasourdi.

— Grands dieux ! P'pa ! Je ne pensais pas que...

— Je voulais que ce soit une surprise. Je sais bien que les garçons de ton âge ont envie de voyager et je sais aussi que c'est une passion qui passe très vite. Mais, à mon avis, c'est le moment idéal pour partir. Quand tu auras pris tes responsabilités, tu auras une terrible envie de t'évader, ne serait-ce qu'une semaine. Et sur la Lune, pourquoi pas ?... (Il reprit son journal :) Non, ne me remercie pas. J'ai des amis qui doivent venir ce soir. Nous avons à discuter affaires. Il vaut mieux que tu ne sois pas là.

Je suis parti en songeant que, selon lui, la question était réglée. Mars ! Partir seul pour Mars ! Moi aussi, en cet instant, je pensais que tout était réglé. Mais je n'en ai pas parlé à Carl. J'avais comme l'idée qu'il prendrait la proposition de papa comme une sorte de pot-de-vin. Ce qu'elle était sans doute un peu, non ? Alors, je me contentai de lui dire que mon père et moi, nous étions en désaccord.

— Oui, dit-il, mon père et moi aussi. Mais c'est mon problème.

Ce fut son unique commentaire.

Pendant le dernier cours de philosophie morale et d'histoire, je tournai et retournai le problème. Le cours avait ceci de particulier que tout le monde devait y assister mais que personne n'était vraiment obligé de le subir. M. Dubois, quant à lui, ne semblait pas attacher une grande importance à ce dernier point. Son grand truc, c'était de vous désigner de son moignon gauche (sans jamais dire votre nom) et d'aboyer sa question. Ensuite, on pouvait toujours discuter.

Pourtant, pour ce dernier cours, il semblait parti pour tenter de nous apprendre ce que nous avions déjà appris. Une des filles lui déclara carrément :

— Ma mère m'a dit qu'on ne résout jamais rien par la violence.

— Vraiment ? Je suis certain que les pères fondateurs de

Carthage eussent aimé entendre cela. Votre mère aurait dû leur faire part de cet aphorisme. Mais... pourquoi ne le faites-vous donc pas ?

Déjà, auparavant, ils avaient eu des accrochages. Du moment que le cours n'était pas essentiel, il n'y avait aucune raison de ne pas se mettre Dubois à dos.

— Vous vous fichez de moi ! dit la fille. Tout le monde sait que Carthage a été détruite !

— Mais vous semblez l'ignorer, vous. Puisque vous insistez, sur ce fait, puis-je vous faire remarquer que la violence, dans ce cas, a résolu le problème de Carthage de manière plutôt radicale ? Mais ne croyez pas que je veuille me moquer de vous en particulier. J'ai simplement relevé le défi implicite dans cette idée qui est d'une stupidité inacceptable. J'agis et j'agirai toujours ainsi. A celui qui se réfère à cette contre-vérité historique, à cette doctrine immorale qui dit que « rien n'est jamais résolu par la violence », je conseillerai d'invoquer les esprits de Napoléon Bonaparte et du duc de Wellington pour en débattre. Peut-être Hitler pourrait-il faire l'arbitre tandis que le jury se contenterait de l'Oiseau Dodo, du Pigeon Voyageur... Non, la violence, la force brutale a plus souvent été décisive au cours de l'Histoire que tout autre facteur. Croire le contraire, c'est rêver dans le vide, entretenir une idée fausse que l'on paie de sa vie, de sa liberté. (Il soupira de nouveau :) Une autre année, une autre classe et, pour moi, un nouvel échec. On peut toujours faire accéder un enfant à la connaissance mais il est plus difficile de l'amener à *penser* vraiment. (Soudain, il pointa son moignon sur moi :) Et toi... Quelle est la différence morale, selon toi, entre le civil et le soldat ?

— La différence, commençai-je prudemment, réside dans les vertus civiques de l'un et l'autre. Un soldat assume une responsabilité personnelle dans la sécurité de l'organisme politique auquel il appartient, il le défend, si besoin est, au prix de sa vie. Ce que ne fait pas le civil.

— C'est ce qui est écrit sur le livre, mot pour mot ! dit-il avec mépris. Mais est-ce que tu comprends ces mots, justement ? Et crois-tu qu'ils soient *vrais* ?

— Euh, je... je ne sais pas, monsieur.

— Bien sûr que tu ne sais pas ! Et je suis bien certain qu'aucun d'entre vous ne reconnaîtrait les vertus civiques s'il les avait en face de lui ! (Il jeta un coup d'œil à sa montre :) Ce sera tout. Vraiment tout. Peut-être nous reverrons-nous un jour en des circonstances meilleures. Vous pouvez sortir.

Peu après, j'ai décroché mon diplôme, trois jours avant mon anniversaire, qui ne précédait que d'une semaine celui de Carl. Je ne lui avais toujours pas annoncé que je m'engageais aussi. Il devait se dire que j'avais abandonné mon projet et nous n'en discussions jamais.

Le lendemain de mon anniversaire, je m'arrangeai pour le rencontrer. C'est ensemble que nous sommes allés au bureau de recrutement.

Sur les marches de l'Immeuble fédéral, nous avons rencontré Carmencita Ibanez. C'était une camarade de classe et, si on avait des yeux pour voir, on ne risquait pas de le regretter. Je n'étais jamais sorti avec elle et je crois bien que personne n'y avait jamais réussi. En fait, elle ne donnait jamais deux rendez-vous au même garçon et témoignait de la même gentillesse impersonnelle envers n'importe qui. Mais je pensais bien la connaître. Elle venait souvent à la maison piquer une tête dans la piscine dont les dimensions étaient réglementairement olympiques. Chaque fois avec un garçon différent, ou bien seule. Ce que maman préférait. Elle la considérait comme « une bonne influence ». Je dois dire que, pour une fois, elle était dans le vrai.

En nous voyant, Carmencita a souri :

— Hello, les gars !

— Salut, Ochi Tchornya, ai-je dit. Qu'est-ce qui t'amène en ces lieux ?

— Tu ne devines pas ? C'est aujourd'hui mon anniversaire.

— Vrai ? Je t'en souhaite des tas d'autres !

— Je m'engage.

Je crois que Carl a été aussi surpris que moi. Mais Carmencita était comme ça. Elle ne parlait jamais trop et ne racontait pas sa vie.

— Tu plaisantes ? ai-je demandé, dans un bel élan rhétorique.

— Pourquoi ? Je veux être pilote d'astronef. Ou essayer, tout au moins.

— Je ne vois aucune raison pour que tu ne réussisses pas, a dit Carl.

Il avait raison. Carmen était petite, très équilibrée, avec une santé d'acier et des réflexes parfaits. Elle était également très forte en maths. Pour ma part, je voguais avec un C en algèbre et un B en arithmétique. Carmencita absorbait joyeusement tous les cours de maths de l'école et se permettait même d'en suivre d'autres, particuliers et supérieurs, en dehors des heures. Mais je ne m'étais jamais interrogé sur ses motivations. La vérité, c'est que Carmencita était si délicieuse à contempler qu'on ne s'inquiétait guère de ses options intellectuelles.

— Nous, euh... a émis Carl. Je suis aussi venu pour m'engager.

— Et moi aussi, ai-je dit. Tous les deux.

— Merveilleux !

— Je veux être pilote d'astronef, moi aussi, ai-je ajouté.

Elle n'a pas ri. Elle m'a répondu avec le plus grand sérieux.

— Formidable ! Peut-être que nous serons ensemble pour l'entraînement. Je l'espère !

— Orbite de collision, a plaisanté Carl. Pas très bon pour un pilote d'astronef.

— Ne sois pas idiot. Ce sera à terre seulement. Tu veux également être pilote ?

— Moi ? Pas question. Je ne veux pas tenir le volant. Non, tu me connais... L'électronique.

— Un volant, tu parles ! Je souhaite qu'ils te balancent sur Pluton et que tu y gèles ! Non, non ! Je n'ai pas dit ça. Je te souhaite bonne chance. Alors, on entre ?

Le bureau de recrutement était au centre de la rotonde. C'est un sergent de la flotte spatiale qui nous a accueillis, en uniforme de parade, très fantoche. Sa poitrine était garnie d'un nombre incroyable de rubans et de décorations, mais il n'avait plus son bras droit et sa tunique avait été coupée sans manche. C'est en nous penchant sur la balustrade que nous avons vu qu'il avait aussi perdu ses deux jambes. Ça n'avait pas l'air de le bouleverser et Carl lui a déclaré :

— Bonjour ! Je veux m'engager !

— Moi aussi, ai-je ajouté immédiatement.

Le sergent nous a complètement ignorés. Sans se redresser, il a réussi à s'incliner légèrement à l'adresse de Carmen :

— Bonjour, jeune demoiselle. Que puis-je pour vous ?

— Je suis venue m'engager, moi aussi.

— C'est bien, ça ! (Il a souri :) Si vous voulez bien vous rendre au bureau 201, vous y trouverez le commandant Rojas. Elle s'occupera de vous.

Il a longuement dévisagé Carmencita et lui a demandé :

— Pilote ?

— Si je le peux.

— Vous en avez la silhouette... Bon, eh bien, allez voir Miss Rojas.

Carmencita l'a remercié, puis elle nous a dit au revoir avant de s'éloigner. A ce moment-là seulement le sergent s'est aperçu de notre présence, visiblement sans plaisir.

— Oui ? C'est pour quoi ? Les bataillons du travail ?

Je me suis écrié :

— Non ! Je veux être pilote !

Il m'a accordé un seul et unique regard. Puis il s'est adressé à Carl :

— Et toi ?

— Je voudrais faire partie des Unités de Recherche et de Développement. En électronique, si possible. Je crois que j'ai ma chance.

— Si tu te montres capable, a dit le sergent d'un ton sinistre. Question de dons et de préparation... Ecoutez, les gars, savez-vous

pourquoi je suis là ?

Je n'ai rien trouvé à dire mais Carl a risqué :

— Pourquoi ?

— Parce que le gouvernement se fout pas mal que vous vous engagiez ou non ! Vous comprenez, c'est la mode pour pas mal de gens, à notre époque, beaucoup trop de gens... On fait son temps de Service, on a droit à une franchise et on se pavane avec un beau ruban qui montre au monde entier qu'on est un vétéran... Même si on n'a pas eu le baptême du feu ! Mais si vous désirez vraiment servir, si je n'arrive pas à vous faire changer d'idée, on est obligés de vous accepter. C'est dans vos droits constitutionnels. Tout citoyen, sans distinction de sexe, a le droit d'accomplir son Service et de gagner sa citoyenneté. Mais la vérité, c'est qu'on a de plus en plus de mal à employer des volontaires qui ne sont là que pour leur petite médaille. On n'a pas besoin d'autant de soldats, et tous ceux qui se présentent ne sont pas capables d'être des soldats. Est-ce que vous avez vraiment réfléchi à tout ce qu'il faut pour faire un soldat ?

— Non... ai-je avoué.

— La plupart des gens pensent qu'il suffit d'avoir ses deux mains, ses deux pieds et un cerveau plutôt épais. Peut-être que c'est exact pour la chair à canon. Après tout, Jules César ne demandait sans doute que ça à ses troupes. Mais de nos jours, tout homme est un spécialiste si parfaitement formé qu'il correspond au niveau d'un cadre dans n'importe quelle branche civile. L'armée ne peut plus se permettre d'accepter les imbéciles. Et c'est pareil pour ceux qui tiennent absolument à s'engager, qui n'ont pas les capacités dont nous avons besoin. On leur réserve toute une panoplie de boulots dangereux, affreux, répugnants, qui les remettent très vite sur le chemin de la maison de papa et maman avec la queue entre les jambes... Ou alors, ils se rappellent toute leur vie durant que leur rang de citoyen, ils l'ont payé au prix fort et qu'il n'en a que plus de valeur. La jeune demoiselle qui était ici avec vous, par exemple... Elle désire être pilote. J'espère qu'elle réussira. Nous avons besoin de pilotes. Il n'y en a jamais assez. Si elle échoue, elle finira peut-être dans l'Antarctique, avec ses jolis yeux tout rouges à force de ne voir que dans la lumière artificielle, les mains abîmées par le sale travail.

J'aurais bien aimé lui dire que Carmencita, forte comme elle l'était en maths, arriverait au moins au rang de programmatrice pour les ordinateurs de la surveillance spatiale, mais il ne semblait pas avoir l'intention de se taire. Il reprit :

— Et c'est pour ça qu'ils m'ont mis là, les gars. Pour vous dissuader. Regardez... (Il pivota sur son siège pour que nous puissions bien voir qu'il n'avait plus de jambes :) Supposons que vous ne vous retrouviez pas sur la Lune en train de creuser des galeries... ou

cobayes humains... Admettons que vous soyez dignes d'être enrôlés comme combattants. Alors... regardez-moi... voilà ce que ça risque de vous rapporter. Il y a mieux, remarquez : le petit message du style « regrets éternels » qu'on envoie aux parents... Ça, je vous le dis, c'est plus probable, de nos jours. Les pertes ont augmenté, aussi bien à l'entraînement qu'au combat. Les blessés se font rares. De toute manière, vous aurez droit à un cercueil... Alors, pourquoi ne pas regagner votre université à toute allure ? Vous ferez de très bons chimistes... Ou bien vous placerez des assurances-vie. Le Service n'est pas fait pour les gosses. Ou alors, on l'accomplit pour de vrai. C'est dur, dangereux, difficile, même en temps de paix. Ça n'a en tout cas rien à voir avec les vacances scolaires. Compris ?

— Je suis venu m'engager, a dit Carl.

— Moi aussi, ai-je ajouté.

— Et vous vous rendez compte que vous n'avez même pas le droit de choisir votre arme ?

— Je croyais qu'on pouvait au moins mentionner ses préférences, a dit Carl.

— Exact. C'est l'ultime choix qu'on vous laisse jusqu'au terme de votre temps de service. Je peux même dire que l'officier recruteur tient compte de vos déclarations. D'abord, il regarde s'il n'y a pas de demandes pour des souffleurs de verre gauchers, si c'est votre spécialité, mmm ? Ensuite, s'il estime, avec toutes les réticences d'usage, que c'est le cas – probablement quelque part au fin fond du Pacifique – il vous soumet aux examens portant sur cette spécialité. Une fois sur vingt, il est bien obligé d'admettre que vous faites l'affaire... à moins qu'un petit rigolo de service ne donne des ordres contraires. En tout cas, dix-neuf fois sur vingt, vous êtes recalés et on décide que vous convenez plus particulièrement aux opérations sur Titan, aux tests d'équipements de survie. (Il hocha la tête d'un air méditatif :) Très froid, Titan, très très froid... C'est surprenant, par ailleurs, de constater la faiblesse de l'équipement expérimental... Mais vous savez ce que c'est. Il faut tester sur le terrain. Les labos ne prouvent rien.

— S'il y a du boulot pour moi, a dit Carl, ma spécialité, c'est l'électronique.

— Vraiment ? Et toi, mon gros ?

J'ai hésité, et puis je me suis dit que si je ne jetais pas les dés maintenant, je serais toute ma vie le fils du patron.

— Je vais risquer le coup.

— Eh bien, vous ne pourrez pas dire que je n'ai pas fait tout mon possible. Vous avez vos certificats de naissance et vos pièces d'identité ?

Dix minutes plus tard, nous étions examinés, sondés et

fluoroscopés. Je me suis dit que même si on n'est pas malade, de toute façon on a droit au traitement dur qui, lui, vous rend malade. J'ai demandé à l'un des toubibs quel était le pourcentage des gars qui ne passaient pas les tests physio. Il a eu l'air très surpris :

— Mais... aucun. La loi ne le permet pas.

— Comment ça ?... Je... je veux dire... Excusez-moi, docteur, mais à quoi sert cette exhibition de fesses, en ce cas ?

— Ma foi (et il m'a balancé un coup de marteau sur le genou), uniquement à déterminer quelles sont les besognes physiques que l'on peut vous confier. Même si vous étiez arrivés en chaise roulante, aveugle et paralytique, ils auraient bien réussi à vous trouver un petit quelque chose à bricoler quelque part. Du style peigne-girafe, tu vois ? Non, la seule chance que vous ayez d'être rejeté, c'est que les psychiatres décident que vous n'êtes pas en mesure de prêter serment en votre âme et conscience.

— Mais, docteur... Euh... est-ce que vous étiez déjà docteur quand vous vous êtes engagé ? Ou bien est-ce qu'ils vous ont envoyé à l'école ?

Il a semblé outré.

— *Moi ?* Ecoute-moi bien, petit : est-ce que j'ai l'air aussi stupide ? Je suis un employé *civil* !

— Oh ! Excusez-moi, monsieur.

— Pas de quoi ! Le service militaire, petit, c'est bon pour les fourmis. Crois-moi : je les vois partir, je les vois revenir – quand ils reviennent. Et je vois aussi ce qu'on leur fait. Pourquoi, selon toi ? Pour un privilège politique purement nominal qui ne leur rapporte pas un clou et que la plupart sont incapables d'utiliser plus tard. Sans doute parce qu'ils sont trop abrutis. Si les docteurs avaient leur mot à dire... mais n'en parlons plus. Tu pourrais croire que je t'incite à la trahison. Je peux te dire une chose, petit : si tu as assez de jugeote pour compter jusqu'à dix, tire-toi de là pendant qu'il en est encore temps. Tiens, prends ces paperasses et donne-les au sergent... Et n'oublie pas ce que je t'ai dit.

J'ai regagné la rotonde. Carl était déjà là. Le sergent a jeté un coup d'œil sur mes papiers et a dit d'un air lugubre :

— Apparemment, vous êtes tous les deux dans un état de santé scandaleux, si on excepte les trous que vous avez dans la cervelle. Bon, laissez-moi appeler des témoins.

Il a appuyé sur un bouton et deux employées sont arrivées : une vieille bique et une plus jeune, pas mal.

Le sergent a désigné nos certificats d'examen physio, de naissance et a pris un ton solennel :

— Je vous demande et vous ordonne, à chacune et individuellement, d'examiner ces documents, de déterminer leur

nature et, indépendamment, les relations que chacun des dits documents pourrait avoir avec les deux individus en votre présence.

Pour les deux témoins, j'en suis certain, c'était la plus banale des routines. Pourtant, elles ont passé chaque papier au crible, elles ont pris nos empreintes (une fois encore !) et la plus jeune les a comparées à la loupe à nos empreintes d'enfant. Même cérémonie pour nos signatures. A ce stade, j'ai commencé à douter de mon identité.

Le sergent a repris :

— Ces documents recèlent-ils des éléments prouvant que les intéressés soient actuellement en mesure de prêter le serment d'engagement et quels sont ces éléments ?

La vieille bique a déclaré :

— Chacun des certificats d'examen physiologique est accompagné d'une attestation dûment certifiée émise par un comité de psychiatres et selon laquelle chacun des postulants est mentalement en mesure de prêter serment, ni l'un ni l'autre n'étant sous l'influence de l'alcool, de narcotiques ou autre drogue incapacitante, ni sous contrôle hypnotique.

— Très bien.

Le sergent s'est tourné vers nous :

— Maintenant, répétez après moi... D'âge légal et agissant de ma propre volonté...

Nous lui avons fait écho à l'unisson :

— ... D'âge légal et agissant de ma propre volonté...

— ... sans coercition, incitation ni promesse d'aucune sorte et après avoir été pleinement averti et éclairé quant aux conséquences de mon serment, je déclare m'engager ce jour au Service de la Fédération Terrienne pour un temps qui ne saurait être inférieur à deux années et qui peut être prolongé au gré des nécessités du Service...

Là, j'ai légèrement tiqué. J'avais toujours considéré que la durée d'un engagement était de deux années, sans doute parce qu'il en était ainsi dans l'idée de tous les civils. En fait, nous étions en train de nous engager *pour la vie*.

— ... Je jure de soutenir et de défendre la Constitution de la Fédération face à tous les ennemis originaires de la Terre ou d'Outre-Terre, de protéger et de défendre les libertés et privilèges constitutionnels de tout citoyen ou résident légal de la Fédération ou de ses Etats et territoires alliés, d'assumer, sur Terre et Outre-Terre, toute tâche légale à moi confiée par l'autorité légale, directement ou par délégation...

« D'obéir à tous les ordres légaux émanant du Commandement en Chef Terrestre et de tous les officiers ou personnes assermentées supérieures dans la hiérarchie...

« De requérir semblable obéissance de tout membre du Service,

humain ou non humain, légalement placé sous mes ordres...

« Et, ayant accompli mon temps de service actif, libéré de toutes obligations ou placé en état de service inactif, je jure de me conformer aux obligations d'un citoyen de la Fédération, de m'acquitter des devoirs attachés à ce titre et de jouir des privilèges du droit de cité absolu pour le temps de ma vie naturelle, sans limitation d'obligations, devoirs et privilèges, sous réserve que ces droits ne me soient retirés par le déshonneur d'un verdict rendu par la cour de mes pairs souverains.

Ouf ! M. Dubois nous avait fait analyser le serment du Service phrase par phrase en histoire et philo, mais il était impossible de comprendre l'importance de la chose avant qu'elle ne pèse sur vos épaules, d'un poids formidable, écrasant.

J'ai compris alors que je n'étais plus un civil. Mais ce que j'étais devenu, je ne le savais pas encore.

« Aidez-moi, Seigneur ! » C'était la dernière formule. Nous avons fait le signe de croix et, ensuite, il a fallu distribuer des empreintes, des signatures, des photos qui, aussitôt, étaient glissées dans des dossiers.

— Bien, a dit le sergent. L'heure du déjeuner est largement passée, les gars. Un petit casse-croûte ?

— Euh... sergent. (J'avais la bouche sèche.)

— Oui ? Parlez.

— Est-ce que je pourrais appeler chez moi ? Leur dire que je... leur dire comment ça s'est passé.

— Mieux que ça !

— Pardon ?

— Vous avez quarante-huit heures de permission. (Il eut un sourire froid :) Et vous savez ce qui se passera si vous ne revenez pas à l'heure ?

— Euh... La Cour Martiale ?

— Pas du tout. Aucun risque. Non... Vos dossiers auront simplement droit à une petite annotation : *Résultats insuffisants*. Après ça, pas de seconde chance. C'est la période de rodage. Ça nous permet d'éliminer les bébés un peu trop précoces qui ne sont pas vraiment sincères avec eux-mêmes et qui ne devraient pas prêter serment. Economie d'argent pour le gouvernement, économie de regrets pour les candidats et leurs parents. D'ailleurs, vous n'avez même pas besoin de le dire à vos parents, en pareil cas. (Il éloigna sa chaise du bureau et ajouta :) Après-demain à midi. Si vous revenez... n'oubliez pas vos effets personnels.

Ce fut une sortie ratée. Mon père se mit à hurler et décida de ne

plus m'adresser la parole. Ma mère dut s'aliter. Quand je quittai la maison, une heure plus tôt que prévu, seuls le cuisinier et les domestiques remarquèrent mon départ.

Je me présentai devant le bureau du sergent, songeai une seconde à saluer, puis décidai que j'ignorais tout de la technique.

Il leva les yeux sur moi.

— Oh !... voici tes papiers. Rends-toi au bureau 201. C'est là que ça commence. Frappe avant d'entrer.

Deux jours plus tard, je savais que je ne serais pas pilote. Voici quelques-unes des observations de mes examinateurs : *Appréhension intuitive des relations spatiales insuffisante* — *Préparation mathématique incomplète* — *Délais de réaction acceptables* — *Bonne vue...* Heureusement, il y avait ces deux dernières mentions. Je savais au moins que j'étais capable de compter sur mes doigts.

L'officier d'affectation me fit consigner mes options par ordre préférentiel et je fus lancé à nouveau, pour quatre jours, dans la plus terrible série de tests que j'aie jamais affrontée. Pour tout dire ils se passionnaient pour un rien : ils voulaient savoir pourquoi, par exemple, une dactylo grimpe sur sa chaise en hurlant qu'elle a vu un serpent alors qu'il ne s'agit que d'un tuyau de plastique.

Les tests écrits ou oraux étaient de la même veine, si je puis dire, mais les examinateurs semblaient très fiers de les avoir conçus et je ne voulais pas les vexer. La seule chose à laquelle je m'attachais avec soin, c'était la liste de mes options. Bien sûr, je commençai par tous les emplois possibles dans la Marine Spatiale. Qui allaient de technicien aux maîtres coqs. N'importe quel poste dans la Marine était préférable à l'Armée. En fait, je voulais VOYAGER.

Puis venait le service de Renseignement. Un espion voyage également et, selon moi, ce genre d'emploi n'avait rien de routinier. Evidemment, j'étais dans l'erreur. Puis venaient les armes psychologiques, chimiques, biologiques, l'écologie tactique (j'ignorais vraiment tout de cette discipline, mais le nom sonnait bien) et la logistique (erreur absolue : c'est la *logique* que j'avais étudiée !), plus quelques dizaines d'autres armes. Tout au bas de la liste, après quelque hésitation, j'inscrivis : *CROC* et *Infanterie*. Je ne me lançai pas dans l'énumération détaillée des diverses formations auxiliaires non combattantes. Si je devais échouer là-dedans peu importait que l'on m'expédie dans les chantiers de Terraformation de Vénus ou qu'on m'utilise comme cobaye.

M. Weiss, l'officier d'affectation, me convoqua une semaine après notre prestation de serment. Il avait appartenu, durant son service actif, aux services psychologiques, mais s'il était encore officier à titre provisoire, il tenait à ce qu'on l'appelle « monsieur » et il ne portait jamais d'uniforme. Avec lui, pas de protocole. On pouvait se

détendre un peu. En arrivant, je vis qu'il avait ma liste d'options, les résultats de tous mes tests et une copie de mes certificats scolaires, ce qui n'était pas pour me déplaire, vu mes notes. J'avais toujours été parmi les meilleurs sans toutefois me mêler aux premiers de la classe et autres lèche-bottes. Je n'avais jamais manqué aucun cours et je m'étais toujours plutôt bien débrouillé dans tous les secteurs : natation, course, débats, trésorerie, médaille d'argent au concours littéraire annuel, président du comité d'accueil, tout ça... Un dossier bien rond.

— Assieds-toi, Johnnie, dit Weiss en replongeant dans mes notes une seconde avant de les poser sur les autres documents. Dis-moi : aimes-tu les chiens ?

— Pardon, monsieur ?

— Est-ce que tu les aimes vraiment ? Est-ce que ton chien dormait dans ton lit ? Et, à propos, qu'en as-tu fait ?

— Mais... Eh bien, je n'ai pas de chien en ce moment. Mais j'en ai eu un. Il ne dormait pas dans mon lit parce que ma mère ne voulait pas d'animaux dans la maison, vous comprenez...

— Et il ne t'est jamais arrivé de le faire rentrer en douce ?

— Euh... (Un instant, j'ai eu envie de lui expliquer la terrible tactique de ma mère quand on faisait quelque chose contre elle. Pas la colère, mais beaucoup beaucoup de chagrin. Puis j'y ai renoncé :) Non, jamais, monsieur.

— Mmm... As-tu déjà vu un néochien ?

— Oui, une fois. Il y a deux ans, au Théâtre Mac-Arthur. Mais ils ont eu des ennuis avec la S.P.A.

— Je vais te dire comment ça se passe dans une section CROC. Un néochien n'est pas seulement un toutou doué de la parole.

— Au théâtre, je n'ai rien compris à ce qu'il disait. Ils peuvent vraiment parler ?

— Oui, ils parlent. Il faut seulement s'habituer à leur accent. Leur gueule ne peut former des sons comme le B, le M, le P ou le V et il faut assimiler leurs équivalents. C'est un peu comme quelqu'un qui aurait le palais blessé ! Quoi qu'il en soit, ils s'expriment comme un être humain. Mais un néochien n'a rien à voir avec un chien, bien qu'il dérive par mutation du génotype canin. Un néo, un Caleb bien entraîné, est capable de performances intellectuelles six fois supérieures à celles d'un chien ordinaire. Son intelligence peut être comparée à celle d'un humain idiot, quoique la comparaison soit injuste pour le néo qui n'est pas un élément régressif mais bien plutôt un génie par rapport à la tâche qui lui est dévolue. (M. Weiss fronça les sourcils et reprit :) Pour autant, évidemment, qu'il dispose d'un symbiote. Mmm... Tu es évidemment trop jeune pour avoir été marié, Johnnie, mais tes parents, par exemple, sont mariés. Peux-tu imaginer

semblable union avec un Caleb ?

— Non... Non, je ne peux pas.

— Les relations émotionnelles entre l'homme-chien et le chien-homme au sein d'une équipe CROC du Corps de Regroupement des Organisations Canines sont tout à fait comparables aux liens du mariage et certainement plus durables. Si le maître humain est tué, nous abattons le néochien – immédiatement ! C'est tout ce que l'on peut faire pour la malheureuse créature. Si c'est le néochien qui meurt le premier..., eh bien, nous ne pouvons pas faire la même chose pour l'homme, ce qui serait pourtant la solution la plus simple. Non, nous l'hospitalisons et, avec beaucoup de patience, on arrive en général à le ramener à l'état normal. (Il prit un crayon et griffonna quelques notes :) Cependant, je ne pense pas que l'on puisse recommander pour le CROC un gars qui n'a jamais réussi à faire entrer son chien dans la maison pour qu'il dorme avec lui. Passons donc à autre chose...

A cet instant seulement, je compris que j'avais fait toute la liste, que je n'avais plus aucune chance pour toutes les options placées au-dessus du CROC, et même plus pour le CROC... J'en fus abasourdi et je faillis bien ne pas entendre M. Weiss qui déclarait d'un ton méditatif, comme s'il s'adressait à quelque esprit lointain :

— J'ai été dans le CROC, jadis... Quand mon Caleb a été blessé, on m'a mis sous tranquilisant pendant six semaines, et puis, on m'a trouvé un autre emploi. Johnnie... tu as suivi des tas de cours. Pourquoi n'as-tu donc rien appris d'utile ?

— Monsieur ?

— Bah ! Il est trop tard. Oublie ce que je viens de dire. Hmm... Ton professeur d'histoire et de philosophie morale semble avoir eu de l'estime pour toi.

— Vraiment ? Que dit-il ?

— Il dit, fit Weiss en souriant, que tu n'es pas stupide, mais simplement ignorant et victime de ton entourage. Je le connais et, de sa part, je considère cela comme un compliment.

Pour moi, ça ne sonnait pas exactement comme un compliment. Cette espèce de vieux truc !...

— ... et, poursuivait Weiss, un garçon qui a un C en Appréciation Télévisée ne peut être vraiment médiocre. Alors, qu'est-ce que tu dirais de l'Infanterie, hein ?

Je quittai l'Immeuble Fédéral, déprimé mais pas réellement malheureux. Au moins, j'étais soldat. Les papiers que je détenais le prouvaient. La journée de travail était finie et je ne rencontrais que quelques attardés. Dans la rotonde, je me heurtai à quelqu'un qui s'apprêtait à sortir et dont le visage m'était vaguement familier.

Ce fut lui qui me reconnut :

— Bonsoir ! Alors, pas encore embarqué ?

C'était lui ! Le sergent qui nous avait accueillis !

Je devais avoir l'air plutôt ahuri : il était en civil et ses deux bras et ses deux jambes étaient bien à lui !

— Oh ! Euh... Bonsoir, sergent !

Il comprit le sens de mon expression. En souriant, il me dit :

— Ne t'en fais pas, mon gars. A cette heure, mon petit numéro d'épouvante est terminé. Tu n'as pas encore reçu ton affectation ?

— On vient juste de me la donner.

— Et c'est quoi ?

— L'Infanterie Mobile.

Un sourire ravi illumina son visage et il me tendit la main.

— Mais c'est mon arme ! Ta main, petit ! On va faire un homme de toi ! A moins qu'on n'ait ta peau. Ou bien les deux.

— C'est une bonne affectation ?

— *Une bonne affectation ?* Mais, mon gars, c'est la seule possible ! L'Infanterie Mobile, c'est l'Armée ! Tout le reste n'est composé que de presse-boutons, de profs... Des gens qui ne sont là que pour nous passer les outils, tu vois ? C'est à nous de faire le vrai boulot. (Nous nous sommes serré la main et il a ajouté :) Envoie-moi une carte, hein ? Sergent Ho, Immeuble Fédéral. D'accord ? Et bonne chance !

Il s'est éloigné, les épaules très droites, le pas alerte. J'ai regardé ma main, celle qu'il avait serrée dans sa main droite, qui semblait faite de chair. Sa poigne avait été ferme. J'avais entendu parler de ces prothèses à moteur, mais je suppose que, la première fois, tout le monde est surpris.

Je regagnais l'hôtel où étaient logées toutes les recrues. Nous n'avions pas encore d'uniforme. Dans la journée, nous portions une simple tenue d'exercice. Le soir, nous nous remettions en civil. Je devais partir tôt le lendemain matin et, dès que je fus dans ma chambre, je commençai à rassembler tout ce que je devais renvoyer à la maison. Weiss m'avait recommandé de ne rien emporter, à l'exception de quelques photos et d'un instrument de musique. Mais je ne savais jouer d'aucun. Carl était parti trois jours auparavant. Il avait décroché l'affectation qu'il souhaitait : Recherche et Développement. C'était mieux ainsi : j'ignorais ce qu'il aurait pensé de ce que j'avais décroché, moi. La petite Carmen elle aussi était déjà partie. Avec le grade probatoire de cadet-aspirant. Elle deviendrait certainement pilote.

Mon compagnon de chambre est arrivé pendant que je bouclais mes paquets.

— Tu as reçu ton affectation ?

— Ouais.

— Et alors ?

— L'Infanterie Mobile.

— *L'infanterie* ? Pauvre crétin ! Toutes mes condoléances.

— Ferme-la ! L'Infanterie Mobile, c'est la meilleure arme ! C'est elle, l'Armée. Tous les pignoufs comme toi ne sont là que pour nous passer les outils. Mais le boulot, c'est nous qui le faisons !

Il a éclaté de rire.

— Ça, tu vas bien le voir !

— Tu veux mon poing sur la figure, dis ?

Il les conduira avec un bâton de fer.

Les Révélations — 11 : 25.

Je suivis l'entraînement de base au Camp Arthur Currie, dans les prairies du Nord, en même temps que quelques autres milliers de victimes, et quand j'écris « Camp », je ne joue pas sur les mots : les seuls bâtiments construits en solide étaient destinés à abriter le matériel. Nous mangions et dormions sous la tente et nous vivions à ciel ouvert... si l'on pouvait appeler cela « vivre ».

Je n'avais jamais connu que le climat tempéré et il me semblait que le pôle Nord n'était qu'à quelques centaines de mètres et qu'il se rapprochait chaque jour. Pas de doute : on entrait dans une nouvelle Période Glaciaire.

Remarquez que l'exercice était là pour vous réchauffer et, de ce côté, tout le monde veillait à ce qu'on ne manquât de rien.

Le premier matin, on nous réveilla avant l'aube. Il était difficile de s'accoutumer au changement de fuseau horaire et j'avais l'impression que je venais à peine de m'endormir. Sur le moment, je me dis que ça n'était pas sérieux, que personne ne pouvait nous demander de nous lever comme ça, au beau milieu de la nuit.

Mais c'était sérieux. Quelque part, un haut-parleur beuglait une marche militaire avec une force à réveiller les morts et un barbare velu fonçait entre les tentes de la compagnie en hurlant : *Tout le monde dehors ! Et que ça bouge ! Plus vite !* Je remontais justement les couvertures sur ma tête quand il eut la bonne idée de virer mon lit. J'atterris sur le sol gelé. Le barbare, apparemment, ne m'en voulait pas personnellement puisqu'il était déjà loin.

Dix minutes plus tard, en pantalon, maillot de corps et chaussures, j'étais en rang avec les autres, prêt à l'exercice. Le soleil se montrait à peine à l'horizon. Il était moins évident, en tout cas, que le géant aux épaules larges, à l'air mauvais, qui se tenait en face de nous. Il était bien sûr habillé comme nous, mais il donnait l'impression consternante que nous étions à peine bons à être embaumés : rasé à la lime, pli du pantalon comme une lame, chaussures-miroirs. Il était à la

fois frais, parfaitement éveillé, calme, fort, reposé. Sans doute n'avait-il pas besoin de sommeil, d'ailleurs. Une révision tous les dix mille kilomètres et un petit dépoussiérage rapide.

Il a aboyé :

— Comp...NIIE ! Gaaaa... VOUS ! Je suis l'adjutant Zim et je commande cette compagnie. Quand vous vous adresserez à moi, vous direz *Mon adjudant* et vous me saluerez. Vous saluerez aussi tous ceux qui portent le bâton d'instructeur.

Il tenait une badine et il exécuta un moulinet rapide pour nous montrer ce qu'il entendait par bâton d'instructeur. C'était une des premières choses que j'avais remarquées en arrivant et je m'étais même dit qu'il fallait que je me procure un de ces élégants objets. Il n'en était plus question.

— ... parce que nous n'avons pas assez d'officiers ici. Nous sommes là pour les remplacer. Qui a éternué ?

Pas de réponse.

— QUI A ETERNUE ?

— C'est moi, dit une voix.

— Vous avez fait quoi ?

— C'est moi qui ai éternué.

— C'est moi qui ai éternué, MON ADJUDANT !

— C'est moi, mon adjudant. Je suis enrhumé, mon adjudant.

— Haha !

Zim s'avança jusqu'au coupable, brandit le manche de sa badine à moins d'un centimètre de son nez et demanda :

— Votre nom ?

— Jenkins... mon adjudant.

— Jenkins... (Zim répéta le nom du malheureux comme s'il avait quelque chose de répugnant, de honteux :) Je suppose, Jenkins, que lorsque vous serez en patrouille de nuit, vous éternuerez, comme ça, simplement parce que vous avez la goutte au nez. C'est bien ça, non ?

— J'espère que non, mon adjudant.

— Moi aussi. Mais voyons, vous êtes enrhumé... Mmm... Nous allons nous occuper de ça. (Il pointa sa badine.) Vous voyez l'armurerie, là-bas ?

Je ne voyais que la prairie et, peut-être, un bâtiment, très loin, à l'horizon.

— Courez, Jenkins. Vous allez jusque là-bas, vous en faites le tour et vous revenez ! Courez, vite ! Bronski : accompagnez-le !

— D'accord, mon adjudant !

L'un des cinq ou six porteurs de badines se lança à la poursuite de Jenkins, le rattrapa en quelques foulées et le stimula d'un petit coup de son bâton d'instructeur. Zim se tourna à nouveau vers nous. Nous étions toujours campés en un garde-à-vous frissonnant. Il fit

quelques pas, de long en large, et nous regarda, l'air horriblement mécontent. Il s'arrêta enfin, secoua la tête et dit, comme pour lui-même mais d'une voix qui portait loin :

— Me faire ça à moi ! (Il nous foudroya :) Ecoutez-moi bien, bande de singes ! Pauvres macaques dégénérés ! Débiles maladifs ! Larves !... De toute ma vie je n'ai jamais vu un pareil rassemblement de petites chéries... Vous, là ! Regardez-moi ! Et ne faites pas dans votre froc ! C'est à vous que je parle !

C'était peut-être à moi qu'il s'adressait. Je me suis redressé. Mais il a continué et, au fur et à mesure qu'il braillait, j'ai oublié que j'avais la trouille. Il ne se répétait jamais, il n'était jamais vraiment obscène ni blasphématoire. J'appris plus tard qu'il savait l'être, mais seulement dans les occasions spéciales, ce qui, apparemment, n'était pas le cas. Mais il avait un art certain pour décrire avec une foule de détails insultants vos origines, vos particularités physiques, mentales, morales et génétiques.

Pourtant, je ne me sentais pas insulté mais intéressé par ce langage de commandement. J'aurais souhaité l'avoir étudié.

Enfin, il s'interrompit comme s'il était sur le point de pleurer.

— Je ne peux pas supporter ça... Quand j'avais six ans, mes soldats de bois étaient encore mieux. D'accord... Dites-moi, horde de cancrelats, est-ce que l'un d'entre vous est prêt à se battre ? Personne ?

Je me rangeai dans le camp du silence. En ce qui me concernait, le résultat d'un tel match ne faisait pas de doute. Et puis, j'entendis une voix, tout au bout du rang.

— Euh... Je... Moi je... Mmm...

Zim eut l'air transporté :

— Très bien ! Avancez-vous, que je puisse vous voir !

Le candidat s'est exécuté. Il était assez impressionnant : au moins dix centimètres de plus que l'adjudant, les épaules plus larges.

— Quel est votre nom, soldat ? a demandé Zim.

— Brekinridge, m'adjudant... J'pèse dans les cent cinq kilos et j'ai rien d'un dégénéré.

— Vous avez une idée sur la manière dont vous voulez vous battre ?

— M'adjudant, v'z avez qu'à choisir vot'mort, j'suis pas r'gardant.

— D'accord. Pas de règles. Vous commencez.

Zim posa sa badine. La bagarre commença. Et finit tout aussitôt.

Le géant se retrouva assis, serrant son poignet gauche, sans un mot.

Zim se pencha sur lui.

— Cassé ?

— Pourrait l'être... Sûr.

— Désolé. Je me suis un peu énervé. Vous savez où est le dispensaire. Bon... Jones ! Emmenez-le.

Au moment où Jones prenait Breckinridge en charge, Zim posa la main sur l'épaule de son adversaire d'un instant et lui dit calmement :

— On essaiera encore d'ici un ou deux mois. Je te montrerai comment je m'y suis pris. D'accord ?

Zim avait dit ça mezzavoce mais, à deux mètres de là, j'entendis, même à travers le bloc de glace qui me paralysait.

Zim revint vers nous.

— O.K. On a au moins un homme dans la compagnie. Je me sens mieux. Est-ce qu'il y en aurait un autre ? Deux, peut-être. Deux crapauds scrofuleux qui pensent qu'ils peuvent me faire mon affaire... (Son regard se promenait lentement sur nous :) Des foies de poulets mais rien dans le ventre... Ho, ho ! Oui, avancez !...

Deux hommes qui ne s'étaient pas quittés sortirent du rang ensemble. Ils avaient dû se mettre d'accord. Zim leur accorda un large sourire.

— Vos noms, pour vos camarades, je vous prie.

— Heinrich.

— Heinrich comment ?

— Heinrich, mon adjudant. Bitte. (Il s'adressa brièvement à son camarade et ajouta :) Il ne parle pas facilement l'Anglais Standard, mon adjudant.

— Meyer, Mein Herr, dit le second candidat.

— Ça ira. Pas mal de gars sont dans ce cas. Je l'étais aussi en arrivant. Dites-lui de ne pas s'en faire pour ça. Il s'en tirera. Mais est-ce qu'il comprend ce qu'on va faire ?

— Jawold, dit Meyer.

— Il comprend, mon adjudant, confirma Heinrich. Simplement, il ne parle pas très bien.

— D'accord. Dites-moi : où est-ce que vous avez récolté ces cicatrices ? A Heidelberg ?

— Nein... Non, mon adjudant. A Königsberg.

— C'est la même chose.

Zim, qui avait récupéré sa badine après le rapide combat avec Breckinridge, la fit tourner et ajouta :

— Peut-être que vous aurez besoin d'un truc comme celui-ci ?

— Ce ne serait pas juste, dit Heinrich, prudemment. Faisons ça à mains nues, si vous voulez, mon adjudant.

— Comme vous voudrez... Mais je pourrais bien vous avoir... Vous avez dit Königsberg ? Vous avez des règles ?

— Comment pourrait-il y en avoir à trois, mon adjudant ?

— Intéressant. Bon, disons que tous les yeux crevés doivent être rendus après la partie, d'accord ? Et dites à votre Korpsbruder que je suis prêt. Quand vous voudrez, messieurs.

— Vous plaisantez, mon adjudant. On ne crève pas les yeux.

— Bon, c'est vu. *A vous de tirer, mon bon Gridley.*

— Pardon ?

— Allez ! Battez-vous ! Ou rentrez dans les rangs !

Je ne suis pas tout à fait certain d'avoir bien vu ce qui se passa alors. Il se peut qu'on me l'ait raconté en détail par la suite. Mais voici ce que je pense avoir observé : les deux hommes s'avancèrent sur notre commandant de compagnie jusqu'à se trouver de part et d'autre de lui, mais hors de contact. A partir de cette situation, quatre mouvements de base étaient possibles pour l'homme seul, toujours avantage par sa propre mobilité et sa coordination, supérieures à celles de deux attaquants, à moins que ceux-ci aient l'habitude de se battre ensemble. Autrement, disait Zim (à juste titre) un groupe est toujours défavorisé en face d'un homme seul. Par exemple, il pouvait en cet instant feinter sur l'un et se porter rapidement sur l'autre pour lui casser la rotule. Après quoi, il pouvait tranquillement revenir au premier pour le finir.

Mais il les laissa attaquer. Meyer se porta rapidement sur lui. Il comptait le terrasser, je pensé. Heinrich serait venu ensuite, je suppose, et il se serait servi de ses bottes.

Et je crois avoir vu ceci : Meyer n'atteignit pas l'adjudant. Celui-ci se retourna vers lui tout en lançant un coup de pied qui atteignit Heinrich au ventre. Et puis... Meyer s'envola dans les airs.

Je suis certain que le combat commença. Et puis, il n'y eut plus que deux jeunes Allemands qui dormaient tranquillement sur le sol, l'un regardant le ciel, l'autre face contre terre. Zim, penché sur eux, n'avait même pas le souffle court.

— Jones, dit-il. Non, Jones n'est pas là... Mahmud ? Mahmud, va chercher un seau d'eau et remets-les en circuit. Tu as mon cure-dent ?

Quelques instants plus tard, les champions de Königsberg s'égouttaient dans leur rang. Zim nous demanda avec gentillesse :

— Personne d'autre ? Est-ce qu'on peut passer aux exercices ?

Je ne m'attendais pas à voir se présenter un autre concurrent, et Zim non plus, sans doute. Mais, du côté des malingres, sur la gauche, un garçon s'avança. Zim le regarda.

— Tout seul ? Vous ne voulez pas de partenaire ?

— Non, rien que moi, mon adjudant.

— Comme vous voudrez. Votre nom ?

— Shujumi, mon adjudant.

— Vous êtes parent avec le colonel Shujumi ?

— J'ai l'honneur d'être son fils, mon adjudant.

— Ah, vraiment ! Très bien. Ceinture noire ?

— Non, mon adjudant. Pas encore.

— Dites-moi, Shujumi : nous en tiendrons-nous aux règles de combat ou dois-je appeler une ambulance ?

— A votre guise, mon adjudant. Mais je pense, si vous le permettez, que les règles de combat seraient plus prudentes.

— Je ne vois pas ce que vous entendez par là, mais je suis d'accord.

Zim ôta ses galons, puis les deux adversaires se firent face et s'inclinèrent.

Ensuite, ils tournèrent l'un autour de l'autre, à demi accroupis, esquissant des prises, rappelant un peu deux coqs de combat.

Et tout à coup, ils furent au contact, et le petit Japonais était au sol tandis que l'adjudant, lui, s'envolait par-dessus sa tête. Mais il ne retomba pas avec la violence mate de Meyer. Il roula sur lui-même avec légèreté et il était sur ses pieds en même temps que Shujumi. Face à face, ils se sourirent et crièrent :

— Banzai ! Arigato !

Ils attaquèrent de nouveau, sans une pause. Je m'attendais que l'adjudant s'envole une seconde fois, mais il y eut un rapide tourbillon de bras et de jambes et, quand il se ralentit, je pus voir que Zim s'était emparé du pied gauche de Shujumi qu'il repliait vers son oreille droite. Shujumi frappa le sol de sa main libre. Zim le libéra aussitôt. Ils se saluèrent et Shujumi demanda :

— Une autre petite chute, mon adjudant ?

— Non, désolé. Nous avons du travail. Une autre fois, hein ? Rien que pour le plaisir... et l'honneur. Peut-être aurais-je dû vous le dire : c'est votre honorable père qui m'a instruit.

— Je m'en doutais un peu, mon adjudant. A une autre fois.

Zim lui claqua violemment l'épaule et lança :

— A votre rang, soldat. COMpp...NIE !

Et, durant vingt minutes, nous eûmes droit à des jeux qui me firent passer de mon bloc de glace à un volcan calibre moyen. Zim en tête, marquant la cadence. Quand tout fut terminé, il ne respirait pas plus vite. Ce fut le seul matin où il dirigea l'exercice. Les jours suivants, il ne fit pas son apparition avant l'heure du déjeuner. Le grade a ses privilèges.

En tout cas, ce premier matin, il nous raccompagna au pas de course vers la tente du mess.

— Plus vite ! Ça traîne ! On se remue !

Au Camp Arthur Currie, de toute manière, on courait pour tout. Je n'ai jamais su qui était ce Currie, mais je le soupçonne d'avoir été une sorte de garde-barrière.

Breckinridge était déjà au mess, le poignet dans le plâtre, le

pouce et les doigts libres. Je l'entendis déclarer :

— Non, rien qu'une p'tite fracture. J'aurais pu le tenir encore un bon quart d'heure, mais attendez... J'laurai bien.

J'en doutais. Shujumi, peut-être, mais pas ce gorille. Il ne savait même pas reconnaître un adversaire supérieur. Zim m'avait déplu dès la première seconde, mais il avait de la classe.

Le repas était bien. Ça ne rappelait pas le genre d'inepties auquel les internes ont droit dans les écoles. Si vous vouliez manger avec les doigts, personne n'était là pour vous en empêcher. C'était agréable. L'heure du repas était le seul moment où vous n'aviez personne sur le dos. Evidemment, les menus ne rappelaient rien de ce que j'avais connu à la maison et les civils qui nous servaient avaient une façon de manier la nourriture à la truelle qui aurait fait s'évanouir maman. Mais c'était chaud, abondant et la cuisine était acceptable. Pour ce premier repas, je mangeai quatre fois plus que d'habitude et j'engloutis des litres de café au lait bien sucré. J'aurais mangé un requin complet avec sa peau et toutes ses dents.

Jenkins a appliqué avec le caporal Bronski au moment où je me lançais dans un deuxième service. Ils se sont d'abord arrêtés à la table où Zim mangeait seul, puis Jenkins s'est laissé tomber sur le tabouret vacant, juste à côté de moi. Il avait l'air complètement exténué, blême, le souffle court.

Je lui ai dit :

— Laisse-moi te verser un peu de café.

Il a secoué la tête.

— Tu ferais mieux de manger. Prends des œufs brouillés. Ça descend facilement.

— J'peux pas manger. Cette espèce de sale...

Il s'est lancé dans un chapelet d'insultes qu'il débitait sur un ton monotone.

— ... Je lui ai seulement demandé de me laisser un peu. Mais il voulait que je voie le commandant de compagnie. Je lui ai dit que j'étais malade... Je lui ai dit. Il m'a pris le pouls et il m'a répondu que la consultation des malades, c'était à 9 heures. Il ne m'a même pas laissé retourner à la tente. Salopard ! Un de ces soirs, je m'en vais te le prendre...

Ça ne m'a pas empêché de lui servir des œufs et du café. Il s'est mis à manger. L'adjudant Zim s'est levé pour sortir. En passant près de notre table, il s'est arrêté.

— Jenkins !

— Mmm... Oui, mon adjudant ?

— A 9 heures, rassemblement pour la consultation. Vous irez voir le docteur.

La mâchoire tremblante, d'une voix lente, Jenkins a répondu :

— Pas besoin de pilules, mon adjudant... Ça ira.

— 9 heures, Jenkins. C'est un ordre.

Zim est sorti. Jenkins a repris son monologue. Finalement, il s'est calmé, il a avalé une bouchée et a déclaré un peu plus fort :

— Je me demande quelle sorte de mère a pu produire ça. J'aimerais la voir. Mais au fait : est-ce qu'il a eu une mère ?

Question purement rhétorique qui devait recevoir une réponse. Au bout de la table, à quelques tabourets de là, l'un des caporaux-instructeurs avait fini de manger et fumait une cigarette tout en se curant les dents. Il se tourna vers Jenkins.

— Jenkins.

— Caporal ?

— Vous ne saviez pas... à propos des adjudants ?

— Eh bien, j'essaie de savoir...

— Ils n'ont pas de mère. Demandez à n'importe quel soldat. (Il souffla une bouffée de fumée dans notre direction :) Ils se reproduisent par fission... comme les bactéries.

L'Eternel dit à Gédéon : Le peuple que tu as avec toi est trop nombreux pour que je livre Madian entre ses mains ; il pourrait en tirer gloire contre moi, et dire : C'est ma main qui m'a délivré.

Publie donc ceci aux oreilles du peuple : que celui qui est craintif et qui a peur s'en retourne et s'éloigne de la montagne de Galaad. Vingt-deux mille hommes parmi le peuple s'en retournèrent et il en resta dix mille.

L'Eternel dit à Gédéon : Le peuple est encore trop nombreux. Fais-les descendre vers l'eau et là je t'en ferai le triage ; celui dont je te dirai : Que celui-ci aille avec toi, ira avec toi ; et celui dont je te dirai : Que celui-ci n'aille pas avec toi, n'ira pas avec toi.

Juges VII : 2 — 7.

Deux semaines après notre arrivée, ils nous enlevèrent nos lits. C'est-à-dire que nous eûmes droit à cette partie de plaisir : plier les lits, les porter pendant six kilomètres et les ranger dans un hangar. A ce moment-là, ça n'avait plus d'importance ; le sol nous semblait bien plus tiède et presque doux, surtout quand on déclenchait l'alerte au milieu de la nuit et qu'il fallait ramper et jouer au soldat. Pas plus de trois fois par semaine. Mais, après chaque exercice, j'arrivais à me rendormir aussitôt. J'avais aussi appris à dormir n'importe où, n'importe quand. Assis, debout, et même en marchant. Je pouvais même dormir au « présentez-armes » et profiter de la musique sans qu'elle me tire du sommeil... pour m'éveiller instantanément aux ordres.

Au camp Currie, j'ai fait une découverte très importante. Le bonheur, c'est de dormir suffisamment. Rien que cela. Tous les gens riches et malheureux que vous rencontrez prennent des somnifères. Les fantassins n'en ont pas besoin. Vous donnez un bout de matelas et un bout de temps à n'importe quel soldat et vous le rendez heureux comme un ver dans une pomme. Il dort.

Théoriquement, on avait droit à huit heures de sac de couchage plus une heure et demie après le repas du soir. En vérité, les huit heures de sac comprenaient les alertes, exercices de nuit, marches

forcées et autres volontés de Dieu et de vos supérieurs. Quant à la soirée libre, elle était souvent compromise par des corvées pour faute mineure ou agrémentée par quelques jeux en compagnie de chaussures et cirage, de vaisselle sale ou d'un coiffeur qui ne prenait aucun risque en pratiquant le style boule de billard. Mille autres variations étaient possibles à partir de l'équipement, des individus et des caprices des adjudants. Par exemple, nous avons appris à répondre à l'appel du matin par un : *Douché !* signifiant que vous aviez pris au moins une douche depuis le réveil. Evidemment, on pouvait toujours mentir sur l'instant et se tirer d'affaire. Je l'avais fait moi-même quelquefois. Mais il était advenu qu'un gars de notre compagnie, qui avait tenté sa chance de cette manière alors que les évidences étaient contre lui, se retrouve sous la douche avec quelques camarades équipés de brosses ultradures, de savon pour le plancher, sous la direction avisée d'un caporal.

Si donc vous n'aviez rien de plus urgent à faire après le dîner, vous pouviez toujours écrire une lettre, grignoter, bavarder des déficiences morales des adjudants, sergents et caporaux ou, plaisir suprême, des représentantes de l'autre sexe. Au fil des jours, nous en étions venus à douter de leur existence pour supposer qu'il s'agissait d'êtres mythiques suscités par nos imaginations enflammées. Quand l'un de nous jura avoir observé une telle créature à proximité du quartier général, il fut unanimement traité de menteur. On pouvait aussi jouer aux cartes. Je ne savais pas et j'appris. A la plus dure école. C'est peut-être pour ça que je n'ai jamais rejoué depuis.

Si vous aviez vingt bonnes minutes à consacrer à vous-même, alors là, le sommeil était un choix hautement apprécié. En général, nous avions une moyenne de quelques semaines de retard dans cette discipline.

J'ai peut-être jusqu'ici donné l'impression que la vie au camp était plus dure qu'il n'était nécessaire. Ceci est inexact. Elle était à dessein *aussi dure que possible*.

Pour chaque recrue, il était absolument certain qu'il ne fallait voir là que pure méchanceté, sadisme calculé de la part d'abrutis qui prenaient un plaisir mauvais dans la souffrance d'autrui.

Cela aussi est inexact. Tout était trop calculé, trop intellectuel, trop efficace et impersonnel pour qu'il pût s'agir de cruauté pour le plaisir de la cruauté. C'était une chirurgie habile et sans passion. Oh, je veux bien admettre que certains des instructeurs aient pu y prendre plaisir mais je n'en ai jamais eu la preuve et je sais à présent que les officiers psychologues s'efforcent d'écarter les éléments les plus brutaux lors de la sélection des instructeurs. Ils ont besoin de spécialistes particulièrement dévoués et doués dans l'art de rendre la vie des recrues aussi dure que possible. Les brutes sont trop bêtes, trop

émotives pour ne pas se lasser du jeu. Elles ne sont pas assez efficaces.

Il y avait quand même peut-être quelques brutes parmi nos instructeurs. Mais je me suis laissé dire que certains chirurgiens, parmi les meilleurs, ne détestent pas la souffrance et le sang qui accompagnent leur art.

C'était bel et bien une forme de chirurgie, oui. Son premier but était d'écarter définitivement de l'unité tous les éléments trop vulnérables, pas assez mûrs pour faire des Fantassins Mobiles. Et il y en avait. Je faillis bien en faire partie. Dans les six premières semaines, ce qui avait été une compagnie devint une section de combat. Quelques-uns étaient éjectés sans préjudice avec la possibilité de passer dans des unités non combattantes. D'autres avaient droit à des attestations de Mauvaise Conduite, de Performances Insuffisantes ou à un certificat médical.

Généralement, on ne savait pas pourquoi ils partaient avant qu'ils ne nous le disent. Certains en avaient marre, tout simplement, et ils démissionnaient, abandonnant toute chance d'obtenir leur franchise. Parmi les plus vieux, il y en avait qui ne tenaient pas le coup physiquement, même quand ils en avaient la volonté. Je me souviens d'un brave vieux type du nom de Carruthers. Il devait avoir dans les trente-cinq ans. Ils l'ont emmené sur une civière et il continuait de crier d'une voix éteinte que ce n'était pas juste et qu'il reviendrait.

C'était triste. Nous aimions bien Carruthers et on peut dire qu'il avait vraiment la volonté. On a détourné les yeux. Il était probable qu'il était bon pour le certificat médical et le packaging civil et que nous ne le reverrions jamais plus. Mais je devais le retrouver, longtemps après. Il avait refusé son certificat médical. Chacun en avait le droit. Il s'était fait muter comme troisième coq à bord d'un transport de troupes. Il se souvenait de moi et voulait absolument parler du bon vieux temps. Il était aussi fier d'être un ancien du Camp Currie que papa l'est de son accent de Harvard.

Il se sentait un peu supérieur aux autres gars de la Marine Spatiale. Peut-être avait-il raison, après tout.

Dégrossir le cheptel et épargner au gouvernement les dépenses d'entraînement et de formation de ceux qui seraient écartés plus tard, c'était indispensable, mais il y avait plus. Il était absolument nécessaire que tout soldat qui était envoyé au combat dans sa capsule fût préparé au maximum, formé, résolu, discipliné. Pour cela, on mettait en œuvre tout ce qui était humainement possible. Pour la Fédération aussi bien que pour le soldat et ses compagnons de combat.

Mais la période de formation était-elle vraiment plus cruelle qu'il n'était nécessaire ?

Je puis dire une seule chose : pour les prochains sauts, j'exige

que les hommes de flanc sortent du Camp Currie ou de son homonyme sibérien, autrement, je refuserai d'entrer dans ma capsule.

A l'époque, je dois dire que je jugeais tous nos supérieurs comme autant de méchantes canailles insensées. Quelques petits détails : Au bout d'une semaine de séjour, on nous octroya de nouvelles tenues de combat. (Les tenues de ville et tenues numéro 1 devaient suivre plus tard.) Je trouvai le moyen de rapporter ma veste au sergent d'intendance qui, jusqu'alors, s'était comporté de façon plutôt bon enfant, à tel point que je le considérais comme à demi civil. Mais je n'étais pas encore en mesure de lire les petits rubans qui ornaient sa poitrine, autrement, je n'aurais pas osé lui adresser la parole.

— Sergent... Cette veste est trop large. Mon commandant de compagnie m'a dit qu'elle m'allait comme une tente.

— Vraiment ?

Il ne fit pas un geste pour prendre la veste.

— Oui. J'en voudrais une qui m'aille.

— Je vais te dire quelque chose d'important, fiston. Il n'y a que deux tailles dans l'armée : la trop grande et la trop petite.

— Mais mon commandant de compagnie...

— Y a pas de solution.

— Mais qu'est-ce que je vais faire ?

— Oh ! c'est un conseil que tu veux ? Eh bien, je crois que j'ai ça dans mes stocks... Attends... C'est arrivé aujourd'hui. Du tout neuf... Je vais te dire... Tu te prends une aiguille et du fil. T'as pas besoin de ciseaux, une lame de rasoir fera l'affaire beaucoup mieux. Tu resserres les coutures sur les hanches mais tu laisses de l'ampleur sur les épaules... T'en auras besoin.

Le seul commentaire de Zim sur mes travaux de couture fut :

— Vous pouvez faire mieux. Deux heures de corvée.

Et je réussis à faire mieux.

Ces six premières semaines furent abrutissantes et pleines de parades, de revues et de marches. Nous étions devenus capables d'abattre quatre-vingts kilomètres en dix heures, ce qui est une bonne performance pour un cheval. Quand on se reposait, ce n'était pas en s'arrêtant, mais en changeant de rythme : pas lent, pas rapide, pas de course, etc. Parfois, on faisait tout le parcours, on bivouaquait dans nos sacs et on repartait pour l'étape suivante.

Je me souviens d'une marche qui commença de façon ordinaire. Mais nous n'avions ni sacs ni rations. On ne s'arrêta pas pour le déjeuner, mais j'avais suffisamment de pain dur et de sucre sur moi pour ne pas m'inquiéter. Il n'y eut pas plus de halte le soir venu et là, je commençai à me poser des questions. Mais j'avais appris à ne pas le

faire à haute voix quand je savais qu'elles étaient stupides.

Nous nous arrê tâmes un peu après la nuit tombée. Les trois compagnies qui avaient pris le départ étaient plutôt réduites. Nous nous sommes reformés en bataillon pour la revue et nous avons défilé sans musique. Après l'ordre de dispersion, je me suis mis en quête du caporal Bronski, qui était d'un commerce un peu plus facile que les autres. Je me sentais une certaine responsabilité. Il faut dire que, à cette époque, je suivais le peloton des caporaux. Mes galons de bleu ne signifiaient pas grand-chose. On pouvait me les retirer sur l'heure et ils ne me donnaient que le privilège d'être sanctionné pour tout ce que pouvait faire n'importe quel type de mon peloton. Zim avait mis à l'épreuve tous les aînés auparavant et je n'avais eu mes chevrons que quelques jours auparavant, quand notre chef de peloton avait été conduit à l'hôpital.

— Caporal Bronski, qu'est-ce qu'il y a là-dessous ? Ce n'est pas encore l'heure de la bouffe ?

Il m'a souri :

— J'ai quelques biscuits sur moi. Tu veux partager ?

— Mmm... Non... Non, merci, caporal. (J'avais moi-même plus de quelques biscuits :) Alors, pas de bouffe ?

— Ils ne m'ont rien dit, fiston. Mais je ne vois pas trace d'hélicos. A ta place, je rassemblerais mon peloton et j'essaierais de décider quelque chose. Peut-être qu'un de tes gars peut dégringoler un lapin.

— Oui, caporal, mais... Est-ce qu'on va rester toute la nuit ici ? Je veux dire : on n'a même pas de sacs.

— Pas de sacs ? Eh bien, ma foi... (Il affecta de réfléchir profondément, les sourcils froncés :) Est-ce que tu as déjà observé des moutons dans la tempête ?

— Ma foi, non, caporal.

— Il le faut. Eux, ils ne gèlent pas. Ça devrait marcher avec vous. Mais si tu crains la compagnie, tu peux t'amuser à marcher toute la nuit. Si tu restes dans le périmètre des sentinelles, personne ne t'en empêchera. Tu ne risques pas de geler. Remarque, tu seras peut-être un peu fatigué demain mais...

Je l'ai salué et je suis revenu vers mes gars. On a tout partagé, ce qui m'a laissé avec moins de provisions que je n'en avais emporté, puisque quelques crétins étaient partis sans rien ou avaient tout croqué en route. Mais croyez-moi, quelques biscuits et une ou deux prunes, c'est bon dans un estomac qui hurle.

Le coup des montons se révéla O.K. Tout le groupe, c'est-à-dire trois pelotons, se mit à fabriquer de la chaleur. Je ne peux pas recommander cette technique comme le meilleur moyen de passer une bonne nuit parce que vous êtes soit étouffé quand vous vous trouvez

coincé à l'intérieur, soit gelé à l'extérieur. En fait, on finit par suivre un intéressant mouvement brownien qui transforme une nuit en quelques siècles.

Mais à l'aube, évidemment, nous eûmes droit au cri familier :

— Tout le monde debout ! Au pas de course !

Les badines des instructeurs fonctionnaient sur les tibias et les chevilles qui consolidaient les piles moutonnières et tout le monde passa très vite aux exercices matinaux. J'étais transformé en cadavre et le contact avec mes doigts de pied me fut particulièrement difficile. Mais vingt minutes après, comme nous reprenions la route, je me sentis seulement un peu plus vieux. L'adjudant Zim n'était même pas dépeigné et, apparemment, ce salaud avait réussi à se raser.

Le soleil levant nous réchauffait le dos et Zim nous fit chanter. D'abord de vieux refrains comme *Le Régiment de Sambre-et-Meuse*, *Caissons* et *Halls of Montezuma*, puis notre *Polka du Bleu*, qui a le don de vous faire aller au trot. Zim était incapable de tenir une note juste mais Breckinridge se débrouillait pour donner le ton et couvrir les canards tonitruants de Zim. On se sentait tous invincibles et glorieux.

Quatre-vingts kilomètres plus loin, ce n'était plus tout à fait pareil. La nuit avait été longue et le jour n'avait pas de fin. Zim nous houspillait chaque fois qu'il nous passait en revue et quelques bleus eurent même droit à un rapport parce qu'ils n'avaient pas trouvé le temps de se raser dans les neuf minutes avant le rassemblement pour la revue. Ce même soir, il y eut des démissions. Je faillis bien donner la mienne, mais j'avais ces satanés petits chevrons et je n'avais pas encore été puni.

Dans la nuit, nous eûmes droit à deux heures d'exercice d'alerte.

Je finis malgré tout par apprécier le confort inouï d'une bonne nuit dans la douce chaleur d'une dizaine de corps entremêlés : trois mois après, on me largua nu comme un ver dans un coin perdu des Rocheuses canadiennes et je dus marcher pendant soixante kilomètres, vomissant l'Armée à chaque pas.

Je n'étais pas trop mal en point en arrivant, pourtant. Pas affamé, grâce à quelques lapins moins agiles que moi. Et je n'étais plus nu grâce à leur peau et à leur graisse qui m'avaient fourni un costume chaud et élégant avec mocassins assortis. C'est extraordinaire ce que l'on peut faire avec un simple caillou. Nos ancêtres des cavernes, finalement, devaient s'en tirer bien mieux que nous le pensons généralement.

Les autres réussirent aussi, à l'exception de ceux qui avaient préféré laisser tomber plutôt que risquer le test et des deux garçons qui étaient morts. On retourna dans les montagnes et on passa treize jours à leur recherche, avec hélicoptères et tout le matériel de communication. L'Infanterie Mobile n'abandonne pas ses gars aussi

longtemps qu'il y a un rien d'espoir.

Quand on les retrouva, on les enterra avec tous les honneurs, aux accents de *This Land Is Ours*, avec le grade posthume de soldats de première classe qu'ils étaient les premiers à décrocher. Un bleu n'est pas forcément supposé rester en vie mais l'Infanterie regarde surtout la façon dont on meurt. Tête droite, au garde-à-vous, toujours prêt.

Breckinridge était l'un des deux. L'autre était un petit Australien que je ne connaissais pas. Ils n'étaient pas les premiers à mourir à l'entraînement. Et pas les derniers.

*S'il est là c'est qu'il est puni !
 FEU A TRIBORD !
 Tirer c'est trop bon pour lui :
 Pas de vermine ici !
 FEU A BABORD !*

Vieux chant pour le salut aux canons.

Mais l'histoire des Rocheuses, c'est après le Camp Currie. Entre-temps, il s'était passé beaucoup de choses. Nous faisons surtout des exercices de combat : technique, entraînement et manœuvres, de la lutte à mains nues aux armes nucléaires factices. Jamais je ne me serais douté qu'il existait autant de moyens de se battre. A commencer par les mains et les pieds. Si vous croyez que ce ne sont pas des armes redoutables, c'est que vous n'avez jamais vu l'adjudant Zim et le capitaine Frankel, notre commandant de bataillon, faire une démonstration de *savate* [1]. Quant à Shujumi, quand il vous prenait en main, il souriait à belles dents. Zim l'avait très vite nommé instructeur. Nous devons lui obéir, mais nous n'avions pas à le saluer.

Au fur et à mesure que nos rangs s'éclaircissaient, Zim se détachait de l'entraînement. Il ne participait réellement qu'aux revues et à l'instruction personnelle, pour laquelle il doublait les caporaux-instructeurs. Il était mortellement efficace dans n'importe quelle discipline de combat mais il paraissait affectionner les couteaux. Il en avait un bien à lui, différent de ceux qui nous étaient fournis. En tant qu'instructeur personnel, il s'était amélioré : d'exécrable il était devenu tout simplement insupportable mais il savait se montrer très patient avec les questions idiotes.

Durant chaque journée de travail, nous avions droit à de petites périodes de repos d'une ou deux minutes. L'un des gars, un nommé Hendrick, en profita pour lui demander une fois :

— Mon adjudant... J'aime bien le lancer du couteau, mais est-ce qu'il faut vraiment qu'on l'apprenne ?

— Ma foi, dit Zim, suppose que ce soit la seule arme que tu aies ? Ou bien qu'il ne te reste rien ? Qu'est-ce que tu peux faire ? Dire tes prières ? Ou attaquer ? Tu comprends, fiston. Ça n'est pas une

partie d'échecs dont tu peux t'éclipser. C'est la réalité.

— C'est justement ce que je veux dire, mon adjudant. Supposons qu'on se retrouve sans arme ou avec un de ces bâtons à pêcher la grenouille ? Et que le type qui est en face soit bourré d'armes dangereuses ? Là, il n'y a plus rien à faire. C'est fatalement lui qui vous aura au tournant.

Zim prit un ton presque aimable.

— Tu te trompes, fiston. Les armes dangereuses, ça n'existe pas. Il n'y a que des hommes dangereux. C'est ça que nous t'apprenons : à être dangereux. Même sans couteau. Tant qu'il te reste une main, un pied et que tu es vivant. Si tu ne comprends pas, alors lis le combat d'Horace contre les Etrusques ou la Mort du Roi Richard. Tu les trouveras à la bibliothèque du camp. Mais prenons l'exemple que tu as choisi. Je suis à ta place et je n'ai qu'un couteau. Cette cible, là-bas, derrière moi – la numéro trois, celle que tu viens de rater – c'est une sentinelle. Il ne lui manque qu'une bombe H dans sa panoplie. Il faut que tu l'élimines, sans bruit, sans que le type puisse appeler au secours.

Il fit à peine un mouvement et *Soc !* — le couteau qui n'était même pas dans sa main une seconde auparavant vibrait maintenant juste au centre de la cible numéro trois.

— Tu vois ? Il vaut mieux avoir deux couteaux mais, de toute façon, tu dois te payer cette sentinelle, même à mains nues.

— Euh...

— Quelque chose t'inquiète ? Parle. Je suis là pour te répondre.

— Mon adjudant... Vous dites que la sentinelle n'avait pas de bombe H. Mais si elle en avait une ? C'est ça qui compte... Nous, nous en avons, quand on nous poste en sentinelle. C'est-à-dire... je ne parle pas de la sentinelle, mais de son camp. S'ils ont la bombe H...

— Je te comprends...

— Vous voyez, mon adjudant ? Si on peut se servir de la bombe H – et vous l'avez dit vous-même : ça n'est pas une partie d'échecs – est-ce que ça n'est pas un peu ridicule de ramper comme ça dans l'herbe, de s'amuser à lancer des couteaux pour se faire tuer à la fin ? On peut même perdre la guerre... Alors qu'on a une arme véritable et qu'il suffit de s'en servir. Est-ce que c'est utile d'envoyer des gars risquer leur vie avec des armes dépassées, alors qu'un professeur peut régler tous les problèmes rien qu'en appuyant sur un bouton ?

Zim ne répondit pas tout de suite, ce qui ne lui ressemblait pas. Quand il parla, sa voix était bizarrement douce.

— Est-ce que tu es heureux dans l'Infanterie, Hendrick ? Tu peux démissionner, tu sais !

Hendrick marmonna quelque chose et Zim beugla :

— Plus fort !

— Je n'en ai pas envie, mon adjudant... Je veux finir mon temps.

— Je vois. Eh bien, un adjudant n'est pas vraiment qualifié pour répondre à ta question, et tu n'aurais pas dû me la poser. Parce que tu es censé en connaître la réponse à l'instant de ton engagement. Tu le devrais. Est-ce que tu suivais le cours de philosophie morale et d'histoire ?

— Comment ?... Mais... bien sûr, mon adjudant.

— Alors, tu as entendu la réponse. Mais je vais te donner mon propre point de vue... disons officieux. Si tu veux donner une bonne leçon à un bébé, est-ce que tu lui coupes la tête ?

— Ma foi non, mon adjudant.

— Bien sûr. Tu lui donnes une fessée. Dans certaines circonstances, tu vois, il est aussi stupide d'envoyer une bombe H sur une ville ennemie que de corriger un bébé avec une hache. La guerre, ce n'est pas seulement le meurtre et la violence. C'est la violence *contrôlée* dans un but précis. Ce but est de soutenir les décisions de ton gouvernement par la force, et non pas de tuer l'ennemi simplement pour le tuer. Il faut l'amener à faire ce que tu décides. Tu vois : pas de meurtre, mais un usage mesuré et contrôlé de la violence. Mais ce n'est pas à toi ni à moi de décider de cet usage et d'opérer ce contrôle. Un soldat ne doit jamais décider quand, où, comment et *pourquoi* il se bat. C'est le rôle des hommes d'Etat, des généraux. Les hommes d'Etat décident pourquoi et combien. A partir de là, les généraux nous disent où, quand et comment. C'est nous qui fournissons la violence. Ce sont les autres – qui sont plus vieux, plus sages, comme ils disent – qui la contrôlent. Et c'est bien comme ça. En tout cas, c'est la meilleure réponse que je puisse te donner. Si tu ne la trouves pas à ton goût, essaie d'aller rendre visite au commandant du régiment. Si lui n'arrive pas à te convaincre, alors rentre chez toi et reste un bon civil ! Parce que tu auras au moins la preuve que tu ne pourras jamais être un soldat ! (Il se leva d'un bond :) Je crois que tu vas me donner une extinction de voix. Allez, soldats ! Plus vite que ça ! Aux cibles ! Hendrick, tu es le premier. Cette fois, je veux que tu me balances ce couteau au sud. Au *sud*, compris ? Pas au nord. Cette cible devrait se trouver au sud et je te demande au moins de lancer ton couteau dans la direction approximative du sud. Je sais que tu ne toucheras pas ta cible, mais tu peux au moins lui faire peur. Ne te coupe pas l'oreille, ne poignarde personne. Concentre ta petite tête sur le *sud*. Prêt pour la cible ?... Tire !

Hendrick rata une fois encore.

On eut droit à l'exercice avec des bâtons et avec du filin. Avec un bout de filin, on peut faire pas mal de choses atroces. On nous enseigna aussi ce que l'on pouvait tirer des armes modernes, comment le faire du mieux possible et comment entretenir le matériel qui allait

des armes nucléaires aux fusées de combat au sol en passant par les gaz, poisons et autres outils de mort et de destruction. Plus quelques éléments particuliers dont il vaut mieux ne pas discuter. Mais nous finîmes aussi par devenir familiers avec certaines armes « désuètes ». Des baïonnettes sur des fusils factices et des fusils qui n'étaient pas factices mais qui reproduisaient les armes d'infanterie du XX^e siècle. Ils ressemblaient beaucoup aux fusils pour le tir sportif, mais ils tiraient des projectiles solides, des balles à revêtement métallique, sur des cibles fixes ou mobiles. Cela était censé nous apprendre à viser avec n'importe quel type d'arme, en toutes circonstances, à être toujours prêts à tout. Pour ma part, je crois que ce fut efficace.

Ces armes nous servaient aussi sur le terrain à simuler d'autres armes, plus dangereuses. Nous simulions beaucoup. Il le fallait. Une bombe ou une grenade « explosive » dégageait à l'arrivée une simple fumée noire ou une bouffée de gaz qui vous faisait éternuer et pleurer, ce qui vous indiquait que vous étiez mort ou paralysé. C'était en général suffisant pour vous rendre prudent avec les gaz, et puis il y avait l'engueulade qui vous attendait inévitablement.

Nous avions droit à de moins en moins de sommeil. La plupart des exercices étaient nocturnes, avec transmissions radio, radar et infrarouge.

Les armes étaient chargées à blanc, à l'exception de une sur cinq cents, qui tirait de véritables projectiles. Dangereux ? Si on veut. La vie pour nous était dangereuse. Et puis, une balle peut vous toucher sans vous tuer, si vous ne la recevez pas dans la tête ou en plein cœur. Et même alors... A moins qu'elle ne soit explosive. Mais ce coup de « une sur cinq cents » augmentait considérablement notre intérêt pour le couvert, les défilements et les abris. D'autant plus que les armes qui nous menaçaient étaient maniées par des instructeurs qui se faisaient un devoir de bien viser. Ils nous assuraient qu'ils ne souhaitaient pas envoyer une balle en pleine tête à n'importe quel gars qui rampait... mais un accident est si vite arrivé. Leur assurance tout amicale n'avait rien de très rassurant. Avec cette unique balle sur cinq cents, les exercices devenaient de gigantesques parties de roulette russe. On ne s'ennuyait vraiment pas quand une balle sifflait à nos oreilles une fraction de seconde avant que vienne la détonation du fusil.

Evidemment, cela ralentissait notre progression et on nous fit savoir que si nous ne retrouvions pas le pas de course, la moyenne serait portée à une balle vraie sur cent à blanc. Et ainsi de suite... Je ne sais pas si cette annonce eut un résultat immédiat mais, quand un des gars d'une autre compagnie reçut une balle bien authentique dans les fesses, il y eut d'abord des plaisanteries peu spirituelles sur cette intéressante cicatrice et, ensuite, un renouveau d'intérêt pour tout ce qui pouvait représenter un abri. Une balle dans les fesses, peut-être,

mais dans la tête, et surtout dans la *vôtre*...

Les instructeurs, qui tenaient les fusils, ne se mettaient pas à couvert, eux. Ils se pavanaient en chemise blanche et badine, apparemment certains qu'il ne se trouverait jamais une recrue pour leur apprendre à jouer les cibles humaines. Pour un ou deux d'entre eux, c'était se montrer un peu trop optimiste. D'un autre côté, même s'il y avait volonté de meurtre, ils avaient effectivement peu de chances de perdre la vie – une sur cinq cents – que multipliait le facteur maladresse chez les recrues. Le fusil n'est pas une arme facile à manier. Il ne fait absolument rien pour chercher la cible lui-même. A mon avis, au temps où le fusil faisait la décision dans les guerres, on devait compter une moyenne de quelques milliers de balles tirées pour abattre un homme. Ça paraît effarant mais l'histoire militaire confirme ce calcul : on tirait surtout pour forcer l'ennemi à baisser la tête et l'empêcher de tirer à son tour.

En tout cas, il n'y eut pas le moindre instructeur blessé ou tué. De notre côté, aucun des gars ne fut victime d'une balle de fusil. Les morts furent causées par d'autres armes, d'autres engins dont certains se retournaient sur vous si vous ne suiviez pas les instructions d'utilisation à la lettre. Il y eut même un gars pour se casser le cou en plongeant à l'abri.

Cependant, par un effet de réaction en chaîne, cette histoire de balles et d'exercices amena mon moral au niveau le plus bas que j'eusse connu depuis mon arrivée au camp. Il faut dire que, d'abord, on m'avait repris mes galons de bleu. Pas pour une faute personnelle, non, mais pour celle d'un des hommes de mon peloton. Et encore, je n'étais pas présent à ce moment. C'est ce que je fis remarquer à Bronski, mais il me dit de la fermer. J'allai me défendre auprès de Zim qui me déclara froidement que j'étais responsable de tout ce que faisaient mes hommes et qui me colla six heures de corvée pour m'être adressé à lui sans l'autorisation de Bronski. Et puis, j'avais reçu une lettre de ma mère, enfin. Dans le même temps, lors d'un des premiers exercices en scaphandre propulsé, je me foulai une épaule. Pour ces exercices, les instructeurs avaient la possibilité de vous canarder par radio, pour ainsi dire : les tenues spéciales étaient prévues pour ça. C'est en tombant que je me suis mal reçu, ce qui m'a valu une période d'exemption de service et beaucoup trop de temps pour réfléchir à mon sort.

Cette exemption de service me valut de me retrouver planton dans le bureau du commandant de bataillon. Je voulais faire bonne impression mais je ne tardai pas à m'apercevoir que le capitaine Frankel n'appréciait pas le zèle. Tout ce qu'il désirait, c'est que je reste à ma place, immobile et silencieux. Autant de temps pour sympathiser avec moi-même, puisque je n'osais pas dormir.

Quelques minutes après l'heure du déjeuner, je ne risquais même plus d'avoir sommeil ! L'adjudant Zim venait de faire son entrée, avec trois hommes. Il était aussi propre et élégant que de coutume mais blême comme le troisième cavalier de l'Apocalypse. Et il avait une drôle de marque, près de l'œil droit, qui semblait annoncer un œil au beurre noir, ce qui était impossible. Parmi les trois autres hommes, au centre, il y avait Ted Hendrick. Il était sale, ce qui est normal quand on fait l'exercice dans des prairies boueuses que personne ne se soucie de nettoyer, mais il avait aussi du sang sur le menton et sur sa chemise, et il était hagard.

Ceux qui l'encadraient étaient aussi des bleus. Ils avaient des fusils. L'un d'eux était de mon peloton, un nommé Leivy. Il semblait tout excité et ravi et il me décocha un clin d'œil alors que personne ne nous regardait.

— Qu'est-ce que c'est, adjudant ? demanda Frankel, surpris.

Roide, glacé, comme s'il récitait un texte, Zim déclara :

— Commandant de la Compagnie H au rapport du commandant de Bataillon, mon capitaine. Discipline. Article 9007. Désobéissance à des instructions tactiques lors d'un exercice de combat. Article 9020. Désobéissance aux ordres dans les mêmes conditions.

Le capitaine Frankel parut surpris.

— Et c'est à moi que vous faites votre rapport, adjudant Zim ? Officiellement ?

J'ignore encore comment un homme peut paraître aussi embarrassé que Zim en cet instant, tout en ne laissant pas percer la moindre expression sur ses traits ou dans sa voix.

— Si mon capitaine le permet. Cet homme récusé la discipline administrative. Il insiste pour voir le commandant de Bataillon.

— Je vois... Le petit avocat de la chambrée... Eh bien, adjudant, techniquement, c'est son droit. Quelles étaient les instructions tactiques ?

— Le « hérisson », mon capitaine.

Je regardai Hendrick, et je me dis : Oh, oh ! il va y avoir droit ! Pour le « hérisson », il faut se planquer, se mettre à couvert, n'importe où *et ne plus bouger*. Plus du tout. Pas un doigt, pas un cil. Il faut mourir sur place si on n'a pas reçu l'ordre de se remettre en mouvement, et on parle même de types qui ont été touchés en « hérisson » et qui sont morts comme ça, lentement, sans un geste, sans une plainte.

— Deuxième partie ? a demandé Frankel.

— Même chose, mon capitaine. Ayant interrompu l'exercice, a refusé d'y participer à nouveau en dépit de l'ordre qui lui en fut donné.

— Nom ? demanda le capitaine sur un ton menaçant.

— Hendrick, mon capitaine. Recrue de 2^e classe matricule 7960924.

— Eh bien, Hendrick, vous êtes privé de tous vos privilèges pour une durée de trente jours. Vous serez consigné dans votre tente à l'exception des heures de corvée et de repas et vous n'aurez droit qu'aux nécessités sanitaires. Vous accomplirez trois heures de corvée supplémentaire par jour sous les ordres du caporal de garde, à raison d'une heure avant l'extinction des feux, une heure avant le réveil et une heure aux lieu et place du repas de midi. Votre repas du soir sera composé de pain et d'eau – à satiété. Chaque dimanche, vous accomplirez une corvée de dix heures, ceci afin de vous permettre d'assister à l'office religieux si telle est votre pratique.

(A ce stade, je pensai : Grands dieux !)

Mais le capitaine poursuivait :

— Hendrick, si vous vous en tirez aussi bien, c'est parce que nous ne pouvons vous infliger plus sans vous traduire en cour martiale... et je ne souhaite pas ternir ainsi la réputation de votre compagnie. Rompez.

Il retourna aux dossiers étalés sur son bureau comme si l'incident était oublié.

Mais Hendrick hurla :

— Vous n'avez pas entendu ma version !

Le capitaine leva les yeux, lentement.

— Vraiment ? Désolé. Vous avez une version ?

— Ça, pour sûr ! C'est l'adjudant Zim qui a voulu me mettre dedans ! Il a toujours été sur mon dos ! Sans arrêt depuis qu'on est arrivés ! Il...

— Ainsi l'exige son devoir, dit froidement le capitaine. Niez-vous les deux accusations portées contre vous ?

— Non, mais... *Il ne vous a pas dit que j'étais sur une fourmilière !*

Frankel prit un air écœuré.

— Vraiment... Alors vous préféreriez vous faire tuer et sacrifier vos camarades de combat plutôt que d'affronter quelques malheureuses petites fourmis ?

— Pas quelques malheureuses petites fourmis ! Il y en avait des centaines. Des fourmis rouges !

— Voyez-vous ça... Jeune homme, mettons bien les choses au point. Même sur un nid de serpents à sonnette, votre devoir était d'obéir, de jouer au « hérisson ». Avez-vous quelque chose d'autre à dire pour votre défense ?

— Oui ! Il m'a frappé ! *Il a levé la main sur moi !* Ils se baladent tous avec ces bâtons idiots. Ils vous tapent sur le cul, ils vous astiquent les épaules et ils vous font grouiller. D'accord. Mais il m'a frappé à *mains* nues ! Il m'a jeté au sol et il m'a hurlé de ne plus bouger. Il m'a

traité de crétin abruti. Que pensez vous de ça ?

Le capitaine examina ses mains, puis regarda enfin Hendrick.

— Jeune homme, vous commettez une erreur de jugement très commune parmi les civils. Vous estimez que vos supérieurs hiérarchiques n'ont pas le droit de « lever la main sur vous », comme vous dites. Dans des circonstances strictement sociales, ceci est exact. Si nous nous trouvions, par exemple, au théâtre ou dans un magasin, je n'aurais, pas plus que vous, le droit de vous gifler, pour autant que vous me témoigniez le respect dû à mon grade. Mais dans l'accomplissement du devoir, les choses sont différentes...

Le capitaine pivota sur sa chaise et désigna quelques volumes écornés.

— Vous vivez selon ces lois. Vous pouvez chercher dans ces volumes ligne par ligne, examiner chaque article, chaque minute de cour martiale, vous ne trouverez pas un seul mot qui implique que vos supérieurs n'ont pas le droit de « lever la main sur vous » ou de vous corriger de n'importe quelle manière dans l'accomplissement de votre devoir. Hendrick, je pourrais très bien vous casser la figure... et je n'aurais à rendre compte de la nécessité de cet acte que devant mes supérieurs. Pas devant vous. Je pourrais même aller plus loin. Dans certaines circonstances, un gradé, sous-officier ou officier, a non seulement le droit, mais le *devoir*, de tuer tout soldat, sans délai ni avertissement. Il ne risque pas la punition, mais la promotion. Il doit le faire pour tout acte de couardise, devant l'ennemi, par exemple. Quant à ces bâtons que vous évoquez... Ils ont deux usages. D'abord, ils sont le signe de l'autorité. Ensuite, ils sont destinés à être utilisés sur vous, afin de vous stimuler. Ils ne peuvent vous faire de mal, pas de la façon dont nous nous en servons. Au pis, ils piquent un peu. Mais ils épargnent des milliers de paroles. Par exemple quand vous ne vous réveillez pas d'un bond le matin. Bien sûr, le caporal pourrait se montrer gentil, vous demander si vous voulez votre petit déjeuner au lit... Si nous avions un caporal de trop pour vous dorloter. Mais nous ne l'avons pas. C'est pour ça que le vôtre passe simplement et distribue des coups de badine sur les sacs quand il le faut. Evidemment, il pourrait vous donner des coups de pied, ce qui serait aussi légal et efficace. Mais le général responsable de l'instruction pense que l'usage de la badine est plus digne, autant pour le caporal que pour vous. Je le pense aussi. Mais ce que nous pensons, moi aussi bien que vous, n'importe guère. Nous agissons ainsi, c'est tout. (Il soupira :) Hendrick, je vous ai expliqué tout ceci parce qu'il est inutile de punir un homme s'il ignore pourquoi. Votre conduite a été celle d'un mauvais garçon parce qu'il est certain que vous n'êtes pas encore un homme, en dépit de nos efforts. Une conduite surprenante à ce degré de votre instruction. Rien de ce que vous avez dit ne constitue

un élément de défense ou d'excuse. Vous ne semblez pas avoir le sens de votre devoir de soldat. Dites-moi donc vous-même pourquoi vous vous estimez maltraité. Bien que je n'arrive pas à l'imaginer, il se peut que vous fassiez une déclaration qui vous soit favorable.

Une ou deux fois, j'avais observé le visage de Hendrick pendant le discours du capitaine. Il était évident que ses paroles calmes, posées, avaient plus d'effet que toutes les engueulades de Zim. D'abord indigné, Hendrick était devenu étonné, puis sombre.

— Parlez ! ajouta le capitaine d'un ton tranchant.

— Euh... Eh bien, on nous avait donné l'ordre de nous tapir en « hérisson ». Je me suis planqué et c'est alors que j'ai vu que j'étais sur une fourmilière. Je me suis mis à genoux pour bouger de quelques centimètres. On m'a frappé par derrière, et puis quelqu'un s'est mis à hurler. Alors je me suis redressé, je l'ai cogné et il...

— HALTE !

Le capitaine Frankel venait de jaillir de sa chaise. Il semblait immense alors qu'il est à peine plus grand que moi. Son regard ne quittait pas Hendrick.

— Vous... avez... *frappé*... votre... commandant... de compagnie ?

— Ben... Oui, je l'ai dit. Mais il m'avait cogné le premier. Par derrière. Je n'avais même pas vu que c'était lui. Je ne pensais à personne en particulier. Je lui ai donné un coup de poing, c'est tout, et...

— Silence !

Hendrick s'interrompt, puis ajouta :

— Je veux quitter cette foutue unité !

— Ça, ça peut se faire, et très vite, dit le capitaine d'une voix glaciale.

— Donnez-moi une feuille de papier. Je démissionne.

— Un instant... Adjudant Zim.

— Oui, mon capitaine ?

Zim m'avait plus rien dit depuis le début. Il était demeuré rigide, comme une statue, les maxillaires roides, regardant droit devant lui. Mon pronostic se confirmait, maintenant : un œil au beurre noir, très réussi. Hendrick ne l'avait pas manqué. Mais il n'avait pas fait un récit détaillé de son exploit et le capitaine ne le lui avait pas demandé, préférant sans doute attribuer l'œil de Zim à une rencontre avec une porte.

— Les articles du règlement ont-ils été bien distribués dans votre compagnie ?

— Oui, mon capitaine. Ils sont publiés et lus au journal d'écoute tous les dimanches matin.

— Je le sais. Je demandais cela pour la bonne forme.

Chaque dimanche, juste avant l'office, on nous faisait aligner et

nous avions droit à la lecture à haute voix des articles disciplinaires sur les Lois et Règlements des Forces Armées. Ils étaient également affichés devant la tente du planton. Personne ne se passionnait pour cette cérémonie. On pouvait très bien dormir debout pendant la lecture. La seule chose qui réussissait peut-être à nous intéresser portait sur ce que nous appelions « les trente et une façons de casser du bois ». Après tout, les instructeurs avaient des moyens bien à eux pour vous faire entrer les règlements directement dans la peau. « Casser du bois » était une vieille plaisanterie usée, comme « l'huile de réveil ». Les « trente et une façons... » étaient les trente et une offenses capitales. Régulièrement, il se trouvait un bleu pour se vanter ou accuser quelqu'un d'autre d'en avoir trouvé une trente-deuxième, qui était évidemment absurde ou obscène.

Frapper un gradé !

Tout soudain, ça n'avait plus rien d'amusant. On pouvait *prendre* un homme pour avoir cogné sur Zim. Mais tous les gars de la compagnie avaient essayé, et certains avaient même réussi... quand on s'entraînait au combat à mains nues. Il nous prenait souvent en particulier, après les autres instructeurs, histoire de nous donner un dernier petit coup de vernis pendant que nous étions échauffés et rodés. Shujumi l'avait même mis K.O., une fois. Bronski avait dû verser un seau d'eau. En se réveillant, Zim avait eu un sourire féroce. Il avait tendu la main... et Shujumi s'était retrouvé en orbite.

Le capitaine Frankel me fit signe.

— Vous. Appelez-moi le quartier général.

Je me grouillai d'obéir et je reculai quand le visage d'un officier apparut sur l'écran.

— Etat-major.

— Le commandant du Deuxième Bataillon présente ses respects au commandant du Régiment. Je requiers un officier pour siéger à un tribunal.

— Dans quels délais, Ian ?

— Le temps qu'il vous faudra pour me l'envoyer.

— Je m'en occupe. Je suis certain que Jake est dans son bureau.

Article et nom ?

Le capitaine épela le nom de Hendrick et donna le numéro de l'article du règlement. L'officier émit un sifflement et son visage s'assombrit.

— Je fonce, Ian. Si je ne peux pas t'envoyer Jake, j'irai moi-même... le temps d'avertir le Vieux.

Le capitaine Frankel s'adressa à Zim :

— Cette escorte est-elle formée de témoins ?

— Oui, mon capitaine.

— Le chef de groupe a-t-il vu l'incident ?

Zim n'hésita qu'une fraction de seconde.

— Je le pense, mon capitaine.

— Trouvez-le-moi. Personne n'a de scaphandre propulsé ?

— Si, mon capitaine.

Zim téléphona. Frankel déclara à Hendrick :

— Quels témoins désirez-vous appeler pour votre défense ?

— Je n'ai pas besoin de témoins ! Il sait ce qu'il a fait ! Donnez-moi une feuille. Je fiche le camp !

— Cela viendra en son temps.

Cela vint même assez rapidement, selon moi. Moins de cinq minutes plus tard, le caporal Jones se posait en scaphandre de commandement, portant le caporal Mahmud. Le lieutenant Spieksma se présenta à l'instant où il décollait.

— Bonsoir, mon capitaine. L'accusé et les témoins sont là ?

— Tout est prêt, Jake.

— L'enregistrement ?

— Prêt aussi.

— Parfait. Avancez, Hendrick.

Hendrick obéit. Il semblait totalement désespéré, au bord de la crise de nerfs.

— Cette cour martiale a été convoquée par ordre du major F.X. Malloy, commandant le Troisième Régiment d'Instruction du Camp Arthur Currie, en application de l'Ordonnance générale N° 4 du Commandement, du Commandement à l'Instruction et à la Discipline, selon les Lois et Règlements des Forces Militaires de la Fédération Terrienne. Officier d'accusation : capitaine d'infanterie Ian Frankel, commandant le Deuxième Bataillon du Troisième Régiment. La cour : lieutenant Jacques Spieksma, commandant le Premier Bataillon du Troisième Régiment. Accusé : Hendrick, Theodore C., recrue de deuxième classe matricule RP 7960924. Article 9080. Inculpation : a frappé un officier de la Fédération Terrienne, l'état d'urgence étant en vigueur.

Ce qui me frappa alors, ce fut la rapidité des événements. Je me trouvai brusquement nommé « officier de la cour », chargé de « faire se retirer les témoins ». Pendant une seconde, je me demandai comment je pouvais m'y prendre pour « faire se retirer » l'adjudant Zim, mais ce fut lui qui se chargea, d'un seul coup d'œil, de rassembler Mahmud et les deux soldats et de les faire sortir. Il se tint ensuite à l'écart. Mahmud s'assit par terre et se roula une cigarette... qu'il dut abandonner très vite, puisqu'il fut le premier appelé. En moins d'une demi-heure, les trois dépositions étaient enregistrées, toutes semblables aux déclarations de Hendrick.

Le lieutenant Spieksma s'adressa alors à Hendrick.

— Désirez-vous procéder à un contre-interrogatoire des

témoins ? La Cour peut vous assister si vous le souhaitez.

— Non.

— Mettez-vous au garde-à-vous et donnez son grade au représentant de la Cour !

— Non, mon lieutenant. Je veux un avocat.

— La loi ne le permet pas en campagne. Souhaitez-vous faire une déposition pour votre défense ? Vous n'y êtes nullement obligé et la Cour ne saurait retenir votre refus. Mais vous devez savoir que tout témoignage de votre part peut être utilisé contre vous et soumis à un examen contradictoire.

Hendrick haussa les épaules.

— Je n'ai rien à dire. Qu'est-ce que ça pourrait changer ?

— La Cour vous le demande à nouveau : souhaitez-vous faire une déposition pour votre défense ?

— Euh... non, mon lieutenant.

— La Cour se doit de vous poser une question technique : l'article sous lequel vous comparez ici a-t-il été porté à votre connaissance avant que vous commettiez le délit qui justifie son application ? Vous pouvez répondre oui, non, ou ne pas répondre, mais votre réponse relève de l'article 9167 sur le parjure.

Hendrick demeura muet.

— Très bien. La Cour va vous donner à nouveau lecture de l'article de votre accusation et vous poser la question : « Article 9080 : Toute personne appartenant aux Forces Militaires qui aura frappé ou attaqué, ou aidé à frapper ou attaquer... »

— Oui, oui... je crois avoir entendu ça. Ce genre de truc. On a droit à toute une liste tous les dimanches matin. Tout ce qu'il ne faut pas faire.

— Cet article a-t-il ou non été porté à votre connaissance ?

— Euh... oui, mon lieutenant. Je le pense.

— Très bien. Ayant refusé de déposer, avez-vous cependant une quelconque déclaration à faire pour réfuter ou corriger votre chef d'accusation ?

— Pardon ?

— N'avez-vous rien à dire à la Cour ? Un détail circonstanciel qui serait susceptible de modifier les preuves fournies ? Un point pouvant infirmer les charges qui pèsent sur vous ? Vous auriez pu être au moment du délit souffrant ou sous l'effet de quelque médicament. Vous n'avez pas encore prêté serment et vous êtes libre de parler si vous estimez que cela peut vous aider. La Cour essaie de définir ceci : estimez-vous que quelque chose soit injuste dans les présentes circonstances ? Si oui, quoi ?

— Bien sûr ! Tout est injuste ! C'est lui qui m'a frappé le premier !

— Rien d'autre ?

— Euh... non, mon lieutenant. Je pense que c'est suffisant.

— Nous allons donner lecture de la sentence. Soldat de deuxième classe Theodore C. Hendrick, veuillez vous avancer !

Le lieutenant n'avait pas quitté le garde-à-vous. Le capitaine Frankel se leva à son tour. L'ambiance était glaciale.

— Soldat Hendrick, vous êtes reconnu coupable.

Mon estomac fit un soubresaut. Ils allaient lui faire tâter du cuir. Ils allaient faire ça à Hendrick. J'avais mangé à côté de lui le matin même.

— La cour vous condamne (j'ai commencé à me sentir malade) à dix coups de lanière et au renvoi pour mauvaise conduite.

— Je veux démissionner ! a grincé Hendrick.

— La Cour ne vous y autorise pas. La Cour souhaite ajouter que son verdict est indulgent uniquement parce que cette juridiction n'est pas à même de vous infliger une punition plus importante. L'autorité qui vous a mis en accusation a convoqué une cour martiale en campagne et nous n'avons pas à débattre de ses motivations. Une cour martiale en possession des preuves que nous détenons vous aurait certainement condamné à la pendaison par le col jusqu'à ce que mort s'ensuive. Vous avez bien de la chance et l'autorité qui vous a accusé a bien de l'indulgence. (Le lieutenant s'interrompt, puis reprit :) La sentence sera exécutée à la première heure, dès que l'autorité aura eu connaissance de ce rapport et donné son approbation éventuelle. La séance est levée. Que l'accusé soit reconduit et incarcéré.

Cette dernière déclaration me concernait mais, en fait, je n'avais qu'à téléphoner à un garde et à lui confier le prisonnier.

A l'appel des consultants, ce même soir, le capitaine Frankel m'envoya au docteur qui décida ma reprise de service actif. Je regagnai ma compagnie juste à temps pour me changer et me présenter à la revue... ce qui me valut d'être brimé par Zim pour « taches sur l'uniforme ». Je m'abstins de lui faire remarquer que la tache qui décorait son œil était notablement plus importante que celles qu'il me reprochait.

On avait dressé un grand poteau sur le terrain de parade. Quand vint le moment de la proclamation habituelle des corvées et autres routines, nous eûmes droit à l'annonce de la sentence contre Hendrick.

Puis il fit son apparition, entre deux gardes, les mains attachées par des menottes.

Je n'avais jamais assisté à une flagellation. Ce genre de spectacle avait lieu, je m'en souvenais, derrière l'Immeuble Fédéral et mon père m'avait formellement interdit d'y assister. Je lui avais désobéi une fois mais la cérémonie avait été remise et je n'avais pas récidivé.

Mais une fois est une fois de trop.

Les gardes levèrent les bras de Hendrick et fixèrent les menottes à un gros crochet, tout en haut du poteau. Puis ils lui arrachèrent sa chemise, qui avait sans doute été prévue pour ça. Il n'avait pas de maillot. L'adjudant ordonna alors d'un ton sec :

— Exécutez la sentence de la Cour.

Un caporal-instructeur d'un autre bataillon s'avança, tenant le fouet. C'est l'adjudant de la Garde qui compta les coups. Lentement. Cinq secondes entre chaque coup. Mais cela semblait plus lent encore. Ted n'émit pas un son jusqu'au troisième coup, puis il se mit à sangloter.

Je rouvris les yeux sur le visage du caporal Bronski. Il me donnait des gifles et m'observait avec inquiétude.

— Ça ira ? Allez ! Regagne ton rang. Et vite ! On passe la revue.

Ce soir-là, je n'ai pas beaucoup mangé, mais je n'ai pas été le seul.

Personne ne me parla de mon malheureux évanouissement. Plus tard, je sus que j'avais été imité par une bonne dizaine de gars.

*Ce que nous acquérons pour peu, nous ne l'estimons guère...
il serait bien étrange en vérité qu'un article aussi céleste que
la VERITE ne fût hautement estimé.*

Thomas Paine.

Dans la nuit qui suivit le renvoi de Hendrick, mon moral atteignit son point le plus bas. Je n'arriverais pas à dormir, et il faut avoir vécu la vie de recrue pour mesurer ce que cela suppose comme état de dépression. Je n'avais pratiqué aucun exercice physique de toute la journée et je n'étais pas fatigué. De plus, mon épaule ne semblait pas tenir compte de la décision du docteur puisqu'elle continuait à me faire souffrir, même en état de « service actif ».

Et puis, j'avais encore en mémoire la lettre de ma mère et, lorsque je fermais les yeux, j'entendais le claquement du fouet et je voyais Ted effondré contre le poteau.

La perte de mes galons ne me tourmentait plus, par contre. J'étais bien près de donner moi aussi ma démission. On était en pleine nuit, autrement j'aurais couru chercher une feuille.

Ted avait commis la faute à ne pas commettre. Et c'était vraiment une faute. Nous détestions tous le Régiment (qui l'aimait, au fait ?) mais Ted avait vraiment essayé de toutes ses forces de gagner sa franchise de citoyen. Il avait l'intention de se lancer dans la politique dès son retour à la vie civile. Il nous disait toujours : « Vous verrez... il va y avoir du changement. »

Maintenant, il n'avait plus aucune chance de se retrouver jamais derrière un bureau. Mais si cela lui était arrivé à lui, il pouvait en être de même pour moi. Moi aussi je pouvais craquer. Demain, dans une semaine... Et je n'aurais pas le droit de donner ma démission. Et je recevrais autant de coups de fouet que Ted.

J'avais tort et père avait raison. J'allais rédiger cette petite lettre, rentrer à la maison et dire à père que j'étais prêt à aller à Harvard et à me lancer dans les affaires, s'il le voulait bien. La première chose à faire au matin serait d'aller voir l'adjudant Zim. De lui dire que, pour moi, c'était fini. Mais pas avant. On ne réveille pas

l'adjudant Zim quand il n'y a pas état d'urgence. Ça, vous pouvez me croire... Pas l'adjudant Zim.

L'adjudant Zim...

J'étais aussi perplexe à son sujet que je l'étais à propos de la punition de Ted. Après le jugement, il était demeuré en arrière et il avait dit au capitaine Frankel :

— Puis-je parler au commandant de Bataillon, mon capitaine ?

— Bien sûr, Zim. J'avais l'intention de vous dire quelques mots. Asseyez-vous.

Zim, à ce moment, avait regardé dans ma direction, ainsi que le capitaine, et j'avais compris. J'étais passé dans l'autre bureau où il n'y avait que quelques employés civils. Je n'osais pas sortir puisque le capitaine pouvait m'appeler à tout moment et je me réfugiai dans un fauteuil en attendant.

La paroi était juste derrière moi, et je pouvais entendre Zim et le capitaine. Le quartier général était certes installé dans un bâtiment et non dans une tente, mais c'était une construction de style « minimum » et les parois étaient d'une minceur comparable à la toile. Je ne veux pas dire que j'avais l'intention d'espionner le capitaine et Zim mais... Oui, après tout, j'avais certainement envie d'entendre ce qu'ils se disaient.

— Mon capitaine, a commencé Zim, je demande à être muté dans une unité combattante.

— Je ne vous entends pas, Charlie. Cette satanée oreille métallique me joue encore des tours.

— Je suis sérieux, mon capitaine. Ce poste n'est pas pour moi.

— Adjudant, cessez de me casser les pieds avec vos problèmes. Ou bien attendez que le travail soit fini. Qu'est-ce qui vous arrive ?

Zim déclara d'un ton raide :

— Mon capitaine, ce garçon ne méritait pas dix coups de fouet.

— Bien sûr que non. Vous savez qui a commis la gaffe, n'est-ce pas ?...

— Oui, mon capitaine, je le sais.

— Eh bien ? Vous savez mieux que moi que, à ce stade, ces jeunes gars sont encore des animaux sauvages. Vous savez quand il est possible de leur tourner le dos. Vous connaissez l'esprit de l'article 9080 : ne jamais leur donner la moindre chance de le violer. Evidemment, ils essaient toujours. S'ils n'étaient pas agressifs, ils ne seraient pas bons pour l'Infanterie Mobile. Sur les rangs, ils sont dociles. On peut leur tourner le dos quand ils mangent, quand ils dorment. Mais vous savez bien que, dès qu'ils sont sur le terrain, qu'ils participent à un exercice de combat ou à quoi que ce soit qui les excite, ils deviennent aussi explosifs que du fulminate de mercure. Tous les instructeurs savent cela. On vous forme pour que vous le

devinez, pour que vous sachiez le renifler à distance. Alors, Zim, expliquez-moi comment une recrue à l'entraînement a pu vous mettre un cocard ? Ce garçon n'aurait même pas dû réussir à poser la main sur vous. Vous auriez dû l'assommer avant. Pourquoi n'étiez-vous pas prêt ? La forme baisse ou quoi ?

— Je ne sais pas, dit lentement Zim. Je crois que c'est ça.

— Hmmm... Si c'est vrai, ce n'est surtout pas une unité combattante qu'il vous faut. Mais ce n'est pas vrai. Ou, du moins, ce ne l'était pas la dernière fois que nous avons travaillé ensemble, il y a trois jours. Alors, quoi ?

— Je crois, dit Zim avec hésitation, que je l'avais classé parmi les éléments sûrs.

— Cela n'existe pas.

— Je le sais, mon capitaine. Mais il mettait tant de bonne volonté dans tout. Il était prêt à en baver. Il n'était pas particulièrement doué mais tellement... décidé. Je crois... (Il s'interrompt une seconde :) Je crois que je l'aimais bien.

— Un instructeur ne peut pas se le permettre.

— Je sais aussi cela, mon capitaine. Mais c'est comme ça. Ce sont de braves gars. A ce stade, nous avons éliminé toute la racaille. Les mauvais éléments sont rentrés chez eux et ceux qui restent en veulent vraiment. Ils cherchent à faire bien, à être bien notés. Ils sont aussi dévoués que de jeunes chiens de chasse et je crois que beaucoup d'entre eux feront des soldats.

— Ainsi, voilà le point faible. Vous l'aimiez bien... et vous n'avez pas su le moucher à temps. Alors il a eu droit à la cour, au fouet et au renvoi.

— J'ai prié le ciel pour que ce soit moi qui aie droit au fouet, mon capitaine.

— Il faudra attendre votre tour, Zim. Je vous suis supérieur en grade. Que croyez-vous donc que j'aie souhaité moi-même durant cette dernière heure ? De quoi pensiez-vous que j'avais peur quand je vous ai vu arriver avec cet œil ? J'ai fait de mon mieux pour étouffer la chose par une punition administrative mais ce jeune idiot ne m'a pas aidé. Je n'aurais pourtant jamais pensé qu'il serait assez fou pour avouer qu'il vous avait cogné dessus. Il est réellement *stupide* ! Il y a des semaines que vous auriez dû l'évincer... au lieu de le protéger jusqu'à ce qu'il crée des ennuis. Et il a fallu qu'il lâche le morceau, là, devant témoins. Il a fallu qu'il m'oblige à agir officiellement. Il était impossible de lui éviter la cour, ensuite, de passer par toute cette épouvantable comédie, jusqu'à ce que nous lui fassions goûter notre médicament spécial, ce qui fait un civil de plus qui nous haïra le reste de ses jours. Vous savez qu'il fallait qu'il reçoive le fouet, que tout le régiment puisse voir ce qu'il advient de celui qui viole le fameux

article 9080. Tout était de notre faute... mais c'est lui qui a trinqué.

— C'était *ma* faute, mon capitaine. C'est pour cela que je demande mon transfert. Je... je pense que c'est mieux pour tout le régiment.

— Vous croyez ça, hein ? Mais c'est à moi de décider ce qui est mieux pour le bataillon, adjudant Zim. Dites-moi, Charlie, vous rappelez-vous, il y a douze ans ? Vous étiez caporal. Où, Charlie ?

— Ici, vous le savez bien, mon capitaine. Ici même, dans cette satanée prairie que j'aurais tellement aimé ne jamais revoir !

— Comme nous tous. Mais, malheureusement, ce travail est le plus important et le plus délicat de l'Armée. Transformer des gamins indisciplinés en soldats. Et de tous les gamins de votre groupe, lequel était le pire ?

— Mmm... Ma foi, mon capitaine, je n'irai pas jusqu'à dire que c'était vous.

— Vraiment ? Mais pour trouver quelqu'un d'autre, il faudrait chercher loin, non ? *Caporal Zim*, je vous avais en horreur !

Il y eut un accent de surprise et peut-être de chagrin dans le ton de Zim.

— Mon capitaine... Vous m'aviez en horreur à ce point ? Moi, je vous aimais bien.

— Vous m'aimiez bien... Mais avoir quelqu'un en horreur, c'est un autre luxe qu'un instructeur ne peut se permettre. Ni haine ni amour. Nous ne sommes là que pour leur apprendre. C'est notre devoir. Mais... si vous m'aimiez bien, caporal Zim, vous aviez une façon plutôt bizarre de le montrer... Est-ce que vous m'aimez bien encore aujourd'hui ? Ne répondez pas : peu m'importe... Ou plutôt, disons que je ne veux pas le savoir. Ce qui compte, c'est que je vous haïssais, autrefois, et que je rêvais à mille et un moyens de vous faire payer. Mais vous étiez toujours au pas de course et vous ne m'avez jamais laissé la moindre chance de dépendre de l'article 9080. Et je suis là, grâce à vous. Et maintenant, pour répondre à la demande de l'adjudant Zim : je me souviens d'un ordre que vous me donniez sans cesse, Charlie, quand j'étais bleu. Je le détestais encore plus que tout ce que vous pouviez faire ou dire. Vous l'avez oublié ? Moi, je m'en souviens : *Militaire, tu n'as qu'à te taire !*

— C'est ça, mon capitaine.

— Attendez... La catastrophe n'est pas totale. Tout régiment de bleus a besoin d'une bonne leçon à propos du 9080, vous le savez aussi bien que moi. Ils n'ont pas encore appris à penser, ils ne lisent pas et ils écoutent rarement... mais ils peuvent *voir*. La mésaventure de Hendrick peut sauver certains de ses camarades de la corde. Ce qui me désole, c'est que cette leçon soit venue de mon propre bataillon. Croyez-moi, Charlie, je n'ai pas l'intention de laisser pareille chose se

renouveler. Rassemblez tous vos instructeurs et dites-le-leur. Pendant vingt-quatre heures, ces petits gars vont être en état de choc. La tension va monter, ça ne fait aucun doute. Jeudi ou vendredi, l'un d'eux va flancher. Il va commencer à se dire que, après tout, Hendrick n'a pas trop souffert, qu'il n'a même pas eu droit au nombre de coups de fouet pour conduite en état d'ivresse... Il va se dire que ça vaut la peine de régler ses comptes avec l'instructeur qu'il vomit le plus. Adjudant Zim... *Il ne faut pas que cela arrive !* Vous me comprenez ?

— Parfaitement, mon capitaine !

— Je veux dix fois plus de précautions. Je veux que tous les instructeurs gardent leurs distances, qu'ils aient des yeux dans le dos constamment, qu'ils se comportent comme s'ils étaient dans la cage aux fauves. Pour Bronski, par exemple... Il a tendance à fraterniser, si j'en crois ce que vous m'avez dit.

— Je vais lui parler en particulier, mon capitaine.

— Faites votre possible. Au premier incident, je veux une riposte immédiate. Plus question d'un gâchis comme celui d'aujourd'hui. Le premier gamin qui bouge devra être foudroyé sur place et, si possible, sans que l'instructeur ait à le toucher, sinon je le fais dégrader pour incompétence. Je tiens à ce qu'ils le sachent tous. Les gars doivent savoir que violer l'article 9080, non seulement ça coûte cher, *mais que c'est impossible !* Tout ce qu'ils peuvent espérer, c'est un petit K.O., un seau d'eau dans la figure et peut-être un cocard.

— Oui, mon capitaine. Je m'en occupe.

— Vous auriez intérêt à vous en occuper, effectivement. Parce que non seulement je dégraderai l'instructeur coupable, mais je le corrigerai moi-même... *Je ne tiens pas à ce qu'un de mes petits gars se retrouve à ce poteau parce qu'un instructeur a eu le cœur trop tendre !* Vous pouvez disposer.

— Merci, mon capitaine. Bonsoir, mon capitaine.

— *Bonsoir.* Charlie...

— Oui, mon capitaine ?

— Si vous n'avez pas trop de travail ce soir, pourquoi ne traînez-vous pas vos guêtres jusqu'au quartier des officiers ? Disons vers 8 heures.

— Oui, mon capitaine.

— Ça n'est pas un ordre, mais une invitation. Et, Charlie, si vous êtes en baisse de forme, peut-être que je serai à même de vous faire sauter les omoplates, non ?

— Euh... Mon capitaine accepterait-il de parier ?

— Parier, Charlie, alors que je m'entraîne sur ce tabouret ? Non... à moins que vous n'acceptiez de lester une de vos pattes de quelques kilos de ciment. Sans plaisanter, je pense que nous avons eu une journée désastreuse mais que nous allons avoir droit à pis encore.

Non, Charlie, si nous pouvons transpirer un peu et échanger quelques bons coups nous pourrions dormir sans nous triturer les méninges à propos de nos petits chéris.

— D'accord, mon capitaine. Ne mangez pas trop : j'ai quelques petits problèmes à oublier, moi aussi.

— Je n'ai pas l'intention de dîner, Charlie. Je vais rester ici pour rédiger mon rapport que le commandant du régiment se fera une joie de lire après son dîner à lui... rapport qui a été retardé de deux heures par quelqu'un dont je préfère taire le nom. Donc, cher adjudant, je serai peut-être en retard de quelques minutes pour la première valse. Et maintenant, laissez-moi tranquille. A tout à l'heure !

L'adjudant Zim prit congé si rapidement que j'eus à peine le temps de me redresser et de plonger vers mes bottes, à l'abri d'un meuble-classeur. Le capitaine Frankel tempêtait déjà.

— *Planton ! planton ! PLANTON !* Combien de fois faut-il vous appeler ? Quel est votre nom ? Vous êtes en mission pour une heure. Tenue complète. Trouvez-moi d'abord les commandants des compagnies E, F et G. Présentez-leur mes compliments. Dites-leur que je serais heureux de les voir avant la revue. Revenez à la tente et préparez-moi un uniforme propre – casquette, épaulettes, chaussures, décorations. Pas de médailles. Il vous restera treize minutes avant l'appel des malades, et je vous ai vu faire avec cette épaule : ça ne se passe pas trop mal. Allez, soldat : au pas de course !

Je me débrouillai pour réussir. J'accrochai les deux premiers sous la douche (un planton peut se présenter n'importe où) et le troisième à son bureau. Les ordres que j'avais reçus n'étaient pas réellement impossibles à exécuter, ils le paraissaient seulement. L'appel des malades retentit alors que je préparais l'uniforme du capitaine. Sans même me jeter un regard, il grommela :

— Vous pouvez disposer, soldat.

Je fus de retour juste à temps pour récolter une corvée pour « tenue incorrecte » et assister aux derniers instants de Ted Hendrick dans l'Infanterie Mobile.

Cette nuit-là, j'eus de quoi réfléchir. Je savais que l'adjudant Zim travaillait dur, mais jamais il ne m'était venu à l'esprit qu'il pouvait être mécontent de ce qu'il faisait. Il semblait si satisfait, si fier et tellement en paix avec le monde et lui-même.

Plus encore que la flagellation de Ted Hendrick, l'idée que cet invincible robot de Zim pût être marqué par l'échec au point de vouloir fuir l'unité, trouver refuge parmi des étrangers avec l'excuse que ce divorce serait un bien pour le régiment, me bouleversait, me troublait.

Et le capitaine Frankel avait été d'accord. A propos de sa faute. Et il lui avait fait savoir. Il l'avait engueulé. Grands dieux ! Les

adjudants ne se font jamais engueuler. C'est le monde à l'envers. Une loi de la nature violée.

Mais il me fallait l'admettre. Ce que l'adjudant Zim avait avalé était plus terrifiant et humiliant que tout ce que j'avais entendu dans la bouche féroce d'un autre adjudant. Et pourtant, le capitaine n'avait même pas élevé la voix.

Tout me semblait si improbable que jamais, par la suite, je n'osai rapporter à quiconque ce que j'avais entendu ce jour-là.

Quant au capitaine... Nous ne voyions pas souvent les officiers. Ils apparaissaient pour les revues d'après-midi, au dernier moment, et ils ne se fatiguaient pas trop. Une fois par semaine, ils faisaient une inspection, décochaient quelques reproches à tel ou tel adjudant et décidaient, chaque semaine, quelle compagnie aurait l'honneur de garder les couleurs du régiment. Autrement, ils n'apparaissaient que pour des inspections surprises, toujours frais, impeccables, fleurant bon l'eau de Cologne.

Oh, bien sûr, il s'en trouvait toujours un ou deux pour nous accompagner dans nos marches et, par deux fois, le capitaine Frankel nous avait prouvé sa virtuosité à la savate. Mais, ce que je veux dire, c'est que les officiers ne travaillaient pas, pas vraiment, et qu'ils n'avaient pas d'inquiétude à se faire, après tout, parce que les adjudants étaient *sous leurs ordres*.

Mais, si j'en croyais ce que j'avais entendu, le capitaine Frankel travaillait si dur qu'il sautait les repas et qu'il se plaignait du manque d'exercice au point de sacrifier un peu de son temps pour quelques petites passes de lutte.

Et puis, il avait semblé plus touché par ce qui était arrivé à Hendrick que Zim lui-même. Pourtant, il n'avait jamais rencontré Hendrick. Il avait même dû demander son nom.

Je commençais à avoir la certitude de m'être totalement trompé sur la nature de l'univers dans lequel j'évoluais. C'était un peu comme si j'avais eu la révélation que ma mère n'était qu'une étrangère portant un masque.

Je n'étais certain que d'une seule chose : je n'avais pas l'intention de chercher à découvrir la véritable nature de l'Infanterie Mobile. Si des demi-dieux tels que les officiers, les adjudants en souffraient, c'est que tout cela était trop dur pour Johnnie ! Comment ne pas faire d'erreurs au sein d'une unité que vous ne comprenez pas ? Je ne tenais pas à être pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive. Pas plus qu'à recevoir le fouet devant le régiment. Dans ma famille, personne n'avait jamais encouru une telle punition, si l'on exceptait les corrections à l'école, ce qui était tout à fait différent. Et puis, il n'y avait jamais eu aucun criminel dans notre famille. Même si nous n'avions pas droit à la citoyenneté, nous étions fiers. Et puis père

considérerait que la citoyenneté était un faux honneur, une chose inutile et vaine. Pourtant, si l'on m'avait fouetté, je crois qu'il en aurait eu une attaque...

Ce que Hendrick avait fait, pourtant, n'avais-je pas rêvé des centaines de fois de le faire ? Alors pourquoi ne l'avais-je pas fait ? Sans doute parce que je savais que n'importe lequel de ces instructeurs pouvait me donner une bonne raclée. Alors, je l'avais fermée. Peut-être aussi parce que je n'avais pas assez de tripes. Ted Hendrick, lui, en avait eu assez. Alors, c'est que je n'étais pas digne de l'Armée, de toute façon.

Le capitaine Frankel avait considéré que ce n'était même pas la faute de Ted. Si je n'avais pas le courage de violer l'article 9080, comment pouvais-je m'attaquer à autre chose et terminer au poteau de flagellation ? Je n'avais plus qu'à tout laisser tomber. Pendant qu'il en était encore temps.

La lettre de ma mère venait à point pour appuyer cette décision. Jusque-là, j'avais pu m'endurcir devant le refus de mes parents. A présent qu'ils pliaient, j'étais incapable de résister. Surtout en face de ma mère. Elle avait écrit :

« ... mais je crains que plus jamais ton père ne permette à quiconque de mentionner ton nom. Tu sais bien que c'est la seule façon dont il puisse manifester son chagrin, puisqu'il ne peut pleurer. Tu dois comprendre, mon petit enfant, qu'il t'aime plus que tout, plus que moi, et que tu lui as causé un chagrin immense. Il déclare à qui veut l'entendre que tu es devenu un adulte, que tu es capable de prendre tes propres décisions et qu'il est fier de toi. Mais il ne dit cela que par orgueil, parce qu'il a été blessé au plus profond de lui-même par celui qu'il aimait plus que tout autre. Il faut que tu comprennes qu'il ne t'a pas écrit jusqu'à présent et ne t'écrit pas avant que son chagrin ne soit supportable. Quand ce moment viendra, j'intercéderai pour toi et nous nous retrouverons tous ensemble.

Quant à moi... Comment un enfant pourrait-il provoquer la colère de sa maman ? Il peut lui faire de la peine mais elle ne l'en aimera pas moins. Où que tu sois, quoi que tu choisisses de faire, tu seras toujours mon petit garçon qui revient en pleurant parce qu'il s'est écorché les genoux. Tu es sans doute trop grand pour te pelotonner contre moi, ou bien suis-je devenue plus petite avec l'âge, mais je serai toujours prête à te consoler, quand tu en auras besoin. Les petits garçons n'abandonnent jamais vraiment les jupes de leur mère, je crois. Et toi, le crois-tu ? J'espère que tu vas m'écrire pour me le dire.

« Mais il me faut ajouter que, par suite de ton long silence, il serait mieux, si tu te décidais à écrire, que tu adresses ta lettre à tante Eleanora. Elle me la transmettra aussitôt et comme cela tout se passera bien. Comprends-tu ?

Je comprenais. Je comprenais très bien. Et si père ne pouvait pleurer, moi, je laissai couler mes larmes. Enfin, je trouvai le sommeil... pour être réveillé par une alerte. Tout le régiment se retrouva courant vers les abris anti-bombardements, pour un nouvel exercice. Nous n'avions pas d'armes mais nous étions en tenue complète, y compris les écouteurs-radio, et nous étions à peine sortis que nous reçûmes l'ordre de nous planquer en « hérisson ».

Cette fois, ça dura près d'une heure. Et je tins le coup. Je respirais à peine. Une souris trotant au large aurait fait un véritable vacarme. Quelque chose passa sur moi. Sans doute un coyote. Je ne battis même pas des cils. Il faisait un froid terrible mais je n'y prêtai pas attention : je savais que c'était la dernière fois.

Je n'entendis pas le réveil, le lendemain matin. Pour la première fois depuis des semaines, je fus vidé de mon sac et j'eus de la peine à me présenter à l'appel du matin. Il était inutile de donner ma démission avant l'heure du repas, de toute manière, puisque je devais d'abord voir Zim. Mais, à l'heure du repas, il n'était pas là. Je demandai cependant à Bronski l'autorisation de me présenter au commandant de compagnie et il me dit simplement, sans m'interroger sur mes intentions :

— Bien sûr. Vas-y.

Mais on ne peut pas voir un homme qui n'est pas là. Après déjeuner, nous eûmes droit à une marche de routine. Je n'avais toujours pas aperçu Zim. Nous n'avions pas emporté de rations de campagne, ce qui signifiait généralement que la marche était doublée d'un exercice « famine ». Dans ces cas-là, il fallait se débrouiller pour prendre quelque chose à la cantine. Cette fois, je n'en avais pas eu le réflexe. Mes préoccupations étaient ailleurs. Heureusement, des hélicoptères firent leur apparition avec le ravitaillement. Et l'adjudant Zim débarqua avec le courrier. C'est une justice à rendre à l'Infanterie Mobile. On peut vous y priver de nourriture, d'eau, de sommeil, mais jamais on ne confisque le courrier personnel, jamais on ne le retarde, pour autant que les circonstances le permettent. Le courrier est toujours acheminé le plus vite possible et vous l'avez à la première pause, même en manœuvres. Pour moi, jusque-là, ça n'avait pas été très important. Je n'avais reçu que quelques lettres de Carl.

Quand commença l'appel du courrier, je ne me mis même pas sur les rangs. J'avais décidé que je ne me présenterais pas à l'adjudant avant le retour. A ma grande surprise, Zim appela mon nom et me tendit une lettre.

Deuxième surprise : elle était de M. Dubois, mon ex-professeur de philosophie morale et d'histoire. Une lettre du Père Noël m'aurait paru moins inattendue. Après l'avoir lue, je n'avais toujours pas la clé du mystère. Je relus son nom et son adresse, incrédule. C'était pourtant bien lui qui m'avait écrit.

Mon cher garçon,

J'aurais pu vous écrire plus tôt pour vous dire la joie et la fierté que j'ai éprouvées en apprenant que non seulement vous vous étiez porté volontaire mais que vous aviez choisi l'arme qui fut la mienne. Cependant, je ne suis pas surpris. J'attendais un tel acte de votre part. Vous voir dans l'Infanterie Mobile est comme une prime personnelle, pour moi. Voici un achèvement fort rare qui justifie les efforts d'un professeur. Il nous faut tamiser bien du sable et des cailloux pour la récompense d'une pépète.

Maintenant, vous comprenez pourquoi je ne vous ai pas écrit plus tôt. Nombreux sont les jeunes gens qui sont écartés du Service durant la période d'instruction, et pas nécessairement à la suite de fautes répréhensibles. J'ai donc attendu que vous ayez franchi les obstacles, que vous en ayez suffisamment « bavé » pour passer cette barre que nous avons tous si bien connue. Grâce à certaines relations, je ne vous ai pas perdu de vue. Je voulais être certain que, sauf maladie ou accident, vous aviez achevé votre instruction.

Vous allez maintenant vous engager dans la phase la plus difficile de votre Service. Difficile non seulement sur le plan physique (mais là, vous avez pris vos mesures) mais aussi sur le plan intellectuel. Vous allez affronter les modifications et réévaluations spirituelles qui amorcent la métamorphose du citoyen potentiel en citoyen absolu. Je devrais plutôt exprimer cela ainsi : vous avez traversé la phase la plus dure, en dépit de toutes les tribulations qui vous attendent, de tous les obstacles placés sur votre route, de plus en plus hauts. Mais ce qui compte, c'est de franchir la barre et, vous connaissant comme je vous connais, mon garçon, je sais que j'ai attendu suffisamment longtemps avant de vous écrire, ou vous seriez déjà de retour chez vous.

En atteignant ce point culminant du spirituel, vous vous sentez différent, autre. Peut-être les mots vous manquent-ils pour l'exprimer. Ils m'ont manqué, à moi, lorsque j'étais un bleu. Alors, vous permettrez à un vieux camarade de vous les souffler. Ils disent simplement ceci : le destin le plus noble que puisse connaître un homme est de placer son corps mortel entre le foyer qu'il aime et les ravages de la guerre. Ces mots ne sont pas de moi, bien sûr. Les vérités premières ne changent pas et, même si le monde change, il suffira toujours à un homme de les formuler une seule fois. Ceci est universel, immuable, pour tous les hommes de toutes nations.

Si vous pouvez accorder à un vieil homme un peu de votre précieux

temps de repos, écrivez-moi. Et si vous rencontrez certains de mes anciens camarades, transmettez-leur mon amitié.

Bonne chance, soldat ! Je suis fier de vous.

JEAN V. DUBOIS

*Lieutenant-Colonel de Réserve
de L'Infanterie Mobile*

La signature était aussi incroyable que la lettre elle-même. Quoi ? Le Vieux Hibou avait été lieutenant-colonel ? Mais notre régiment tout entier était sous les ordres d'un commandant ! Jamais M. Dubois n'avait fait allusion à son grade. Nous supposions (dans la mesure où nous nous intéressions à lui) qu'il avait dû être caporal et que l'armée s'était débarrassée de lui en lui trouvant un poste de professeur sans trop de responsabilités, sans examen à la clé. Bien sûr, nous savions qu'il était un ancien militaire puisque le cours d'histoire et philosophie morale ne pouvait être confié qu'à un citoyen. Mais de là à penser qu'il avait été dans l'Infanterie Mobile... Ça ne m'était jamais venu à l'idée. Il s'était toujours montré assez distant, précieux. Comme une espèce de maître de ballet par rapport à la tribu de singes qui constituait sa classe.

Mais j'avais sa signature sous les yeux.

Tout au long du chemin de retour, je ne cessai de ruminer cette lettre. Elle ne ressemblait absolument pas à tout ce qu'il avait jamais pu nous dire en classe. Ça n'était pas tellement une question de contradiction mais de *ton*. Un lieutenant-colonel pouvait-il se permettre de donner du « camarade » à un simple soldat ?

Au temps où il n'avait été que « M. Dubois » et où je n'étais que l'un de ses élèves, il ne m'avait pas semblé particulièrement conscient de mon existence. Il lui était seulement advenu, une fois, de faire allusion au fait que j'avais un peu trop d'argent et pas assez de cervelle. Selon lui, mon père pouvait acheter toute l'école et m'en faire cadeau pour Noël. Mais était-ce un crime ? En tout cas, ça ne le regardait pas.

Il ne cessait de se livrer à des comparaisons portant sur la « valeur », entre la théorie marxiste et la théorie orthodoxe de l'« usage ». Il déclarait par exemple :

— Il est évident que la définition marxiste de la valeur est ridicule. Tout l'effort d'un individu ne changera jamais une tarte de boue en tarte aux pommes. Elle restera ce qu'elle est : valeur zéro. Corollaire : toute valeur peut être soustraite par un travail malhabile. Un cuisinier sans talent, à partir d'une pâte parfaite et de pommes fraîches et saines, peut fabriquer une bouillie innommable, valeur zéro. Et réciproquement : un grand chef peut, à partir de ces

ingrédients, confectionner bien plus qu'une tarte ordinaire sans plus d'efforts qu'un cuisinier préparant un banal dessert.

« Ces exemples de cuisine démolissent la théorie marxiste de la valeur, cette illusion qui est à la source de cette magnifique escroquerie que l'on appelle le communisme, et ils illustrent le bien-fondé de la définition courante en termes d'usage. A cet instant, il nous foudroyait de son moignon : Réveillez-vous, là-bas !

... Et pourtant... Et pourtant ce vieux mystique hirsute, confus, névrotique, anti-scientifique, révolté, torturé, tenait entre ses mains l'étincelle d'une vérité profonde. Doué d'un esprit plus analytique, il aurait pu formuler la première définition adéquate de la valeur... sauvant ainsi cette planète du malheur éternel... A moins que... *Vous !* (Je m'étais redressé brusquement :) Si vous n'arrivez plus à écouter, peut-être parviendrez-vous quand même à dire à cette classe si la valeur est « relative » ou « absolue » ?...

Je l'avais écouté jusqu'ici. Même les yeux fermés et le dos voûté. Mais sa question me prenait par surprise. J'ignorais le sujet du jour. A tout hasard, je répondis :

— Absolue !

— Faux, dit-il d'un ton glacé. Le terme de « valeur » n'a de sens que par rapport aux êtres vivants. La valeur d'une chose se mesure toujours selon telle ou telle personne. Elle est absolument personnelle et différente en fonction des êtres humains. La « valeur marchande » est fictive. Ce n'est que l'expression grossière des valeurs personnelles moyennes qui toutes doivent être quantitativement différentes sous peine de rendre le marché impossible.

(Je m'étais alors demandé ce que père aurait dit en entendant qualifier la « valeur marchande » de « fictive ». J'imaginai son grognement de dégoût.)

— La « valeur », cette relation très personnelle, poursuit Dubois, comporte deux facteurs en ce qui concerne l'être humain : d'abord, ce qu'il peut faire d'une chose, son *usage*. Ensuite, ce qu'il lui faut faire pour l'obtenir, son *coût*. Une ancienne chanson affirme que « les meilleures choses de la vie ne coûtent rien ». Faux ! Complètement faux ! C'est cette erreur qui a conduit à la décadence et à l'effondrement des systèmes démocratiques à la fin du XXe siècle ! Ces nobles expériences connurent l'échec parce que le peuple avait été conduit à croire qu'il lui suffisait de voter pour ce qu'il souhaitait... et qu'il l'obtiendrait, comme ça, sans lutter, sans larmes ni sueur.

« Rien de ce qui a de la valeur n'est gratuit. Même le souffle de la vie, nous ne l'obtenons à notre naissance que par la souffrance et un sursaut d'effort. (Il avait toujours les yeux fixés sur moi :) Si vous deviez lutter pour vos jouets et vos babioles autant qu'un bébé pour la vie, vous seriez plus heureux... et plus riches. Mais pour quelques-uns

d'entre vous, je déplore la misère de leur richesse. Vous ! Je viens de vous remettre un prix pour le 100 mètres. Etes-vous content ?

— Euh... Oui, je suppose que je serais content.

— N'essayez pas de tricher. Vous avez le prix, là, maintenant. *Grand prix du championnat. Cent mètres plat* ! (Il était venu jusqu'à mon bureau et avait mis la feuille devant moi :) Et voilà ! N'êtes-vous pas fier ? Vous méritez cette récompense, non ?

J'étais furieux. D'abord cette allusion aux gosses de riches – typique des pauvres – et maintenant cette comédie. Je déchirai la feuille.

Il prit un air surpris.

— Vous n'êtes pas heureux ?

— Vous savez très bien que je ne suis arrivé que quatrième !

— *Exactement* ! Le prix du premier ne vous revient pas... parce que vous ne le visiez même pas. Mais vous êtes satisfait d'une modeste place de quatrième. Vous la méritez. Je suis prêt à parier que plusieurs parmi les somnambules qui m'entourent comprennent cette petite pièce de morale. Et je crois que le poète voulait dire que les meilleures choses de la vie s'achètent autrement qu'avec de l'argent, ce qui est vrai. Les meilleures choses de notre existence sont hors de portée de l'argent. Elles se paient par la souffrance, l'effort... et par le prix suprême demandé pour toute chose dans la vie : la vie elle-même, tarif ultime pour la valeur sublime.

Je réfléchis longtemps à ce que m'avait écrit M. Dubois. Le *lieutenant-colonel Dubois*... Et puis, il fallut reformer les rangs aux approches du camp et chanter avec la musique qui était venue nous rejoindre : *La Marseillaise*, *La Madelon*, *Le Chant de la Légion*, *Mademoiselle from Armentières* et *Sons of Toil and Danger*.

Avec la musique, c'était bien. Les cuivres vous tiraient par les pieds à chaque note. Au début de l'instruction, nous n'avions eu droit qu'à des enregistrements, et puis, au fil des semaines et de la sélection, la musique du régiment avait été constituée. Du chef au tambour-major, tous ses éléments étaient des bleus.

Oh, ça ne les mettait pas à l'abri des corvées ! Simplement, certains soirs ou bien le dimanche, ils avaient le droit de répéter. On leur avait fourni des instruments pour ça. Pour les revues et les marches, ils avaient seulement l'avantage de défiler ou de parader hors des rangs, dans leur propre formation. Il en allait ainsi pour pas mal de choses, d'ailleurs. Notre aumônier, par exemple, était un bleu comme nous. La seule différence, c'est qu'il venait d'une secte dont je n'avais jamais entendu parler. Mais, que sa théologie fût orthodoxe ou non, il y mettait de la passion et chacun pensait qu'il était à même de

peser les problèmes d'une recrue.

Les séances de chant étaient un divertissement agréable : le dimanche matin, entre l'appel du matin et le déjeuner, nous n'avions rien d'autre à faire.

L'orchestre du régiment se débrouillait en dépit des pénuries. Le camp possédait quatre cornemuses et quelques tenues écossaises offertes par Lochiel de Cameron dont le fils avait été tué à l'entraînement. L'un de nous avait appris à jouer de la cornemuse chez les Scouts d'Ecosse et, très vite, trois autres vinrent se joindre à lui. Ils jouaient fort. De toute façon, le son de la cornemuse vous paraît très fort quand vous l'entendez la première fois, plus apte à déclencher une rage de dents que le délire musical. Les premiers temps, j'avais eu la nette impression que chaque joueur tenait un chat bien serré sous le bras et lui mordait consciencieusement la queue en mesure.

Mais cela finissait par faire de l'effet. La première fois que les cornemuses nous ont précédé aux accents de *Alamein Dead*, mes cheveux se sont dressés sur ma tête et j'ai dû ôter ma casquette. Ce qui ne m'a pas empêché de pleurer.

La musique ne pouvait pas nous accompagner pour les marches, évidemment, puisqu'elle n'avait droit à aucune dispense spéciale. Il fallait bien laisser tambours et tubas au camp puisque chaque musicien devait emporter son barda comme tout le monde. Mais l'Infanterie Mobile avait quelques instruments particuliers. Par exemple une petite boîte électronique à peine plus grosse qu'un harmonica, qui pouvait à merveille imiter le clairon.

La musique s'éloigna et, peu à peu, les chants cessèrent avec la disparition du rythme des tambours.

C'est à cet instant que je pris conscience d'un nouveau bien-être.

Je me demandai quelle en était la raison. Était-ce parce que nous serions bientôt au camp et que je pourrais enfin donner ma démission ?

Non. Je n'avais pris cette décision que pour me calmer, pour pouvoir trouver le sommeil. C'était autre chose. Quelque chose d'immotivé... Et puis, je compris : *je venais de franchir la barre !*

La fameuse barre dont le lieutenant-colonel Dubois me parlait dans sa lettre. Je l'avais passée et je redescendais la pente. La prairie, dans cette région, était aussi plate qu'un cake bien gratiné, mais j'avais la sensation très nette d'avoir passé cette barre, ce sommet, à un certain point, et de redescendre, maintenant, sur l'autre versant. Je me sentais moins triste et mon barda me semblait plus léger.

A notre retour au camp, je ne me présentai pas à l'adjudant Zim. Je n'en avais plus besoin. Au contraire, c'est lui qui m'adressa la parole.

— Oui, mon adjudant ?

— Je vais vous poser une question personnelle... et vous n'avez pas à y répondre si vous n'en avez pas envie. Aujourd'hui, au courrier, vous avez reçu une lettre. Incidemment, j'ai remarqué le nom de l'expéditeur. C'est un nom commun. L'adresse aussi est commune. Mais – et c'est là la question personnelle à laquelle vous n'êtes pas obligé de répondre – cette personne qui vous écrit aurait-elle été amputée de la main gauche ?

Je dus baisser la tête.

— Vous savez cela, mon adjudant ?

— Je n'étais pas très loin quand ça s'est passé. C'est le colonel Dubois, n'est-ce pas ?

— Oui, mon adjudant. C'était mon professeur d'histoire et de philosophie morale.

Je crois bien que ce fut la seule fois où j'impressionnai l'adjudant Zim, si peu que ce soit. Ses sourcils se haussèrent de quelques millimètres.

— Vraiment ? Quelle veine vous avez eue ! (Il ajouta :) Quand vous lui répondrez – si ça ne vous fait rien – pouvez-vous lui dire que l'adjudant Zim lui présente ses respects ?

— Oui, mon adjudant... Oh... je crois qu'il y a un message qui vous concerne, dans sa lettre.

— Quoi ?

— Euh... je n'en suis pas certain, mais... Il dit : « Si vous rencontrez certains de mes anciens camarades, transmettez-leur mon amitié. » Est-ce pour vous, mon adjudant ?

Zim demeura silencieux. Ses yeux regardaient très loin.

— Oui... Oui, c'est pour moi, dit-il enfin. Pour moi et pour beaucoup d'autres. Merci beaucoup. (Son expression se modifia brusquement et il ajouta :) Neuf minutes avant la revue. La douche d'abord et en tenue numéro un ensuite ! Au pas de course, soldat !

*Le jeun' soldat est idiot
 Il ne pense qu'à la mort
 Il n'a rien du héros
 Il a renié son honneur
 Mais jour après jour
 Ils vont le faire plier
 Vers ce grand jour
 Où il saura briller.
 Fini la lassitude
 Au revoir aux p'tits chagrins
 Fini les comm' d'habitude
 Adieu les moins-que-bien.*

Rudyard Kipling.

Je ne dirai plus grand-chose à propos de ma période d'instruction. Elle fut surtout faite de travail, beaucoup de travail, mais, désormais, j'étais formé.

Je dois cependant insister un peu sur les scaphandres propulsés, d'abord parce qu'ils me fascinaient et ensuite parce que mes premiers ennuis étaient venus d'eux. Non pas que je me plaigne : je méritais ce à quoi j'ai eu droit.

Un fantassin mobile dépend de son scaphandre tout comme un soldat du CROC de son partenaire chien. C'est le scaphandre propulsé qui justifie le nom d'« infanterie mobile ». Pour moitié, l'autre étant les astronefs et les capsules dans lesquelles on nous largue sur les théâtres d'opérations. Grâce à nos scaphandres, nous voyons et nous entendons mieux, nous sommes plus forts (ce qui nous permet d'emporter armes et munitions), nous courons plus vite et nous sommes mieux renseignés. Et puis, nous avons plus d'endurance, plus de puissance de feu... et nous sommes moins vulnérables.

Un scaphandre de fantassin n'est pas une véritable tenue spatiale, même s'il peut en remplir la fonction. Ce n'est pas non plus une armure, quoique je pense que les Chevaliers de la Table Ronde n'étaient pas aussi bien armés que nous. Ce n'est pas un tank, mais un fantassin isolé peut affronter plusieurs tanks... en supposant qu'il se trouve des pilotes assez fous pour se lancer dans cette entreprise

suicidaire. Un scaphandre n'est pas un engin aérien, pas un vaisseau... mais il peut voler, ou voleter. Par contre, avions, hélicoptères et astronefs n'ont aucune chance contre un fantassin en scaphandre propulsé. Ils peuvent à la rigueur incendier toute la zone où il est supposé se trouver, de la même manière que l'on peut pulvériser une maison pour écraser une puce. Mais le fantassin, lui, avec son scaphandre, peut faire bien des choses qui sont impossibles aux engins spatiaux, aériens ou sous-marins.

Il existe des dizaines de processus de destruction massive, à l'aide d'astronefs, de fusées, des dizaines de catastrophes totales et non sélectives qui mettent fin aux conflits en éliminant une nation, une planète. L'Infanterie procède tout autrement. Pour nous, la guerre est aussi personnelle qu'un coup de poing dans la figure. Nous pouvons être absolument sélectifs et appliquer la pression requise, pendant le temps requis, sur un point particulier et précis. Jamais nous n'avons reçu l'ordre de descendre sur un monde et de capturer ou de liquider n'importe qui dans telle ou telle zone. Si on nous l'ordonne, bien sûr, nous le ferons.

Mais notre travail, c'est de tomber dans une zone bien délimitée, à l'heure H, d'occuper une surface et de nous y tenir, de faire sortir l'ennemi de son trou pour l'amener à se rendre ou mourir. C'est nous les maudits fantassins, les pieds-plats qui vont coincer l'ennemi dans sa tanière. Les armes ont changé mais la tactique, très peu, tout au moins depuis le temps où, il y a cinq mille ans, Sargon le Grand obligea les Sumériens à crier grâce.

Peut-être, un jour, arrivera-t-on à se passer de nous. Peut-être qu'il se trouvera quelque génie fou, myope, avec un front immense et un esprit cybernétique pour donner aux hommes une arme qui rampera au sol, creusera des trous, affrontera l'ennemi et l'obligera à se rendre ou à mourir sans tous ces morts qui sont notre lot. Je l'ignore. Je ne suis pas un génie et je n'en connais pas. Je suis un fantassin mobile. Et, en attendant cette belle machine, c'est à mes camarades de faire ce boulot, et à moi de les aider, bien sûr.

Un jour, peut-être, les choses seront-elles calmes et belles et nous pourrons chanter « je n'apprendrai plus la guerre [2] ». Peut-être. Mais je n'en sais pas plus à ce propos. Je ne suis pas prof de cosmopolitique. Je suis un fantassin mobile. Je vais là où m'envoie le gouvernement. Entre-temps, je dors autant que je peux.

Mais si aucune machine ne peut encore nous remplacer, on nous a donné quelques bricoles intéressantes. Le scaphandre, entre autres.

Inutile de vous le décrire, vous l'avez très souvent vu en photo. Avec ça, vous ressemblez à un énorme gorille, avec des armes qui ont l'air d'avoir été faites pour un gorille. C'est peut-être pour cette raison qu'un adjudant, généralement, commence par vous traiter de singe ou

de macaque.

Mais si un gorille osait en venir aux mains avec un homme en scaphandre, il mourrait très vite, écrasé. Il n'aurait même pas une chance d'égratigner l'homme.

La pseudo-musculature du scaphandre a eu droit à toute la publicité mais, en fait, c'est le contrôle énergétique qui mérite les honneurs. Ce qu'il y a de vraiment extraordinaire, dans un scaphandre, c'est que vous n'avez pas à le contrôler. Vous le portez, c'est tout. Comme votre peau, comme vos vêtements. Pour piloter un engin, quel qu'il soit, vous devez apprendre, développer de nouveaux réflexes, de nouveaux modes de pensée artificiels. Même une bicyclette exige un certain entraînement. Quant à un astronef... Le temps d'une vie ne me suffirait pas à devenir cette espèce d'acrobate mathématicien qu'est un pilote de vaisseau.

Un scaphandre, on le met.

Tout équipé, il doit peser dans les deux mille livres. Pourtant, dès qu'on vous a bouclé à l'intérieur, vous courez, vous sautez, vous pouvez vous étendre, prendre un œuf sans le casser (avec un rien de pratique, mais, avec la pratique, rien n'est impossible, non ?). On arrive même à danser la gigue, à bondir par-dessus les toits comme une fusée pour retomber comme un duvet.

Le secret ? *Feedback* négatif et amplification.

Non, ne me demandez pas de vous faire le croquis des circuits. Mais je me suis laissé dire que certains violonistes virtuoses ne savaient pas construire un violon... Je sais pour ma part entretenir mon scaphandre, le réparer et vérifier les 347 points qui sont à vérifier. C'est là tout ce que l'on attend d'un pauvre fantassin. Si mon scaphandre se sent vraiment très mal, j'appelle le docteur, le docteur en électromécanique qui est un officier de Marine, habituellement un lieutenant (l'équivalent d'un capitaine pour nous). Il y en a toujours un, obligatoirement, à bord d'un transport de troupes. Et il y en avait un, un martyr, assigné au Camp Currie, destin qui, pour un marin, équivalait à l'enfer.

Si par hasard vous êtes intéressé par les clichés et diagrammes tri-D des circuits d'un scaphandre, vous pouvez vous procurer les moins secrets dans n'importe quelle bibliothèque. Pour ceux qui restent confidentiels, adressez-vous à un agent de l'ennemi. Je veux dire à un agent de confiance, parce que la plupart vous proposeront ce que vous pouvez trouver à la bibliothèque publique.

Donc, en gros, voici comment marche un scaphandre, sans diagrammes. A l'intérieur, se trouvent des récepteurs de pression, par centaines. Supposons que vous appuyiez sur quelque chose avec la paume : le circuit perçoit cette pression, il l'amplifie, il appuie avec vous pour supprimer la pression exercée sur les récepteurs qui ont,

justement, déclenché l'ordre d'appuyer. Cela paraît compliqué, mais le *feedback* négatif, c'est ce que vous faisiez, bébé, quand vous donniez des coups de pied dans le vide. Des années après, les enfants, puis les adultes pratiquent le *feedback* négatif sans savoir qu'ils l'ont appris. Et il est à la base de la maladie de Parkinson.

Le *feedback* d'un scaphandre s'accorde à tous vos mouvements, avec précision... *et en les amplifiant*.

La force contrôlée, contrôlée sans que vous ayez à y penser. Vous sautez... et vous sautez bien plus haut que vous ne l'avez jamais fait dans votre seule peau, avec vos seuls muscles. Les fusées de votre scaphandre multiplient votre saut, amplifient la pression des « muscles » électroniques tout en vous maintenant dans l'axe qui passe par le centre de votre masse. Vous sautez par-dessus le toit... et vous retombez aussi vite. Seulement, le scaphandre note cette vitesse par l'intermédiaire des instruments de lecture de proximité (un radar aux idées courtes, en fait, une sorte de coupe-circuit), et il coupe les fusées juste à temps pour amortir votre arrivée au sol, sans même que vous ayez à y penser.

Toute la beauté du scaphandre tient là-dedans : on n'a pas à penser. On n'a pas à conduire non plus, ni à corriger, opérer ou surveiller. Il prend ses ordres directement de vos muscles et il fait plus qu'eux. Ce qui vous laisse l'esprit libre pour utiliser vos armes et voir ce qui se passe alentour, détail suprêmement important pour le fantassin qui souhaite mourir dans son lit. A supposer que vous encombreriez un bidasse de tout un tas de quincaillerie qu'il doit surveiller et consulter sans cesse, n'importe quel ennemi équipé plus légèrement – avec une hache de pierre, par exemple – pourra lui fracasser le crâne pendant qu'il consulte les verniers.

Vos « yeux » et vos « oreilles » sont également équipés de façon à ne pas aliéner votre attention. Admettons que vous disposiez de trois circuits audio, ce qui est courant pour un scaphandre de combat. Le contrôle de fréquence que l'on utilise pour des raisons de sécurité tactique est très complexe. Il comporte au moins deux fréquences par circuit, les deux fréquences étant nécessaires pour n'importe quel signal et chacune d'elles oscillant à la nanoseconde près au rythme d'un mouvement au césium accordé sur le récepteur... Mais là n'est pas votre problème. Disons que vous appelez votre chef de peloton sur le circuit A : vous mordez une fois. Et deux fois pour le B, ainsi de suite. Le micro est sur votre larynx, les écouteurs dans vos oreilles, et impossible de les déconnecter. Vous n'avez qu'à parler. De part et d'autre de votre casque, deux micros vous donnent une écoute environnante aussi bonne que si vous étiez tête nue. Si vous voulez mieux entendre ce que dit votre chef de section, il vous suffit de liquider les voisins trop bruyants et de tourner un peu la tête.

Votre tête est précieuse car elle n'est pour rien dans le jeu des récepteurs de pression qui dépendent de vos muscles. Vous pouvez donc utiliser chacun de ses éléments – menton, cou, maxillaire – pour déclencher des commandes tout en gardant les mains libres pour le combat. Le menton est tout aussi utile pour les perceptions visuelles que le maxillaire pour les audios. Tout le visuel est projeté sur un miroir, devant votre front. Le casque vous donne l'apparence d'un gorille très hydrocéphale, mais dites-vous bien qu'avec un peu de chance l'ennemi n'aura pas le temps d'être choqué par votre aspect. Grâce à votre casque, vous avez le visuel-radar plus vite que vous ne passez d'une publicité à l'autre à la télé. Vous prenez vos repères, vous repérez votre chef, vos hommes de flanc... N'importe qui, n'importe quoi.

Si vous secouez la tête comme un cheval harcelé par une mouche, vos lunettes infrarouges se mettent en batterie. Nouveau coup de tête : elles s'éclipsent. Si vous laissez tomber votre lance-fusées, le scaphandre le rattrape jusqu'à ce que vous en ayez besoin. Quant aux réserves d'eau et d'air, aux gyros, pas de problème : le seul objectif est de vous laisser totalement libre pour accomplir votre mission : détruire.

Bien sûr, il faut un peu de pratique pour tout ça, mais vous finissez par passer d'un circuit à l'autre aussi facilement que vous vous lavez les dents. Mettre un scaphandre, se déplacer avec, par contre, ça ne demande aucun entraînement, ou presque. Il suffit de sauter, naturellement, et vous sautez plus haut, plus vite, plus loin, plus longtemps. C'est sans doute ce dernier point qui exige une réorientation. Ces secondes que vous passez dans les airs, en plein bond, sont follement précieuses, comme chaque seconde de combat. Il faut les mettre à profit pour se déplacer, prendre ses repères, choisir une cible, communiquer, faire feu, accuser réception d'un message, recharger, bondir à nouveau. Tout cela, avec un peu d'entraînement, est possible à chaque bond. Mais d'une manière générale, un scaphandre propulsé n'exige pas un réel entraînement. Il agit pour vous, exactement comme vous, mais mieux. Il y a une seule chose qu'il ne fait pas : vous gratter quand ça vous démange. Le premier que je rencontre et qui en soit capable, je l'épouse.

Il existe trois types de scaphandres : patrouille, commandement et combat. Les scaphandres de patrouille sont à long rayon d'action. Ce sont également les plus rapides mais les moins bien armés. Les scaphandres de commandement ont d'énormes réserves d'énergie pour la progression. Ils sont plus rapides et sautent plus haut. Ils ont trois fois plus d'équipement radar et communication que les autres et sont pourvus d'un système de repérage par inertie, pour les pertes. Quant aux scaphandres de combat, ils sont pour tous ces types à l'air abruti,

pour les exécuteurs.

Comme je l'ai peut-être dit, je suis tombé amoureux des scaphandres, même si ma première rencontre avec l'un d'eux s'est soldée par une épaule démantibulée. Chaque exercice en scaphandre qui suivit fut une fête pour moi. Et puis, il y eut ce triste jour. Je portais fièrement des galons d'adjudant fictifs. J'étais un chef de groupe fictif, armé de fusées atomiques fictives que j'avais pour mission d'utiliser dans l'obscurité fictive contre l'ennemi fictif. C'était ça, l'ennui : tout était fictif. Mais il fallait agir comme pour un combat réel.

Nous battions en retraite – ou plutôt : nous opérions un repli stratégique – lorsque l'un des instructeurs, par radio, coupa l'alimentation en énergie d'un de mes hommes, le transformant en blessé fictif. Selon la doctrine de l'Infanterie Mobile, je donnai l'ordre de le récupérer, tout fier d'avoir pris cette initiative avant mon adjoint. Puis je passai à la tâche suivante : déclencher un tir de barrage atomique (fictif) pour ralentir l'avance de l'ennemi.

Notre flanc se rabattait. J'étais censé tirer plutôt en diagonale, mais le problème était de ménager un espace suffisant pour que mes hommes ne soient pas dans le rayon de l'explosion, tout en frappant aussi près que possible de l'ennemi. Et en vitesse, bien sûr. Ce problème, ainsi que le mouvement sur le terrain, avait été discuté auparavant. Nous étions encore des novices : le seul élément de hasard dont nous avions tenu compte était le nombre des blessés.

La doctrine exigeait aussi que je localise *exactement* par radar ceux de mes hommes qui pouvaient se trouver dans le rayon de l'explosion. Et vite. Malheureusement pour moi, qui n'étais pas particulièrement rapide à la lecture de ces petites projections en visuel. Je trichai un petit peu : je relevai mes lunettes et, à la pleine lumière du jour, je me servis de mes yeux. La zone de sécurité était bien suffisante. Je distinguais là-bas, à huit cents mètres, le seul de mes hommes qui fût en danger. Je ne disposais que d'une minuscule fusée à haute puissance, surtout destinée à produire une masse de fumée. Je repérai mon objectif à l'œil nu, je pris le lance-fusées, et hop !

Puis je bondis, plutôt satisfait de moi-même. Je n'avais pas perdu une seconde.

Et c'est en plein bond qu'on me coupa l'énergie. Oh, on ne se fait pas mal. L'opération se passe à retardement. C'est une fois au sol qu'on s'en aperçoit.

Et je suis resté collé, accroupi. Les gyros me maintenaient à la verticale mais je ne pouvais plus faire un geste. J'étais prisonnier

d'une tonne de métal.

Je me mis à m'insulter moi-même. Jamais je n'aurais pensé qu'ils oseraient me transformer en blessé alors que je commandais toute l'opération. J'aurais dû me douter que Zim lui-même contrôlerait le chef de groupe.

Il est arrivé droit sur moi, il a mis son casque contre le mien et il m'a parlé en privé. Il m'a suggéré de chercher une place de balayeur, plus à ma mesure. Selon lui, j'avais aussi quelques chances à la plonge. Il a évoqué mon passé et mon avenir probable dont je ne voulais pas entendre parler. Il a terminé en disant d'un ton morne :

— Cela te plairait que le colonel Dubois voie ce que tu viens de faire ?

Et il m'a laissé là. Pendant deux heures. Jusqu'à ce que l'exercice soit terminé. Mon merveilleux scaphandre, léger comme une plume, avec ses bottes de sept lieues était devenu la Vierge de Nuremberg. Enfin, Zim revint, rétablit l'énergie et, ensemble, nous nous sommes présentés au quartier général.

Le capitaine Frankel prononça moins de paroles que Zim mais il fut plus dur. Il ménagea une pause avant de me demander de cette voix sans timbre qu'ont les officiers lorsqu'ils citent le règlement :

— Vous pouvez demander à comparaître devant une cour martiale si tel est votre choix. Qu'avez-vous à dire ?

Ma gorge se serra. Jusqu'à cette seconde, je n'avais pas encore pris conscience de la gravité de ma situation.

— Non, mon capitaine.

Il parut un peu rasséréné.

— En ce cas, nous allons voir ce que le commandant du Régiment décide. Adjudant, veuillez escorter le prisonnier.

Pour la première fois, je me trouvais en présence du commandant du Régiment. Dès lors, je n'eus plus aucun doute sur mon sort : j'allais être jugé. Mais je gardais un souvenir très vif des paroles de Ted Hendrick et je ne prononçai pas un mot.

Le major Malloy, lui, m'en adressa cinq. Les trois premiers après avoir entendu l'adjudant Zim. Il me demanda :

— Est-ce exact ?

Je répondis que oui. Mon rôle était terminé.

Il demanda ensuite au capitaine Frankel :

— Cet homme est-il susceptible de s'amender ?

— Je le crois, mon commandant.

— Dans ce cas, nous opterons pour une punition administrative.

Il se tourna alors vers moi et prononça les deux derniers mots :

— Cinq coups.

Ils ne me firent pas traîner. Un quart d'heure après, le docteur avait fini son examen cardiaque et le caporal de garde me passait la

chemise spéciale pourvue de deux fermetures Eclair, du cou aux poignets. On sonnait le rassemblement et je me sentais très loin, absolument détaché. Plus tard, je sus que cela correspond à une frayeur insensée. Une espèce de cauchemar hallucinatoire.

Zim entra dans la tente. Un simple coup d'œil et le caporal Jones s'éclipsa. Zim s'avança et me mit quelque chose dans la main.

— Mords ça, dit-il calmement. Ça aide. Je le sais.

C'était un protège-dents en caoutchouc comme ceux que nous utilisions pour les exercices de combat à mains nues.

Zim quitta la tente et je glissai l'objet dans ma bouche juste avant que l'on vienne me passer les menottes pour me conduire dehors.

Le jugement proclamait :

— ... durant un exercice de combat, a commis une négligence grossière qui, durant une opération réelle, aurait été cause de la mort d'un camarade.

On m'arracha ma chemise et je fus attaché au poteau.

Une chose très étrange : la flagellation est plus pénible à voir qu'à subir. Oh, je ne veux pas dire que c'est une partie de plaisir... Ça fait plus mal que tout et l'attente entre les coups est pire que les coups eux-mêmes. Mais le protège-dents me fut terriblement utile et personne n'entendit le seul cri que je poussai.

Autre chose étrange : personne ne fit plus allusion à cela, même parmi mes camarades. Zim et les autres instructeurs ne changèrent absolument pas leur comportement à mon égard. Après que le docteur se fut occupé des cicatrices, tout fut terminé. Ce soir-là, je réussis même à manger un bout avec les autres et à glisser quelques mots dans leurs bavardages.

Il me faut dire autre chose à propos de la punition administrative : elle ne vous fait pas marquer au rouge. Non, les dossiers de punitions sont détruits à la fin de la période d'instruction et chacun repart à zéro. Mais vous, bien sûr, vous n'oubliez pas. C'est ce qui compte.

Instruis l'enfant selon la voie qu'il doit suivre ; et quand il sera vieux, il ne s'en détournera pas.

Proverbes XXII — 6.

Il y eut encore quelques séances de fouet, mais très peu. Hendrick fut le seul soldat du régiment qui eût été jugé par une cour martiale. Tous les autres, comme moi, reçurent une simple punition administrative. Pour le fouet, bien sûr, il fallait monter jusqu'au commandant du Régiment. Le major Malloy, quant à lui, avait tendance à préférer le renvoi pur et simple avec la mention « indésirable » au poteau de flagellation. Tout bien considéré, le fouet est une forme de compliment, la plus discrète qui soit. C'est une punition qui laisse à penser que vos supérieurs considèrent que vous avez une faible chance de devenir soldat puis citoyen, même si les circonstances semblent prouver le contraire.

Ma punition fut la plus sévère. Tous les autres n'eurent pas droit à plus de trois coups de lanière. Personne ne fut plus près que moi de retrouver ses vêtements civils. C'est une forme de distinction que je ne recommande guère.

Mais il y eut plus dramatique que ma punition ou celle de Ted Hendrick. Une fois, on dressa la potence.

Laissez-moi vous expliquer un peu. Cette histoire, en réalité, n'avait rien à voir avec l'Armée. Le délit n'avait pas été commis au camp et je pense que l'officier de recrutement qui avait accepté ce gars dans l'Infanterie Mobile ferait aussi bien de rendre son scaphandre.

Le gars avait déserté deux jours seulement après notre arrivée au Camp Currie. Ridicule, bien sûr, mais, dans son histoire, rien n'avait de sens. Pourquoi n'avait-il pas démissionné ? La désertion, évidemment, fait partie des fameuses « trente et une manières de casser du bois » mais, généralement, l'Armée ne requiert la peine de mort que pour des cas spéciaux tels que « désertion face à l'ennemi ». Mais elle ne fait aucun effort pour retrouver et ramener les déserteurs. Et c'est d'une logique de fer. Nous sommes tous des volontaires. Je

suis un fantassin mobile parce que je l'ai voulu. J'en suis fier et l'Infanterie Mobile est fière de nous. Si un homme ne ressent pas ce sentiment dans toute sa peau, je ne le veux pour rien au monde à mes côtés en cas de pépin. Si je déguste au combat, je veux autour de moi des soldats prêts à me ramener parce que je suis un fantassin et qu'ils sont eux aussi des fantassins et que ma peau a autant d'importance pour eux que la leur. Je n'ai pas besoin de soldats de pacotille qui se planquent quand il y a un coup dur. Il vaut encore mieux avoir un trou dans votre section qu'un faux soldat qui se traîne avec le complexe du conscrit. Donc, si quelqu'un veut s'en aller, laissez-le partir. Ne perdez pas votre temps et votre argent à essayer de lui remettre la main dessus.

Bien sûr, il y en a beaucoup qui reviennent. Ça leur prend parfois des années. Sans férocité, l'Armée leur donne les cinquante coups de fouet auxquels ils ont droit et les relâche au lieu de les pendre. Je suppose que, pour les nerfs d'un déserteur, ça doit être très dur. Il fuit mais personne ne le poursuit vraiment. Il n'est ni citoyen ni résident légal. « Le méchant fuit quand nul ne le poursuit. » La tentation de se rendre et de respirer enfin doit être insupportable.

Mais ce gars-là ne s'était pas rendu. Il était parti depuis quatre mois et je ne crois pas que sa compagnie se souvenait encore de lui. Il n'était resté au camp que quelques heures, et puis il ne s'était pas présenté à un appel du matin, c'est tout.

Il avait assassiné une petite fille.

Il fut arrêté et le tribunal local, en procédant à la vérification d'identité, découvrit qu'il était en état de désertion. Sur intervention du général auprès du Département d'Etat, il fut remis à la justice militaire qui avait un droit de préemption sur les tribunaux civils.

Pourquoi le général était-il intervenu ? Pourquoi n'avait-il pas laissé cette corvée au shérif ? Pour nous « donner une leçon » ? Non, certainement pas. Je suis certain qu'il n'eut jamais l'intention de donner la nausée à ses soldats pour les inciter à ne jamais assassiner de petites filles. Je crois même qu'il aurait sincèrement préféré nous éviter ce spectacle.

Pourtant, il y avait une leçon à en tirer, une leçon que chacun de nous mit très longtemps à assimiler jusqu'à ce qu'elle devienne comme une seconde nature.

L'Infanterie Mobile veille sur les siens – quoi qu'il advienne.

Dillinger – c'était son nom – figurait encore sur les rôles du régiment. Même si nous ne voulions pas de lui, même s'il n'eût jamais dû être des nôtres, il appartenait à notre unité. On ne pouvait pas l'oublier et le laisser entre les mains d'un shérif à des milles de là. Un homme, un homme véritable, abat lui-même son chien quand il doit le faire. Il ne loue pas les services d'un bourreau.

Nous étions responsables de Dillinger. C'était notre devoir.

Ce soir-là, au pas lent, nous nous sommes mis en marche pour le terrain de parade. La musique jouait *Dirge for the Umnourned*. Dillinger fut amené. Il portait l'uniforme de fantassin mobile. Exactement le même que le nôtre. On lui arracha ses insignes, ses boutons et on lui ôta sa casquette pendant que la musique jouait *Danny Deever*. A la fin, il ne lui resta plus qu'une tenue brune et bleue qui ne méritait pas le nom d'uniforme. La musique se tut et seuls les tambours roulèrent. Et ce fut fini.

On nous passa en revue et nous repartîmes au pas rapide. Je ne crois pas que personne se soit évanoui. Ce soir-là, évidemment, l'appétit fut en baisse à la cantine et les conversations rares. Ç'avait été une cérémonie sinistre.

Pour la première fois de mon existence, j'avais vu la mort. Mais je n'avais pas été aussi bouleversé que pour la punition de Ted Hendrick. Il était impossible de se mettre dans la peau d'un Dillinger, de dire, comme pour Hendrick : ç'aurait pu être moi. Non, Dillinger avait eu quatre chefs d'accusation contre lui. Le moindre étant la désertion. Mais, à supposer que sa victime fût encore en vie, il aurait été coupable de kidnapping, de rançonnement, de négligence criminelle...

Je n'éprouvais aucune sympathie pour lui. Je ne crois pas à la vieille rengaine qui dit que « comprendre c'est pardonner ». Parfois, plus vous comprenez certaines choses, plus elles vous dégoûtent. Ma sympathie, je la réserve à une certaine Barbara Anne Enthwaite que je n'ai jamais vue, et à ses parents, qui ne la reverront jamais plus.

Ce soir-là, nous avons commencé trente jours de deuil pour Barbara et notre déshonneur. Nous avons paradé sans musique, sans chansons de marche, avec des crêpes à nos drapeaux. J'entendis quelqu'un s'en plaindre une fois et se voir menacer d'une bonne raclée en réponse. Ce n'était pas notre faute, certes, mais notre devoir était de veiller sur les petites filles, non de les assassiner. Il nous fallait laver notre faute, notre déshonneur.

Cette nuit-là, je me demandai comment l'on pouvait empêcher de telles choses. A notre époque, elles sont rares, mais une seule est encore de trop, pour moi. Je n'ai jamais trouvé de réponse satisfaisante. Dillinger avait l'apparence de n'importe lequel d'entre nous et, après tout, ses antécédents ne pouvaient avoir été catastrophiques puisqu'il était arrivé au Camp Currie. Alors, c'était sans doute un de ces cas pathologiques qui se révèlent trop tard.

Pourtant, s'il était impossible d'éviter cela la première fois, pour la seconde... nous avons trouvé la solution.

Si Dillinger avait eu conscience de son acte (ce qui paraît incroyable) alors il avait su aussi ce qui l'attendait. Mais il n'avait sans

doute pas souffert autant que la petite Barbara, et peut-être pas du tout.

Mais supposons, ce qui est plus probable, qu'il ait agi sans avoir conscience du mal qu'il faisait ?

Vous me direz que l'on abat les chiens enragés. Oui, mais la folie est une maladie.

A partir de cela, je n'entrevois que deux possibilités. Dillinger était incurable et il valait mieux qu'il soit mort, pour lui et pour les autres. Ou bien, convenablement soigné, il aurait pu retrouver l'équilibre et être réintégré dans la société. Mais le seul souvenir de ce qu'il avait fait pendant sa « maladie » l'aurait poussé au suicide car, comment vivre avec cela ?

Supposons encore qu'il réussisse à s'évader *avant* sa complète guérison et qu'il recommence ? Une fois, deux fois ? Comment expliquer cela aux parents ?

Je ne trouvais qu'une seule réponse.

Je me souvenais d'une discussion durant le cours d'histoire et de philosophie morale de M. Dubois. Il nous parlait des troubles qui avaient précédé l'éclatement de la République d'Amérique du Nord au XX^e siècle. Selon lui, des crimes comme celui de Dillinger avaient été à cette époque monnaie courante. La Terreur n'avait pas été le seul fait des Etats-Unis mais aussi de la Russie et de l'Angleterre ainsi que de beaucoup d'autres pays. Mais c'était en Amérique qu'elle avait atteint son sommet, peu avant l'effondrement.

— Les citoyens normaux, rapportait M. Dubois, ne se risquaient plus dans les jardins publics la nuit venue. Ils couraient le risque d'être attaqués par des bandes d'enfants armés de couteaux, de chaînes, de pistolets fabriqués à la maison. Ils pouvaient être volés, molestés et le plus souvent assassinés. Cela dura des années, jusqu'à la guerre entre l'Alliance Russo-Anglo-Américaine et l'Hégémonie Chinoise. Le meurtre, la drogue, le viol et le vandalisme faisaient partie de la vie quotidienne. Dans les écoles, dans les rues aussi bien que dans les parcs.

J'avais essayé d'imaginer cette violence dans nos écoles mais je n'y avais pas réussi. Je ne pouvais pas. Dans nos parcs non plus. Un parc était un endroit où l'on se délassait, où l'on s'amusait. Comment pouvait-on y être assassiné ?

— Monsieur Dubois... y avait-il une police ? Des tribunaux ?

— La police était plus importante que la nôtre. Et ils avaient bien plus de tribunaux. Et ils étaient surchargés.

— Je pense que je ne comprends pas...

Dans notre ville, si une telle chose s'était produite... l'enfant coupable aurait reçu le fouet en même temps que son père. Mais de telles choses ne se produisaient jamais.

— Définissez le terme « délinquant juvénile », m'avait demandé M. Dubois.

— Euh... eh bien, c'était un de ces jeunes qui attaquaient les gens.

— Faux.

— Mais dans le livre...

— Excusez-moi. C'est effectivement ce qui est écrit dans votre livre. Mais il ne sert à rien d'appeler une queue une jambe. « Délinquant juvénile » est un terme contradictoire qui met en évidence le problème et une totale impuissance à le résoudre. Avez-vous déjà eu un chien ?

— Oui, monsieur.

— Est-ce qu'il vous est arrivé de le faire rentrer dans la maison ?

— Euh... De temps en temps, monsieur.

— Bien. Mais quand votre chien commettait une faute, étiez-vous en colère ?

— Ma foi... il ne savait pas. Ce n'était qu'un chien.

— Que faisiez-vous alors ?

— Eh bien, je le grondais, je lui mettais le nez dans son pipi et je lui donnais une fessée.

— Mais il ne comprenait pas ce que vous lui disiez ?

— Non, mais il savait que j'étais en colère contre lui.

— Mais vous venez de me dire que vous n'étiez pas vraiment en colère, qu'il ne pouvait pas comprendre.

C'était tout le style de M. Dubois : amener les gens à se contredire.

— Non, mais il fallait qu'il croie que j'étais en colère. Il fallait qu'il apprenne, non ?

— Je suis d'accord. Mais, après lui avoir fait comprendre que vous désapprouviez son acte, pourquoi vous montrer cruel au point de le fesser ? Vous avez dit qu'il ne savait pas ce qu'il faisait. Pourtant, vous l'avez fait souffrir. Pouvez-vous vous justifier, ou bien êtes-vous sadique ?

J'ignorais ce qu'était un sadique mais je savais très bien ce qu'était un chien.

— Mais il le faut bien, monsieur Dubois ! Il faut le gronder pour qu'il sache qu'il a fait mal, il faut lui mettre le nez dedans pour qu'il comprenne que c'est à cause de ça que vous êtes en colère et il faut bien le frapper pour qu'il ne recommence pas ! Il faut le faire tout de suite ! Plus tard, il ne pourrait pas comprendre. Et même la première leçon ne suffit pas. Il faut recommencer et taper un peu plus fort chaque fois. C'est comme ça qu'il finit par apprendre. Si vous vous contentez de le gronder, c'est du temps perdu. (Et j'ajoutai :) Vous n'avez sûrement jamais eu de chien.

— Des tas. En ce moment, j'élève un basset, avec vos méthodes. Mais revenons à nos délinquants juvéniles. La moyenne d'âge des plus dangereux était inférieure à celle de cette classe... et ils commençaient plus jeunes, en général. N'oubliez jamais ce chien. La police arrêtaient souvent ces jeunes. Tous les jours. Est-ce qu'on les grondait ? Oui, et plutôt méchamment. On leur mettait le nez dans leur faute ? Rarement. Les organes d'information gardaient leurs noms secrets. La loi l'exigeait souvent pour les mineurs de dix-huit ans. Est-ce qu'on leur donnait la fessée ? Bien sûr que non ! Pour la plupart, dans leur plus jeune âge, leurs parents ne les avaient jamais corrigés. A l'époque, on croyait couramment que le fait de frapper un enfant, de le punir physiquement, pouvait causer des troubles psychiques permanents.

(Je m'étais dit que mon père n'avait sans doute jamais entendu parler de cette intéressante théorie.)

— Le châtiment corporel était interdit dans les écoles. La flagellation n'était plus en vigueur que dans une toute petite province, le Delaware, et encore pour quelques rares délits. On la considérait comme « un châtiment cruel et inhabituel ». Je ne comprends pas ce genre de considération. Un juge peut toujours se montrer bienveillant mais sa sentence conduira toujours un criminel à souffrir, autrement il ne saurait être question de châtiment. Et la souffrance est, depuis des millions d'années d'évolution, le mécanisme qui protège notre survie en nous donnant l'alerte. Au nom de quoi la société rejetterait-elle un système aussi perfectionné ? Mais il faut dire que cette époque était vouée aux pires divagations pseudo-psychologiques.

» Quant à être *inhabituelle*. Une punition se doit de l'être, sinon elle est sans effet. (M. Dubois pointa son moignon sur un autre élève.) Que se passerait-il si vous battiez votre chien toutes les heures ?

— Eh bien... il deviendrait peut-être fou...

— Certainement. Et il n'apprendrait rien. Dites-moi donc depuis combien de temps le directeur de cette école n'a pas donné le bâton à un élève ?

— Oh... peut-être deux ans. Ce garçon qui s'était battu avec...

— Peu importe. Cela fait longtemps. Ce qui signifie qu'une telle punition est si inhabituelle qu'elle en est exemplaire, qu'elle instruit. Mais les jeunes criminels de ce temps-là... On ne les frappait pas quand ils étaient bébés, et on ne les fouettait pas pour leurs crimes. Non, le processus était le suivant. Premier délit, un avertissement. On grondait, si vous voulez, sans même juger, souvent. Après quelques délits, l'emprisonnement, cette sentence pouvant être suspendue par une mise en liberté surveillée. Un jeune criminel pouvait être arrêté plusieurs fois avant d'être puni. Et dans ce cas, on l'enfermait en prison, simplement, avec d'autres jeunes criminels qui ne pouvaient

que lui apporter d'autres idées criminelles.

» Il aurait pu continuer ainsi durant des années, tandis que ses crimes croissaient en nombre et en atrocité pour n'être punis que par la prison. Mais, tout à coup, légalement, le jour de son dix-huitième anniversaire, le cycle était interrompu. Le « jeune délinquant » devenu un criminel adulte pouvait en quelques semaines se retrouver dans une cellule de condamné à mort. *Vous !* (A nouveau, il pointait son moignon sur moi :) Supposez que vous vous soyez contenté de gronder votre chien, sans jamais le punir, supposons que vous l'ayez laissé faire ce qu'il voulait dans la maison, que vous l'ayez simplement enfermé de temps en temps dans une cabane pour le laisser revenir plus tard en l'avertissant de ne jamais recommencer. Jusqu'à ce que vous vous aperceviez qu'il est devenu un grand et vieux chien, toujours aussi sale. Qu'auriez-vous fait, alors ? Vous auriez pris un fusil pour l'abattre ? Qu'en pensez-vous ?

— Eh bien... c'est la façon la plus incroyable d'élever un chien dont j'aie jamais entendu parler !

— Tout à fait d'accord. Ou un enfant. Et qui est coupable ?

— Moi, je pense.

— Exact. Et j'en suis sûr.

— Monsieur Dubois, dit alors une fille, *pourquoi ?* Pourquoi ne pas donner de fessées aux petits enfants et quelques bons coups de lanière aux plus grands quand ils le méritent... je veux dire pour de très vilaines choses.

— J'ignore pourquoi ils ne faisaient pas cela au XX^e siècle, dit M. Dubois d'un ton sinistre. Sans doute ces pseudo-scientifiques qui se donnaient le titre de « psycho-pédiatres » ou d'« assistants sociaux » méprisaient-ils les anciennes méthodes qui avaient fait leurs preuves. Sans doute les jugeaient-ils trop simples pour inculquer le respect humain et les vertus sociales à de jeunes esprits. Après tout, n'importe qui pouvait y parvenir en usant de patience et de fermeté, comme pour un petit chien. Je me suis parfois demandé s'ils n'avaient pas épousé la cause du désordre... mais c'est peu probable : les adultes agissent toujours consciemment pour des « motivations supérieures », quel que soit leur comportement.

— Mais, grands dieux ! s'exclama la fille, je n'aimais pas recevoir des fessées, comme tous les enfants, mais ma mère m'en donnait quand il le fallait ! La seule fois où j'ai été corrigée en classe, je l'ai été aussi à la maison. C'était il y a des années. Je n'ai jamais pensé qu'on pourrait me traîner devant un juge qui me ferait donner le fouet. Je veux dire qu'il suffit de ne pas le vouloir et ce genre de chose n'arrive pas. Je ne vois pas ce qu'il y a de mal dans notre système. Cela vaut mieux que de ne pas pouvoir se promener dans les rues de peur de se faire tuer, non ? Quelle horreur !

— Je suis d'accord, jeune dame, sur l'horrible contraste qu'il y avait entre ce que ces gens bien intentionnés pensaient et faisaient. Ils ne disposaient d'aucune théorie scientifique applicable à la morale. Ils avaient un code moral et ils essayaient de s'y conformer, mais il était faux, fait de charlatanisme rationalisé et de rêveries échevelées. Plus ils y croyaient, plus ils divaguaient. Ils considéraient, voyez-vous, que l'homme est doué d'instinct moral.

— Mais, monsieur !... Je croyais... Je pensais que j'avais...

— Non, mon enfant, vous avez une conscience cultivée, très bien éduquée. Mais l'homme n'a pas *d'instinct moral*. Il ne naît pas avec un sens moral. Vous n'en aviez pas en naissant, et moi non plus... pas plus qu'un chien. Ce sens moral, nous l'acquérons, par l'éducation, par l'expérience, en usant de notre esprit. Parfois. Ces jeunes criminels que nous évoquions étaient comme nous mais personne ne leur laissait la moindre chance d'acquérir ce sens moral. Leur existence ne le leur permettait pas. Qu'est-ce que le sens moral ? Un produit de l'instinct de survie. L'instinct de survie est à la base de notre nature humaine et c'est de lui que dérivent tous les aspects de notre personnalité. Tout ce qui entre en conflit avec l'instinct de survie agit tôt ou tard pour éliminer l'individu et, de ce fait, ne peut être transmis aux générations futures. Cette vérité est mathématiquement démontrable, universellement vérifiable. C'est la seule règle impérative et éternelle dont dépendent nos actes.

» Mais cet instinct de survie peut se diversifier en motivations plus complexes, plus subtiles que la lutte aveugle de l'individu pour rester en vie. Jeune demoiselle, ce que vous appelez votre « instinct moral » vous a été transmis par vos ancêtres, et c'est une vérité qui dit que la survie peut avoir des impératifs plus puissants encore que votre survie personnelle. Celle de la famille, par exemple. Ou de vos enfants, quand vous en aurez. Ou de la nation, encore plus haut dans l'échelle. Et il y a bien d'autres degrés. Toute théorie morale scientifique doit avoir pour origine l'instinct de survie individuel, *et rien d'autre !* Et elle doit poser correctement la hiérarchie de la survie, avec les motivations correspondant à chaque degré. De même, elle doit résoudre tous les conflits.

» Aujourd'hui, nous disposons d'une telle théorie. Nous sommes à même de résoudre n'importe quel problème moral, à quelque niveau que ce soit. Intérêt, amour de la famille, devoir patriotique, responsabilité devant la race humaine – nous pouvons développer une éthique exacte pour toute relation extra-humaine. Mais tous les problèmes moraux peuvent être illustrés par une citation approximative : « Il n'est pas d'amour humain plus grand que celui de la chatte mourant en défendant ses chatons. » Pensez-y, réfléchissez au problème de la chatte et, quand vous serez prête à réfléchir sur vous-

même, voyez jusqu'à quel degré de l'échelle morale vous pouvez monter.

» Nos jeunes criminels du XX^e siècle n'allaient pas très haut. Ils naissaient avec leur seul instinct de survie et la plus haute moralité qu'ils pouvaient atteindre était une loyauté chancelante envers leur bande. Mais les gens bien intentionnés essayèrent de « faire appel à leurs bons sentiments », de « les atteindre », d'« éveiller leur sens moral »... Pffuii ! Mais ils n'avaient pas de « bons sentiments ». L'expérience leur avait enseigné que ce qu'ils faisaient était pour eux la seule manière de survivre. Vous ne grondez pas votre chien, alors ce qu'il fait avec succès et plaisir est « moral » pour lui !

» La base de toute moralité est le devoir, qui est au groupe ce que l'intérêt particulier est à l'individu. Il ne s'est trouvé personne à cette époque pour parler de devoir à ces jeunes garçons d'une façon qu'ils auraient pu comprendre, c'est-à-dire en tapant un peu. Non... la société à laquelle ils appartenaient ne cessait de leur parler de leurs « droits ».

» Les résultats étaient prévisibles *puisque aucun être humain ne jouit de droits naturels*.

Là, M. Dubois s'était interrompu. Quelqu'un avait mordu immédiatement à l'hameçon.

— Mais, monsieur, et la vie, la liberté et la quête du bonheur ?

— Ah, oui... les « droits inaliénables ». Tous les ans, il se trouve quelqu'un pour citer cette merveilleuse poésie. La vie ? Mais quel droit à la vie a donc un homme qui se noie dans le Pacifique ? L'océan ne réagira pas à ses appels. Quel droit à la vie a un homme qui doit mourir pour sauver ses enfants ? S'il décide de sauver sa propre vie, le fait-il par l'effet de quelque droit ? Si deux hommes sont menacés de mourir de faim et que le cannibalisme soit la seule issue pour l'un d'eux, lequel a plus que l'autre le droit inaliénable de vivre ? Est-ce juste ? Il en est de même pour la liberté. Les héros qui ont signé ce grand document[3] déclarent *acheter* cette liberté au prix de leurs vies. La liberté n'est *jamais* inaliénable. On doit la payer régulièrement, par le sang des patriotes, autrement elle disparaît. De tous les « droits humains naturels » que l'homme a inventés, la liberté est encore celui qui n'est jamais gratuit.

» Le troisième « droit » ? La « quête du bonheur » ? Il est certes inaliénable, mais ce n'est pas un droit. C'est une condition, une condition universelle que les tyrans ne peuvent supprimer, que les patriotes ne peuvent restaurer. Vous pouvez me jeter aux oubliettes, me brûler sur un bûcher, me couronner roi des rois, je poursuivrai ma quête du bonheur aussi longtemps que vivra mon cerveau, mais il n'est aucun dieu, aucun saint, aucun sage ni aucune drogue pour m'assurer que je réussirai. (A cet instant, M. Dubois se tourna vers

moi :) Je vous ai dit que le terme de « délinquant juvénile » était contradictoire. « Délinquant » signifie « qui a failli à son devoir ». Mais « devoir » est une vertu adulte. C'est justement lorsque l'homme « juvénile » connaît le sens du devoir qu'il devient un homme « adulte ». Il ne peut pas y avoir de « délinquant juvénile ». Pour chaque criminel juvénile, il y avait toujours plus de délinquants adultes, des êtres parvenus à la maturité qui n'avaient jamais eu connaissance de leur devoir ou qui l'avaient renié.

» Et c'est là le point faible qui a détruit cette société qui, par bien d'autres aspects, était admirable. Les jeunes voyous qui rôdaient dans les villes de cette époque étaient les signes avant-coureurs d'une maladie plus grave. Les citoyens de cette société glorifiaient la mythologie des « droits »... mais ils avaient perdu le sens de leur devoir. Aucune nation ne saurait survivre ainsi.

Je me demandais dans quelle catégorie le colonel Dubois aurait classé Dillinger. Un criminel juvénile qui méritait la pitié même s'il fallait l'éliminer ? Ou bien un délinquant adulte qui ne pouvait provoquer que le mépris ?

Je ne savais pas. Tout ce dont j'étais sûr, c'est qu'il ne tuerait plus jamais de petites filles.

C'était mieux ainsi.

Nous n'avons pas de place dans cette unité pour de bons perdants. Nous voulons de vrais hommes pour entrer là-dedans et gagner !

Amiral Jonas Ingram, 1926.

Nous avons fait tous les exercices auxquels un fantassin peut avoir droit en terrain plat et nous nous sommes déplacés vers les montagnes pour faire des choses encore plus pénibles, plus exactement dans les Rocheuses canadiennes, entre Good Hope Mountain et Mount Waddington. Le Camp de l'adjudant Spooky Smith ressemblait beaucoup à Currie, en plus petit et en plus accidenté. Mais le Troisième Régiment était lui aussi plus petit qu'avant. Nous n'étions plus que quatre cents contre deux mille au départ. La compagnie H était maintenant organisée comme une simple section et le bataillon reformé en compagnie. Mais on nous appelait toujours « la compagnie H » et Zim demeurait « commandant de compagnie » et non chef de section.

Le supplément d'efforts aboutissait à un supplément d'instruction personnelle. Nous avions plus de caporaux-instructeurs que de pelotons et l'adjudant Zim, qui n'avait plus que cinquante hommes sous ses ordres au lieu de deux cent soixante, fixait son regard d'Argus sur chacun de nous en permanence – même lorsqu'il n'était pas là. De toute manière, à la moindre gaffe, il apparaissait immédiatement dans votre dos.

Malgré tout, ses coups de gueule avaient maintenant quelque chose de presque amical, ce qui était assez affreux. Parce que nous avions changé, tout comme le régiment. Les 20 pour cent que nous étions étaient presque des soldats et Zim semblait essayer de nous aider à réussir au lieu de nous savonner la pente.

Le capitaine Frankel se montrait plus souvent, lui aussi. Il participait à l'instruction, maintenant, et pas derrière un bureau. Il nous connaissait tous et il semblait avoir un véritable dossier dans la tête avec les progrès de chacun bien à jour, les résultats d'exercice, les corvées, l'état physique et même celui du courrier de la famille.

Il n'était pas aussi sévère que Zim. Il usait de termes plus modérés et il fallait vraiment qu'il tombe sur un abruti pour abandonner son éternel sourire amical. Mais il ne fallait pas s'y laisser prendre. Sous le sourire, il y avait une cuirasse de béryl. Je ne suis jamais parvenu à décider lequel des deux était le meilleur soldat : Zim ou Frankel ? Je veux dire sans galons ni insignes. Il ne faisait pas de doute qu'ils battaient de loin tous les autres instructeurs, mais lequel l'emportait sur l'autre ? Tout ce que faisait Zim était marqué par le style et la précision. Pour le capitaine Frankel, c'était la fougue, le brio. Il prenait tout comme un jeu. Les résultats, pour l'un et l'autre, étaient équivalents. Et rien n'était jamais aussi facile que le capitaine Frankel en donnait l'impression.

Tous ces instructeurs n'étaient pas de trop. La progression en scaphandre propulsé, comme je l'ai dit, est assez aisée en terrain plat. Et un scaphandre peut vous faire sauter aussi haut et aussi bien en montagne. Là où cela devient moins facile, c'est quand il s'agit de bondir contre une paroi de granit, dans un étroit couloir de sapins, et de couper les propulseurs à la dernière seconde. Il y eut trois accidents graves, dont deux morts et un blessé qui dut être rapatrié.

Mais la paroi de granit est encore plus redoutable *sans* scaphandre, je veux dire avec des cordes et des pitons. Je ne suis jamais vraiment parvenu à comprendre l'utilité de ces exercices d'alpinisme pour des fantassins mobiles mais j'avais depuis longtemps appris à me taire et à faire ce que l'on m'ordonnait. En vérité, ça m'apparut moins dur que je ne l'avais craint. Si quelqu'un m'avait dit, un an auparavant, que je pourrais escalader des rochers immenses et aussi lisses que des buildings, avec seulement un rouleau de cordes, quelques ridicules petits pitons et un marteau, j'aurais éclaté de rire. Je suis plutôt du genre niveau de la mer. Ou plutôt, j'étais. Depuis, il y avait eu du changement.

Je commençais d'ailleurs seulement à m'en apercevoir. Au Camp de l'adjudant Spooky Smith, nous étions libres d'aller en ville. Oh, bien sûr, au Camp Currie, après un mois, on nous avait octroyé un peu de liberté. Le dimanche après-midi, si vous n'étiez pas de corvée, vous pouviez faire le tour du camp à condition de ne pas oublier qu'il fallait être présent à l'appel du soir. Avec un peu de chance, on pouvait rencontrer un ou deux lapins qui remplaçaient les cafés, les théâtres, les dancings, les filles, etc.

Pourtant, cette petite liberté du Camp Currie était un privilège apprécié. On abandonnait le pas de course pour marcher tranquillement et, en allant jusqu'aux limites du camp, on ne voyait plus de tentes, plus d'adjudant. On arrivait à oublier les vilaines faces familières des camarades pour penser un peu. Ce petit privilège pouvait être diminué graduellement. Par exemple, on pouvait se

trouver consigné au quartier de la compagnie, ce qui signifiait qu'on ne pouvait même pas se rendre à la bibliothèque ou jusqu'à la « tente de récréation » (rendez-vous des joueurs d'échecs et autres amateurs de distractions frénétiques). Il était également possible d'être consigné dans sa tente. Ce qui ne signifiait pas grand-chose puisque cette mesure venait de pair avec des corvées qui vous laissaient à peine le temps de dormir. Non, c'était un peu comme la cerise sur la crème Chantilly, montrant à la compagnie et au monde entier que vous n'aviez pas commis une faute ordinaire mais un acte qui vous rendait indigne de vous mêler aux autres fantassins jusqu'à ce que vous ayez lavé la souillure.

Mais, au Camp Spooky, nous pouvions nous rendre en ville. Tous les dimanches matins, après le service religieux, nous pouvions prendre la navette jusqu'à Vancouver. Nous revenions pour l'appel du soir. Les instructeurs avaient droit à la nuit du samedi au dimanche et certains obtenaient des permissions de trois jours.

A ma première sortie, à peine descendu de la navette, je pris conscience du changement qui s'était opéré en moi. Johnnie n'était plus adapté à la vie civile. Tout me semblait incroyablement désordonné et compliqué.

Je n'ai rien contre Vancouver. C'est une très belle ville, admirablement située. Les gens y étaient très aimables avec les soldats dont ils avaient l'habitude et ils nous recevaient très courtoisement. Il y avait même dans le centre un foyer avec des hôtes, où l'on pouvait danser, où l'on accueillait et aidait les garçons trop timides. Moi, par exemple. Oui, moi, à ma grande surprise. Mais essayez donc de passer plusieurs mois sans voir d'autres femmes que celles des lapins de garenne !

Mais pour cette première sortie, je ne me rendis pas au foyer. Je passai la plus grande partie de mon temps à flâner le nez au vent, admirant les maisons, les vitrines des magasins pleines d'objets inutiles (pas une seule arme), les passants dont aucun n'était vêtu pareillement, qui se comportaient au gré de leur fantaisie... et les filles. Surtout les filles.

Je n'avais, me semblait-il, encore jamais pris réellement conscience de leur beauté. Bien sûr, j'avais toujours aimé les filles depuis le jour où j'avais découvert qu'elles différaient *vraiment* des garçons. Je veux dire que je n'avais même pas traversé cette fameuse phase où, ayant constaté cette différence, le garçon en vient à détester les filles. Moi, je les ai toujours aimées.

Mais ce premier jour à Vancouver, je les ai trouvées merveilleuses. C'était un spectacle ordinaire de les regarder tout simplement marcher. En fait, elles ne marchent pas. Du moins pas comme nous. C'est plus compliqué et infiniment charmant. Il n'y a pas

que leurs pieds qui bougent, mais chaque partie de leur corps, chacune dans une direction différente mais avec la même grâce.

J'étais planté au coin d'une rue avec mes camarades et nous aurions pu y rester des heures si un policier ne s'était approché.

— Hello, les gars ! Vous prenez du bon temps ?

Je vis les insignes qui décoraient sa poitrine et, impressionné, je répondis :

— Oui, monsieur l'officier !

— Pas d'officier avec moi. Ici, ça ne se fait pas. Pourquoi n'allez-vous pas au foyer ?

Il nous en donna l'adresse, nous indiqua le chemin à suivre et nous nous mettions en marche — Pat Leivy, « Kitten » Smith et moi — quand il nous lança :

— Amusez-vous bien, les gars... et ne cherchez pas d'histoires.

C'était très exactement ce que l'adjudant Zim nous avait dit en nous voyant embarquer à bord de la navette.

Mais nous ne sommes pas allés au foyer. Pat Leivy, dans son enfance, avait vécu à Seattle et il voulait revoir sa ville natale. Il avait de l'argent et il proposa de nous payer le voyage. Nos laissez-passer n'étaient pas limités à Vancouver et il y avait une navette toutes les vingt minutes. Smith décida de se joindre à nous.

Seattle n'était guère différent de Vancouver et les filles y étaient tout aussi nombreuses. La différence, c'est que Seattle n'avait pas l'habitude des soldats en balade. Pour dîner, nous avons choisi le mauvais endroit, un bar-restaurant près des docks.

Nous n'avons pas vraiment bu. Bien sûr, Kitten Smith avait accompagné son repas de quelques bières, mais il restait aussi aimable que d'habitude, aussi gentil. C'est ce qui lui avait valu son surnom, d'ailleurs[4]. Lors du premier exercice de combat à mains nues, le caporal Jones lui avait dit d'un air dégoûté :

— Un chaton m'aurait cogné plus fort !

Dans ce bar-restaurant, nous étions les seuls militaires. Les autres clients, pour la plupart, étaient des marins. Seattle est un port de commerce important. J'ignorais que les marins ne nous appréciaient pas. Peut-être parce que leur guilde avait essayé bien des fois d'être classée comme équivalent au Service Fédéral, mais sans succès. Je crois que cette histoire remonte à très longtemps, des siècles en arrière.

Il y avait aussi quelques jeunes. Ils avaient à peu près notre âge, l'âge du Service. Seulement, ils ne s'étaient pas engagés. Ils avaient les cheveux longs, l'allure négligée. En fait, j'avais dû leur ressembler avant mon incorporation.

A la table derrière nous, deux de ces jeunes voyous buvaient en compagnie de deux marins marchands et ils échangeaient des

remarques à voix haute, destinées à être entendues de tous et de nous en particulier.

Je ne chercherai pas à les répéter ici. Au début, nous n'avons rien dit. Puis les réflexions se firent plus méchantes et les rires plus sonores. A présent, tous les clients du restaurant écoutaient. Kitten se pencha vers moi et murmura :

— Fichons le camp.

Je regardai Pat Leivy sans rien dire : il hochait la tête. Nous avions déjà payé. Nous nous sommes levés.

Ils nous ont suivi dehors.

— Attention ! a murmuré Pat.

Nous avons continué de marcher sans nous retourner.

Ils ont attaqué.

J'ai décoché une manchette à la base du cou au premier qui s'est jeté sur moi et je me suis retourné pour aider Pat et Kitten. Mais l'affaire était déjà terminée. Kitten en avait étendu deux à lui seul et Pat avait réussi à enrouler son adversaire autour d'un réverbère.

Quelqu'un avait dû alerter la police. Sans doute le propriétaire du restaurant. Nous étions encore en train de nous demander ce qu'il fallait faire de nos quatre victimes quand ils arrivèrent. Deux policiers. Le plus âgé nous demanda de porter plainte mais Zim nous avait demandé de ne pas chercher d'histoires. Kitten avait l'air pâle d'un gamin pris en faute. Il dit :

— Je crois qu'ils ont fait une chute.

— Je vois, dit le policier. (Il retira un couteau de la main de mon assaillant. Il cassa la lame sur le bord du trottoir et nous dit :) Les gars, je crois que vous feriez mieux de retourner dans le centre.

Nous avons suivi son conseil. J'étais heureux que Pat et Kitten aient choisi comme moi de ne pas insister. Evidemment, un civil attaquant un membre des Forces Armées, c'est une affaire sérieuse. Mais ils avaient eu leur compte. Alors ?...

Je pense quand même que c'était une bonne chose de ne jamais sortir armé et de savoir neutraliser un agresseur sans le tuer. Tout s'était passé par réflexes.

C'est ainsi que j'ai découvert à quel point j'avais changé.

Nous avons repris la navette pour Vancouver.

Dès notre arrivée au Camp Spooky, nous avons commencé l'entraînement au saut. La rotation était d'un peloton par jour, un peloton au complet, c'est-à-dire une compagnie. On nous conduisait jusqu'au terrain, au nord de Walla Walla, on montait à bord du vaisseau, on décollait... Un petit tour dans l'espace, et puis on sautait et on avait droit à un exercice au sol avant le retour de la balise de rappel. En tout, une bonne journée. Avec vingt compagnies, cela

représentait à peu près un saut par semaine, si l'on comptait avec les défections qui accéléraient le rythme. Il faut dire que les conditions de saut se faisaient de plus en plus dures. Nous avons eu droit aux montagnes pour commencer, ensuite à la banquise polaire, au désert australien et, juste avant le brevet, on nous largua au-dessus de la Lune. A trente mètres d'altitude, votre capsule explose et vous éjecte et il faut jouer serré pour se poser avec son scaphandre (pas d'air, pas de parachute !). Une arrivée trop rude, une fuite, et plus de fantassin !

Les trous dans les rangs et l'accélération de la rotation des sauts provenaient en grande partie des accidents. Nous avions des blessés et des morts. Il y avait aussi ceux qui refusaient d'entrer dans leur capsule. Personne ne les engueulait. Ils passaient leur tour et ils étaient renvoyés le même soir. Même un gars qui avait déjà fait plusieurs sauts pouvait paniquer. Dans ce cas, les instructeurs étaient très gentils avec lui, comme un ami qui se sent malade.

Je n'ai jamais vraiment refusé d'entrer dans une capsule. Mais j'ai appris à trembler. Ça m'arrivait chaque fois pour les premiers sauts. Je n'ai pas changé.

Mais vous n'êtes pas un vrai fantassin si vous n'avez pas sauté.

On raconte une histoire, sans doute absolument fausse, à propos d'un fantassin qui visitait Paris. Aux Invalides, devant le tombeau de Napoléon, il demanda au gardien :

— Qui était-ce ?

Le gardien prit un air scandalisé.

— Monsieur l'ignore donc ? Mais ceci est le tombeau de *Napoléon* ! Napoléon Bonaparte, le plus grand soldat que l'Histoire ait connu !

Le fantassin réfléchit un instant, puis il demanda :

— Vraiment ? Où est-ce qu'il a sauté ?

Mais finalement, nous avons eu droit à notre brevet.

En me relisant, je vois que j'ai à peu près tout oublié. Je n'ai pas dit un mot à propos de nos armes, je n'ai pas parlé de cet incendie de forêt que nous avons combattu pendant trois jours, ni de l'alerte qui était une véritable alerte (mais nous ne l'avons appris que plus tard.) Il y eut aussi la tente de la popote qui fut arrachée par le vent. Oui, je m'aperçois que je n'ai pas vraiment parlé du temps. Pour nous, c'était quelque chose de très important, surtout la pluie et la boue, vous comprenez. Mais le temps, lorsque vous y pensez rétrospectivement, perd son importance. Vous prenez n'importe quel almanach au hasard et vous redistribuez pluie, vent, neige ou grêle sur n'importe quelle année, vous ne verrez pas la différence.

Au départ, notre régiment avait compté 2 009 hommes. Nous fûmes 187 à passer le brevet. Il y avait eu 14 morts (dont un par

jugement). Les autres avaient donné leur démission, ils avaient été mutés, évacués sur avis médical, etc. Le major Malloy prononça un bref discours, on nous donna à chacun un certificat et on nous passa en revue pour la dernière fois. Puis le régiment fut dissous et son drapeau mis sous scellés pour trois semaines, jusqu'à l'arrivée de trois mille civils. Une foule dont on devrait faire une unité militaire.

J'étais désormais un soldat. J'avais le droit de placer fièrement un S devant mon matricule, au lieu du R de recrue. C'était un grand jour pour moi.

L'Arbre de la Liberté, de temps à autre, doit être arrosé du sang des patriotes...

Thomas Jefferson, 1787.

Ou plutôt, je pensais que j'étais un soldat. Jusqu'au moment où je me présentai au vaisseau où j'étais affecté.

Je m'aperçois que j'ai oublié autre chose : comment la Fédération Terrienne était passée de l'état de « paix » à celui d'« urgence », puis de « guerre ». Je n'y avais guère prêté attention moi-même. Lorsque je m'étais engagé, c'était la « paix », l'état normal des choses. Du moins les gens le pensaient-ils. C'est lors de mon stage au Camp Currie que fut déclaré « l'état d'urgence », ce qui m'importait moins que ma coupe de cheveux, mon uniforme et les exercices. L'opinion de l'adjudant Zim sur ces différents points était au centre de mes préoccupations. Et puis, après tout, l'« urgence » c'est encore la « paix ».

En état de « paix », les civils ne prêtent pas la moindre attention aux pertes militaires si celles-ci ne figurent pas à la une des journaux et s'ils n'ont aucun parent parmi les victimes.

Pour ma part, je n'ai pas trouvé le moindre exemple d'une période de « paix » dans l'Histoire durant laquelle il n'y ait eu aucun combat.

Le conflit durait en tout cas depuis plusieurs années quand je me présentai à mon unité, les « Chats Sauvages de Willie », plus officiellement connue sous l'appellation de Compagnie K du Troisième Régiment de la Première Division d'Infanterie Mobile. Avec eux, j'embarquai à bord du *Valley Forge*, avec mon malheureux certificat en poche.

Les historiens ne semblent pas s'entendre à propos de ce conflit qu'ils appellent « Troisième Guerre Spatiale » (ou, parfois « Quatrième »), ou encore « Première Guerre Interstellaire », ce qui semble plus exact. Pour nous, c'était « La Guerre des Punaises ». De toute façon, historiquement, le début officiel du conflit ne coïncida pas avec mon embarquement. Il était surtout question, en fait,

d'« incidents », de « patrouilles » et d'« actions de police ». Mais on meurt tout aussi facilement lors d'une « action de police » que pendant une guerre bien officielle.

En vérité, je crois bien qu'un soldat ne perçoit pas mieux l'existence d'une guerre que n'importe quel civil, sauf pour la petite partie qui le concerne, quand vient le moment de l'action. La plupart du temps, il est obsédé par son sac de couchage, les adjudants et la possibilité de décrocher une ration supplémentaire auprès du cuistot.

Quand je rejoignis les « Chats Sauvages » à la Base de Luna, en compagnie de Al Jenkins et de Kitten Smith, je me retrouvai avec des gars qui avaient déjà effectué plus d'un saut au combat. En fait, ils étaient des soldats et nous étions des bleus. Mais personne ne nous brima. Les caporaux et les adjudants semblaient presque aimables après la cruauté scientifiquement dosée de nos instructeurs.

Il nous fallut quelque temps pour nous rendre compte que cette amabilité signifiait simplement que nous n'étions rien, que nous valions à peine l'effort d'un bon coup de gueule jusqu'à notre premier saut de combat – un vrai combat, qui avait coûté la vie à ces « Chats Sauvages » dont nous occupions maintenant les couchettes.

Je vais vous dire à quel point j'étais novice. Alors que le *Valley Forge* se trouvait encore à la Base de Luna, je tombai sur mon chef de groupe en tenue de sortie. Il portait à l'oreille gauche un petit pendentif, un minuscule crâne d'or merveilleusement ciselé, avec, au lieu des deux célèbres tibias croisés des pirates, plusieurs petits ossements d'or, microscopiques.

A la maison, j'avais toujours porté des boucles d'oreilles et des bagues, surtout quand j'avais rendez-vous avec une fille. J'en avais eu de très belles, avec des rubis gros comme l'ongle de mon petit doigt. Ils avaient appartenu à mon arrière-arrière-grand-père maternel. J'aimais les bijoux et j'avais eu du mal à les abandonner en me présentant à l'Armée. Mais ce crâne d'or pouvait apparemment être porté avec l'uniforme. Les lobes de mes oreilles n'étaient pas percés. Ma mère s'y était opposée. Mais je pouvais toujours faire monter ce crâne sur un clip. Il me restait encore l'argent de mon brevet et je n'avais pas l'intention de le laisser moisir.

— Euh... mon adjudant... Où avez-vous trouvé ces boucles d'oreilles ? Elles sont très belles.

Il ne sourit pas. Il n'eut pas la moindre expression de mépris. Il me dit simplement :

— Ça vous plaît ?

— Pour sûr !

L'éclat de l'or sur l'uniforme surpassait celui d'une gemme.

Je demandai :

— Est-ce qu'on les trouve au magasin de la base ?

— Non. Et je ne crois pas que vous puissiez en acheter ici. Je l'espère. Mais je vous dirai... quand nous arriverons là où vous pourrez vous en acheter. Je vous le promets.

— Euh... merci.

— Mais de rien.

Je rencontrais de plus en plus souvent, par la suite, ces petits crânes d'or. Ils avaient plus ou moins d'os. J'avais deviné juste : ce genre de bijou était admis avec l'uniforme, tout au moins quand on était en permission. Et puis, j'eus enfin l'occasion d'en « acheter » un et je m'aperçus que le prix de cette petite chose était prodigieusement élevé.

C'était l'Opération D.D.T., la Première Bataille de Klendathu, pour les livres d'histoire. Peu après la destruction de Buenos Aires. Du coup, les marmottes qui habitaient la planète Terre s'étaient rendu compte qu'il se passait quelque chose. En fait, les gens ne croyaient pas vraiment à l'existence des autres planètes, du moins ceux qui n'y étaient jamais allés.

L'attaque contre Buenos Aires réveilla donc tous les civils qui demandèrent à grands cris le repli de toutes les forces disponibles, la mise en place d'un véritable bouclier spatial autour de l'espace terrien. Ce qui était idiot. On ne gagne pas une guerre en jouant la défense mais bel et bien en attaquant. Regardez l'Histoire : les « Départements de la Défense » n'ont jamais fait la décision. Mais c'est une réaction courante chez les civils lorsqu'ils prennent conscience de la guerre : exiger une tactique défensive. Ils se comportent comme le passager d'un astronef qui essaierait d'arracher les commandes au pilote au moment où retentit la sonnerie d'alarme.

Mais quand l'heure de l'opération a sonné, personne ne m'a demandé mon opinion.

Au lieu de replier nos forces sur la planète mère avec les prévisibles et catastrophiques résultats qu'une telle manœuvre aurait eu sur nos alliés et nos planètes-colonies, nous avons décidé de porter la guerre chez les Punaises.

La nouvelle de la destruction de Buenos Aires nous avait été transmise par un autre vaisseau. Nous étions à quelques parsecs de la Terre et nous sortions à peine de l'effet Cherenkov.

Je me souviens d'avoir pensé : « Mon Dieu ! c'est horrible ! » Mais je ne connaissais pas Buenos Aires, la Terre était très loin et nous nous préparions à attaquer Klendathu, la planète des Punaises. Le *Valley Forge* était sur une trajectoire de rendez-vous, la gravité interne était coupée afin d'économiser l'énergie au profit de la vitesse et nous étions sanglés dans nos couchettes, drogués et inconscients.

Des mois plus tard, je devais comprendre le changement énorme que la chute de Buenos Aires avait amené dans ma vie.

Nous allions être largués sur Klendathu. Je fus assigné à la suite du première classe Dutch Bamburger qui ne manifesta son plaisir que lorsque l'adjudant de section se fut éloigné.

— Ecoute-moi bien, le bleu : tu te colles derrière moi et tu n'en bouges pas. Si tu me retardes, je t'écrase ta petite cervelle. Vu ?

Je hochai la tête, c'est tout. Je venais seulement de comprendre que je n'étais plus à l'exercice.

Pendant un moment, j'ai eu la tremblote.

Et puis, on s'est retrouvés en bas.

L'Opération D.D.T. aurait pu aussi bien s'appeler Opération Kamikaze.

Tout se passa très mal. L'objectif était d'écraser l'ennemi d'un seul coup, d'occuper la capitale planétaire et les points stratégiques afin de mettre un terme à cette guerre. Mais on a bien failli la perdre.

Je ne veux pas critiquer le général Diennes. Je ne sais même pas si ce que l'on raconte est exact, à savoir qu'il aurait demandé toujours plus de troupes et d'appui en s'en remettant à la garde de l'Amiral en Chef des Cieux. Ça ne me regarde pas. Et puis, on ne m'empêchera pas de penser que ceux qui discutent après coup n'ont même pas la moitié des cartes du jeu en main.

Tout ce que je sais, c'est que le général a sauté avec nous et qu'il a dirigé les opérations au sol. Quand la situation est devenue intenable, c'est lui-même qui a pris la tête de la contre-attaque de diversion qui a permis de sauver la peau de quelques gars (dont la mienne). Et c'est là qu'il s'est fait avoir. Ses restes radioactifs sont encore là-bas, sur Klendathu, et il est vraiment trop tard pour le faire passer en cour martiale, alors, n'insistons pas.

Mais j'ai un petit commentaire à émettre à l'intention des stratèges en chambre. Je sais très bien que la planète des Punaises aurait pu être arrosée de bombes H jusqu'à ce qu'elle soit recouverte de verre radioactif. Mais est-ce que cela nous aurait donné la victoire ? Les Punaises ne sont pas des êtres comme nous. Ce sont en fait des pseudo-arachnides qui ne ressemblent même pas aux araignées. Ce sont des arthropodes, d'accord, et ils pourraient faire penser à l'image délirante qu'un fou peut avoir d'une araignée géante. Mais leur mode de vie, psychologique et économique, est très proche de celui des fourmis ou des termites. Les Punaises forment des communautés régies selon l'absolue dictature de la ruche. En ravageant la surface de leur monde, nous n'aurions tué que des soldats et des ouvrières. Nous n'aurions pas touché les reines, les cerveaux gouvernants.

Il n'est même pas certain qu'un coup direct, avec une fusée H pénétrante, pourrait venir à bout d'une reine. On ne sait pas exactement à quelle profondeur elles se trouvent. Je ne tiens pas à connaître la réponse. Aucun des gars qui ont tenté d'y aller voir n'est

revenu.

Et si nous avions dévasté toute la zone productive de Klendathu ? Eh bien, les Punaises auraient encore leurs astronefs et leurs colonies sur les autres planètes, tout comme nous. Et leur quartier général est encore debout. S'ils ne se rendent pas, la guerre peut aussi bien durer pour l'éternité. A l'époque de l'opération D.D.T., nous n'avions pas de bombes novae et il n'était pas question de briser la planète tout entière.

S'ils ne se rendaient pas, la punition ne servait à rien.

S'ils pouvaient se rendre.

Leurs soldats ne le pouvaient pas. Leurs ouvrières ne se battaient pas et nous passions des heures et des tonnes de munitions à liquider des ouvrières qui n'auraient même pas bougé une antenne.

Mais n'allez pas croire qu'avec le nom que nous leur avons donné et leur totale incapacité à se rendre les Punaises ne soient rien de plus que de stupides insectes. Non, ce sont des adversaires intelligents, dangereux, bien entraînés. Vous leur grillez une patte, deux, trois, et ils continuent d'attaquer. Quand ils n'ont plus de pattes, ils s'arrêtent, d'accord, mais ils continuent à tirer. Et si vous voulez en finir, vous avez intérêt à viser les centres nerveux parce que autrement, votre Punaise peut aussi bien vous passer sur le corps et continuer tout droit, en tirant n'importe où, jusqu'au moment où elle s'écrase contre un obstacle.

Le saut a été un vrai massacre. Cinquante vaisseaux étaient lancés dans l'opération. Ils devaient sortir de l'effet Cherenkov et passer en propulsion normale avec une coordination parfaite, pour se mettre en orbite et nous larguer, selon la formation prévue, droit sur l'objectif prévu. Pas question d'effectuer le tour de Klendathu en orbite pour redresser la formation. Je suppose que c'est difficile. En fait, je *sais* très bien que c'est foutrement difficile. Si ça ne marche pas, c'est le fantassin qui se retrouve tout nu.

On peut dire qu'à notre manière, on a eu de la chance. Le *Valley Forge* a dégusté alors que nous n'avions pas encore touché le sol. Il est entré en collision avec l'*Ypres*. Rien d'étonnant avec cette formation serrée qui orbitait à cinq milles par seconde. Les deux vaisseaux furent anéantis. A l'état d'épave, le *Valley Forge* a continué d'éjecter des capsules. Pour ma part, je n'avais pas conscience de ça. J'étais dans mon cocon et je plongeais vers la surface de la planète. Je suppose que notre commandant de compagnie, lui, savait que le *Valley Forge* n'existait plus et qu'il avait déjà perdu la moitié de ses Chats Sauvages. Il avait été éjecté en tête et le contact radio avec le commandant de bord avait été interrompu presque aussitôt.

Mais ce n'est qu'une supposition. Je veux dire qu'il ne m'a jamais donné la réponse puisqu'il n'est pas revenu.

Peu à peu, j'ai eu l'impression que le débarquement tournait au désastre. Et puis, durant dix-huit heures, ce ne fut plus qu'un cauchemar. Je ne peux pas en dire grand-chose. Il ne me reste que des fragments, des flashes d'horreur.

Je n'ai jamais tellement apprécié les insectes et encore moins les araignées, venimeuses ou pas. A la maison, la moindre petite bestiole dans mon lit me filait des frissons. Je rejetais la simple idée d'une mygale ou d'une tarentule. Et il n'était pas question pour moi de manger du crabe, de la langouste ou même des crevettes.

La première fois que j'ai vu une Punaise, sur Klendathu, j'ai eu l'impression que mon esprit décollait de mon crâne et se mettait à ululer autour de moi. Il me fallut plusieurs secondes avant de comprendre que je l'avais tuée et que je devais cesser de tirer. C'était probablement une ouvrière. Avec la réaction que j'avais eue, je veux dire qu'un soldat ne m'aurait sans doute pas laissé la moindre chance de raconter tout cela.

Mais pour les gars des équipes CROC, ce fut pire. Ils devaient être largués à la périphérie de la zone à investir, la mission des néochiens étant de transmettre en permanence des renseignements tactiques aux unités chargées du bouclage. Les Calebs, bien sûr, n'avaient que leurs crocs pour se défendre. Ils n'emportaient qu'une radio et une bombe. Par la radio, un néochien transmet à son partenaire tout ce qu'il voit, entend et flaire. S'il est blessé ou capturé, il n'a plus qu'à utiliser la bombe. Mais ces malheureux néochiens n'attendirent même pas d'être capturés ou blessés pour se faire sauter. La plupart des bombes explosèrent dans les secondes qui suivirent l'arrivée au sol. En présence des Punaises, les néochiens avaient la même réaction que moi, multipliée par cent. Depuis l'opération D.D.T., on a trouvé le moyen d'élever des néochiens en les habituant à la vue et à l'odeur des Punaises.

Mais ce n'était pas le seul élément à craquer. Tout s'effritait, mais je ne le savais pas encore. Je collais à Dutch, grillant tout ce qui bougeait, balançant mes grenades dans tous les trous que j'apercevais. Au fur et à mesure que le massacre se développait, je devins capable de liquider les Punaises sans gaspiller mes munitions. Mais je n'avais toujours aucun moyen de faire la différence entre les soldats et les ouvrières. Et on comptait un soldat pour cinquante ouvrières inoffensives.

L'armement des Punaises n'était pas aussi important que le nôtre mais tout aussi efficace. Il y avait en particulier un rayon qui transperçait les scaphandres et découpait la chair et les os comme un fromage frais. De plus, leur coordination était supérieure à la nôtre puisque le cerveau pensant de chaque « peloton » ennemi était hors de portée, quelque part au fond d'un trou, très loin.

Dutch et moi, nous avons eu de la veine pendant un bon moment. Nous nous déplaçons dans une zone d'environ mille six cents mètres carrés, arrosant les trous de bombes, tiraillant à droite et à gauche. Nous essayions autant que possible d'économiser nos fusées pour les cas d'urgence. Le plan de base était de nettoyer l'objectif pour permettre aux renforts et au matériel lourd d'investir le terrain sans trop de résistance. Je veux dire que ce n'était pas un raid mais une vraie bataille pour établir une tête de pont. Il fallait prendre la place et la tenir. A partir de là, les grosses unités et les troupes de relève partiraient à la conquête de la planète.

Mais ça ne s'est pas passé comme ça.

Notre groupe ne se comportait pas trop mal. On était dans un mauvais secteur. Plus de contact avec l'autre groupe. Le chef de section et son sergent avaient été tués. Mais nous avions creusé notre trou. Il était à nous jusqu'à ce que les gars de la relève se montrent.

Mais ils ne se sont jamais montrés. Ils ont été largués sur la zone où nous aurions dû nous trouver si tout s'était bien passé. Ils sont tombés sur les Punaises et nous ne les avons jamais vus. Alors on est restés sur notre position, comblant les pertes dans la mesure du possible. Les réserves de munitions diminuaient et on économisait l'énergie pour les scaphandres. Il s'est passé comme ça quelques milliers d'années.

A un moment, Dutch et moi nous filions en profitant du défilement d'un mur pour essayer de rejoindre le peloton des armes spéciales qui pouvait nous appuyer. Brusquement, le sol s'est ouvert juste devant Dutch, une Punaise a jailli et Dutch est tombé.

J'ai grillé la Punaise, balancé une grenade et le trou s'est refermé. Je me suis penché sur Dutch. Il n'avait pas l'air blessé. Un adjudant de section a la possibilité de faire la différence entre les morts et les blessés rapatriables par la lecture automatique des indicateurs physiologiques. On peut arriver au même résultat, manuellement, en manipulant les contrôles placés sur le ceinturon du scaphandre. Dutch n'a pas répondu quand je l'ai appelé. Sa température était de 38°. Mais respiration, rythme cardiaque et ondes encéphalo étaient au niveau zéro. C'était mauvais mais ça pouvait être faux tout aussi bien. Je veux dire que son scaphandre était peut-être mort, mais pas lui. J'oubliais que, dans ce cas, je n'aurais pas eu d'indication de température. Alors, j'ai pris l'ouvre-boîte dans mon ceinturon et j'ai commencé à extraire Dutch de son scaphandre tout en guettant les alentours. C'est alors que j'ai entendu cet appel que je ne veux plus jamais entendre, cette voix qui beuglait dans mon casque :

— *Sauve qui peut !* Repliez-vous ! Repliez-vous ! Sauvez les blessés ! Six minutes ! Six minutes ! Appel à tous ! Décrochez ! Repliez-vous sur les points de ralliement ! *Sauve qui...*

Je n'ai pas perdu de temps. La tête de Dutch m'est restée dans les mains quand j'ai voulu le tirer. Je l'ai laissé là et j'ai sauté. Je n'ai même pas pensé à récupérer ses munitions. Je comptais mes sauts, c'est tout. Je filais droit sur le point d'appui qui nous avait été assigné.

Mais il avait déjà été évacué. Je me sentis tout à coup complètement perdu. Et abandonné. Et puis j'entendis le rappel. Ce n'était pas le *Yankee Doodle* d'une balise du *Valley Forge*, mais *Sugar Bush*, un air que je ne connaissais pas. Mais je fonçai droit dessus, en grillant mes dernières réserves. Je réussis à monter à bord alors qu'ils allaient décoller. Peu après, je me retrouvai sur le *Voortrek* dans un état de choc tel que je ne parvenais plus à me rappeler mon numéro matricule.

Plus tard, j'ai entendu parler de « victoire stratégique ». Mais moi je dis que nous avons pris une sacrée raclée.

Six semaines après (et plus vieux de soixante ans), à la base Spatiale de Sanctuaire, je me présentai aux ordres de l'adjudant Jelal, à bord du *Rodger Young*. Je m'étais fait percer le lobe de l'oreille gauche et je portais maintenant un petit crâne d'or... avec un seul os. Al Jenkins, qui m'accompagnait, avait aussi le sien. Quant à Kitten, il n'avait même pas eu le temps d'être éjecté du *Valley Forge*. Les survivants des Chats Sauvages avaient été redistribués un peu partout. Une moitié de l'unité, à peu près, avait péri dans la collision entre l'*Ypres* et le *Valley Forge*. Quant aux combats... Ce désastre avait porté nos pertes à plus de 80 pour cent. L'autorité en place avait donc décidé que, dans ces circonstances, il n'était pas question de reformer l'unité. Le dossier Chats Sauvages avait été glissé dans les archives en attendant que toutes les blessures soient cicatrisées. Plus tard, sans doute, on reformerait la compagnie K, avec de nouveaux visages mais des traditions inchangées.

Quant aux autres unités, elles avaient de nombreux trous à combler.

L'adjudant Jelal nous accueillit cordialement et nous dit que notre nouvelle unité était « la meilleure de la Flotte », que le *Rodger Young* était le roi des vaisseaux, mais il ne parut pas remarquer le petit crâne à notre oreille. Ultérieurement, il nous conduisit au lieutenant. Nous eûmes droit à un vague sourire et quelques petites phrases paternalistes. C'est à ce moment que je m'aperçus que Al Jenkins ne portait plus son crâne d'or. Moi non plus. Nous aurions été les seuls dans les Têtes Dures de Raszak.

Ils avaient une raison pour ne pas porter de crânes d'or. Avec les Têtes Dures de Raszak, il n'était pas question de savoir combien de fois vous aviez sauté au combat, ni sur quels mondes. Vous étiez une

Tête Dure ou vous n'en étiez pas une. Dans ce dernier cas, ils se fichaient éperdument de savoir qui vous étiez et ce que vous aviez fait. Nous avions été admis dans l'unité comme vétérans et non comme recrues, donc avec tout le bénéfice du doute possible.

Moins d'une semaine après, nous avions sauté avec eux, nous nous étions battus avec eux et il n'était plus question de doute. Nous étions des Têtes Dures, des membres de la famille. Ce qui signifiait qu'on pouvait s'engueuler en toute liberté, participer aux bagarres et aux discussions sans se faire rembarquer automatiquement. On nous appelait par nos prénoms et on pouvait même se le permettre avec les sous-officiers en certaines occasions. Et uniquement pendant le service. L'adjudant Jelal, par exemple, était toujours de service. Quand on le rencontrait à terre, il devenait « Jelly » et oubliait ses galons.

Mais le lieutenant, lui, était toujours « le Lieutenant ». Jamais « M. Rasczak » ou « lieutenant Rasczak ». On s'adressait à lui à la troisième personne. Il n'y avait pas de dieu, rien que « le Lieutenant », et l'adjudant Jelal était son prophète. Jelly, par exemple, pouvait dire « non » et se faire contrer, surtout par les plus jeunes des sergents, mais s'il disait : « le Lieutenant n'aimerait pas ça », c'était une déclaration *ex cathedra* et on abandonnait immédiatement le sujet. Il ne serait jamais venu à l'idée de personne de vérifier si, vraiment, le Lieutenant n'aimait pas ça. Le Mot avait été prononcé.

Le Lieutenant était un père pour nous. Il nous aimait, il était indulgent et, pourtant, à terre comme à bord du vaisseau, il restait distant. Mais quand nous sautions... Ma foi, vous n'en auriez pas cru vos yeux. Il veillait sur chacun de ses hommes, alors même que la section était dispersée sur quelques centaines de kilomètres carrés de terrain. Il était comme malade d'inquiétude pour chaque homme de son unité. Impossible de vraiment savoir comment il se débrouillait pour nous suivre à la trace, mais ça vous faisait du bien d'entendre sa voix en pleine bataille :

— Johnson ! Portez-vous sur le 6^e peloton ! Smitty a des ennuis !

C'était bon, même pour le chef de peloton de Smith qui aurait dû intervenir le premier.

Nous savions aussi une chose. Aussi longtemps qu'on était vivant, le Lieutenant ne risquait pas de rembarquer. C'était une certitude absolue. Le Lieutenant était incapable de repartir en vous laissant seul.

Pendant toute la Guerre des Punaises, il n'y a jamais eu un seul prisonnier dans les Têtes Dures de Rasczak.

Jelly était une mère pour nous. Et il se montrait très proche de nous, plein d'attentions, mais sans indulgence. Pourtant, jamais il ne faisait son rapport au Lieutenant. Jamais une Tête Dure de Rasczak ne passa en cour martiale, jamais un homme ne fut fouetté. Jelly ne

distribuait même pas tellement de corvées. Il avait des moyens bien à lui pour rendre la justice. Par exemple pour les revues. Il s'arrêtait simplement devant vous, il vous regardait et disait tranquillement :

— Excellente présentation pour un marin. Pourquoi ne demandez-vous pas votre mutation ?

Et ça marchait à tous les coups, parce que chacun de nous savait que les types de la Marine dormaient avec leur uniforme et ne se lavaient jamais au-dessous du cou.

Jelly n'avait pas vraiment à faire régner la discipline parmi les soldats. Il portait surtout son effort sur ses sous-officiers et comptait sur la simple transmission hiérarchique. Quand je rejoignis les Têtes Dures, mon chef de peloton était « Red » Greene. Après quelques sauts, à un moment où j'avais la grosse tête, je trouvai le moyen de râler contre lui. Il ne fit pas son rapport à Jelly. Non. Il m'emmena simplement jusqu'aux douches et me fila une petite correction. Après quoi, nous avons été amis. Plus tard, d'ailleurs, c'est « Red » qui me recommanda pour les galons de première classe.

Pour en revenir aux types de la Marine, nous n'avions aucun moyen de savoir si ceux du *Rodger Young* dormaient avec leurs uniformes et s'ils se lavaient à fond : ils occupaient une partie du vaisseau et nous la nôtre. On leur avait fait comprendre qu'ils n'étaient pas tellement les bienvenus sur notre territoire et ils ne se montraient que pour des raisons de service. La cabine du Lieutenant se trouvait dans le quartier des officiers, dans le territoire affecté à la Marine, mais nous avions rarement mission de nous y présenter. Nous prenions les tours de garde vers l'avant. Le *Rodger Young* était un vaisseau mixte. Le capitaine Deladrier, commandant de bord, était une femme, de même que quelques officiers de navigation. Le domaine des dames s'étendait au delà de la cloison n° 30. Jour et nuit, deux sentinelles de l'Infanterie Mobile montaient la garde devant l'unique porte. Seuls les officiers de service, y compris le Lieutenant, pouvaient s'aventurer de l'autre côté de la fameuse cloison n° 30. Ils prenaient également leurs repas au mess, qui était mixte. Mais jamais ils ne s'y attardaient. Il y avait peut-être d'autres transports de troupes régis différemment, mais pour le *Rodger Young*, c'était comme ça.

Le tour de garde était considéré comme un privilège. C'était en fait un véritable plaisir de se tenir près de la porte, les bras croisés, les jambes bien écartées, avec la certitude qu'une créature de sexe féminin pouvait à tout moment apparaître dans votre champ de vision, même s'il était interdit de lui adresser la parole. Je fus même convoqué une fois dans le bureau du commandant Deladrier. Elle leva les yeux sur moi et elle me dit :

— Portez ceci au Chef Ingénieur, je vous prie.

En dehors des corvées d'entretien, j'étais affecté à l'équipement

électronique, sous la vigilante direction de « Padre » Migliaccio, chef du premier groupe. Je faisais ce que j'avais autrefois fait avec Carl. Les sauts n'étaient pas fréquents et, tous les jours, tout le monde travaillait. Si un homme n'avait aucun talent particulier, il pouvait toujours gratter les parois. Pour l'adjudant Jelal, la propreté ne connaissait pas de limites. Telle était la règle : tout le monde se bat, tout le monde travaille. Notre maître coq était Johnson, adjudant du deuxième groupe, un gros garçon sympathique qui venait de Géorgie (celle de l'hémisphère Ouest, pas l'autre) et sa cuisine avait de la classe. Ce qui expliquait l'argent qu'il se faisait à droite et à gauche : il mangeait souvent entre les repas et il ne voyait aucune raison pour en priver les autres.

Le Padre et Johnson veillaient sur nos âmes et nos estomacs mais, s'ils se faisaient avoir au prochain saut, qui leur succéderait ? C'était un sujet dont nous discussions fréquemment sans trouver de solution.

Mais le *Rodger Young* n'était pas tenu à l'écart des opérations. Aucun saut ne ressemblait au précédent. Il n'était plus question de batailles, en tout cas : nous opérions seuls : raids, patrouilles, coups de main. La vérité, c'est que la Fédération Terrienne n'était pas en mesure de se lancer dans une bataille importante. Le désastre de l'Opération D.D.T. avait coûté trop de vaisseaux, trop de troupes. Il fallait du temps pour panser les blessures, pour former de nouveaux hommes.

Les vaisseaux légers, les corvettes comme le *Rodger Young* pouvaient se déplacer très vite, désorienter l'ennemi en essayant d'être partout à la fois, frapper et disparaître aussitôt. Dans ce genre d'opération, nous avons subi des pertes. On comblait les trous en regagnant Sanctuaire. A chaque saut, j'avais la tremblote, mais nous ne restions jamais très longtemps sur le terrain. Entre-temps, la vie s'écoulait de façon plutôt agréable à bord du *Rodger Young*. Je faisais mon travail comme tout le monde et je me disais que c'était une des meilleures périodes de mon existence.

C'est alors que le Lieutenant fut tué.

Soudain, ce fut le pire moment de ma vie. Déjà, j'avais une raison personnelle : ma mère s'était trouvée à Buenos Aires lorsque les Punaises avaient frappé.

Je l'avais appris sur Sanctuaire. Nous étions revenus faire le plein de capsules et le courrier nous rejoignit là. Ma tante Eleanora m'apprenait la mort de ma mère en trois lignes pleines d'amertume. Elle semblait m'en rendre responsable. Peut-être parce que, en tant que soldat, j'aurais dû selon elle repousser l'attaque contre Buenos

Aires. Peut-être parce que je n'étais pas à la maison. Mais ce n'était pas évident. Ou plutôt : elle était parvenue à insinuer ces deux accusations en trois lignes.

J'ai déchiré la lettre et essayé de ne plus y penser. Pour moi, ils étaient morts tous les deux. Je veux dire que père n'aurait jamais laissé mère partir seule pour Buenos Aires. Dans ses trois lignes, tante Eleanora ne parlait pas de lui, mais ça ne prouvait rien. Ultérieurement, j'appris que je ne m'étais qu'à moitié trompé : père avait été retardé de quelques heures. Il allait rejoindre mère quand les Punaises avaient frappé.

Deux heures plus tard, j'étais convoqué par le Lieutenant. Il me demanda très gentiment si je ne voulais pas rester sur Sanctuaire pendant la prochaine patrouille. Il me dit que j'avais pas mal de jours de permission à prendre. J'ignore comment il avait pu savoir que j'avais perdu quelqu'un. De toute façon, je l'ai remercié et je lui ai dit que je préférerais prendre une permission avec tous les gars de l'unité quand ce serait possible.

Je ne l'ai pas regretté. Si j'étais resté sur Sanctuaire, je n'aurais pas été là quand le Lieutenant a été descendu, et ç'aurait été insupportable pour moi.

Tout s'est passé très vite, juste avant le rembarquement. Un homme du troisième peloton avait été blessé. Pas trop grièvement, mais il ne pouvait plus bouger. L'adjoint au chef de groupe, qui venait juste de décrocher pour aller le récupérer, fut touché à son tour. Comme d'habitude, le Lieutenant surveillait tout le monde en même temps. Il est probable qu'il avait les diagrammes physios de chacun de nous en visuel, mais nous ne le saurons jamais. Quand il sut que l'adjoint au chef de groupe était encore vivant, il se porta lui-même au secours des deux hommes et en prit un dans chaque bras. Il réussit à les porter durant les dix derniers mètres et à les faire embarquer dans la navette. A l'ultime seconde, alors que tout le monde était à bord, le champ de projection annulé, il fut touché et il mourut sur place.

C'est volontairement que je n'ai pas mentionné les noms du soldat et du chef de groupe que le Lieutenant avait ramenés jusqu'au vaisseau de récupération. C'était sur nous tous qu'il veillait, de toute manière. Jusqu'à son dernier souffle. Le soldat, c'était peut-être moi. Cela n'a pas vraiment d'importance. Ce qui compte, c'est que la famille que nous formions jusque-là se retrouvait décapitée, sans père. Nous n'étions plus les mêmes.

Après la mort du Lieutenant, le capitaine Deladrier invita l'adjudant Jelal à prendre son premier repas au mess, avec les officiers, mais il s'excusa. Il se comporta dans les jours qui suivirent

exactement comme une veuve qui affecte de croire que son époux défunt peut revenir d'un moment à l'autre. Il se montra un peu plus strict, peut-être. Mais quand il lui arrivait (rarement, désormais) de dire : « Le Lieutenant n'aimerait pas ça », c'était le plus dur qu'un homme pût supporter.

Il modifia à peine notre formation de combat. L'adjoint au chef du deuxième groupe se retrouva simplement faisant fonction d'adjudant de section. Pour ma part, de première classe faisant fonction d'adjoint au chef de peloton, je fus promu caporal avec la fonction très symbolique d'adjoint au chef de groupe. Jelly, quant à lui, se comporta comme si le Lieutenant était bel et bien en permission prolongée. Il lui communiquait des ordres qu'il ne faisait qu'exécuter. Rien n'était changé, en somme.

Et cela nous sauva.

Je n'ai rien d'autre à offrir que du sang, de la sueur et des larmes.

Winston Churchill, militaire et homme d'Etat du XX^e siècle.

Après le raid contre les Squelettes, celui où Dizzy Flores avait dégusté, le premier raid de l'adjudant Jelal en tant que chef de section, un des servants de batterie du vaisseau me demanda :

— Comment ça s'est passé ?

Je lui ai répondu :

— Comme d'habitude...

C'était sans doute une question amicale, mais j'étais plutôt bouleversé et pas du tout en humeur de parler. Dizzy était mort mais j'étais heureux que nous ayons tout fait pour le récupérer. D'un autre côté, ç'avait été un acte inutile et j'en éprouvais de la colère. Tout cela dominé par un réconfort brumeux : celui de se retrouver à bord du vaisseau, avec tous ses bras et ses jambes.

Mais, je vous le demande : comment peut-on parler d'un saut à quelqu'un qui n'y a jamais participé ?

Le marin a ajouté :

— Ça marche bien pour vous, les gars. Trente jours de sieste, une demi-heure de boulot. Moi, j'ai droit à un quart sur trois.

— Je veux bien te croire, j'ai dit. Certains ont plus de chance que d'autres.

— Ecoute, soldat, tu ne vends pas des aspirateurs...

Tout n'était pas faux dans ce que disait ce marin. La vie de fantassin est un peu comme celle des aviateurs des toutes premières guerres mécanisées. On ne compte parfois pas plus de quelques heures de combat réel dans toute une carrière. Le reste n'est fait que d'entraînement, d'exercice. On se prépare, on attend, on va à la bagarre, on revient. Après l'opération contre les Squelettes, il y eut trois semaines de voyage avant un nouveau saut, sur une autre planète, dans un autre système stellaire. Une colonie des Punaises. Même avec l'effet Cherenkov, les étoiles demeuraient lointaines.

Entre-temps, j'eus droit officiellement à mes galons de caporal qui me furent remis par l'adjudant Jelal avec confirmation du capitaine Deladrier en l'absence d'un officier d'Infanterie. Théoriquement, mon grade n'était pas officiel mais le taux des pertes était tel que les nominations suffisaient à peine à les compenser. Dès l'instant où Jelly me déclara caporal, je l'étais.

Le marin avait eu tort de parler de « sieste ». Rien qu'en ce qui concernait l'équipement de saut, nous avions cinquante-trois scaphandres à vérifier et à entretenir entre chaque opération, sans parler de l'armement et du matériel spécial. Il arrivait, par exemple, que Migliaccio vérifie un scaphandre derrière moi, que Jelly confirme son rapport et que le lieutenant Farley, l'ingénieur en armement, décide que les réparations étaient impossibles à bord, à la suite de quoi il fallait prélever un nouveau scaphandre au magasin et l'activer, petite opération intéressante qui ne requiert jamais que vingt-six heures de travail.

Tout cela contrariait nos périodes de sieste.

Mais il nous arrivait de passer de bons moments. Il y avait constamment des tournois de jeux. Du tricartrac aux échecs. Et puis le meilleur orchestre de jazz à quelques parsecs à la ronde (peut-être même le seul), avec l'adjudant Johnson à la trompette, dont le répertoire allait des hymnes les plus déchirants aux solis les plus violents.

Après le raid contre les Squelettes et cette récupération sur orbite conduite de main de maître (ou de maîtresse ?) par le commandant Deladrier, le forgeron de la section, Archie Campbell, réalisa un modèle réduit du *Rodger Young* qui fut signé par tous avec la dédicace :

Au Super-Pilote Yvette Deladrier, avec la reconnaissance des Têtes Dures de Raszak.

Le commandant accepta notre invitation à dîner aux accords des *Têtes Dures Brothers*. Les bleus lui présentèrent l'œuvre d'Archie, elle versa quelques larmes, elle l'embrassa, puis elle embrassa Jelly et il devint presque violet.

J'avais mes galons et il fallait simplement que je mette les choses au clair avec Ace puisque Jelly voulait me garder comme adjoint au chef de groupe. Ça ne m'arrangeait pas. En principe, la progression doit être régulière. J'aurais dû normalement me retrouver chef de peloton et non passer de première classe adjoint au chef de peloton à caporal adjoint au chef de groupe. Jelly n'ignorait pas cela, bien sûr, mais je savais aussi en ce qui me concernait qu'il voulait maintenir l'unité telle que l'avait formée le Lieutenant, ce qui impliquait qu'il ne voulait pas déplacer ses chefs de peloton et de groupe.

Mais il y avait encore un problème qui me démangeait : les trois caporaux qui étaient sous mes ordres en tant que chefs de peloton étaient en fait mes aînés, mais, à supposer que l'adjudant Johnson se fasse avoir à la prochaine opération, non seulement ça nous ferait un merveilleux cuistot en moins, mais je me retrouverais chef de groupe. Quand on donne un ordre, surtout au combat, il ne doit pas y avoir l'ombre d'un doute. Il fallait que tout fût clair comme du cristal avant que vienne l'heure du prochain saut.

Ace posait le problème n° 1. Non seulement il était l'aîné des trois caporaux sous mes ordres, mais il était plus âgé que moi et soldat de carrière. Si lui m'acceptait, les autres suivraient. Et je n'aurais plus aucun problème avec les deux autres pelotons.

Je n'avais jamais eu aucun ennui avec lui à bord du *Rodger Young*. Depuis que nous avons ramené Flores ensemble jusqu'au vaisseau, il s'était montré plutôt aimable. Evidemment, nous n'avions pas eu la moindre occasion de friction. Nous étions séparés par nos devoirs quotidiens et nous ne nous rencontrions qu'aux revues et pour quelques tours de garde. Mais je sentais très bien qu'il ne me considérait pas comme un supérieur.

Alors, j'allai le trouver. Il était étendu sur sa couchette, plongé dans la lecture des *Super contre la Galaxie*. Je connaissais l'histoire, très improbable.

— Ace... Il faut qu'on se parle.

— Tu crois ? Je ne suis pas de service.

— Il faut que je te parle maintenant. Pose ton bouquin.

— Qu'est-ce qu'il y a de si urgent ? Laisse-moi finir ce chapitre.

— Laisse tomber, Ace. Tu veux que je te raconte la fin ?

— Si tu fais ça, je t'écrase, dit-il.

Mais il posa quand même son bouquin.

— Ace, c'est à propos de la réorganisation du groupe. Tu es mon aîné. C'est toi qui dois être l'adjoint du chef de groupe.

— Oh, tu recommences avec ça ?

— Oui... A mon avis, on devrait aller trouver Johnson tous les deux et le laisser se débrouiller avec Jelly.

— Tu crois ça, hein ?

— Oui, je le crois. Ça ne peut pas se passer autrement.

— Ecoute-moi bien, petit... Je vais être très clair avec toi. Je ne t'en veux pas personnellement. Et puis, tu étais avec moi quand on a ramené Dizzy... Je le reconnais... Mais si tu veux un peloton, tu n'as qu'à te le chercher. N'essaie pas de me piquer le mien. Mes gars n'iraient même pas à la corvée de patates pour toi, tu comprends ?

— C'est ton dernier mot ?

— Le premier, le dernier et le seul, petit.

— Je m'attendais à ça. (J'ai soupiré :) Mais il fallait que j'en sois

certain. Bon, ça règle le problème. Mais... oui, autre chose : je crois bien que les douches ont besoin d'être astiquées. Tu ne penses pas qu'on irait plus vite si on s'y mettait à deux ? Tu sais ce que dit Jelly : les sous-offs sont toujours de service.

Ace n'a pas bougé tout de suite. Il a dit tranquillement :

— Tu penses que c'est nécessaire, petit ? Je te l'ai déjà dit : je ne t'en veux pas personnellement.

— Ce n'est pas l'impression que j'ai.

— Et tu te dis que tu vas me faire mon affaire ?

— Je peux toujours essayer.

— D'accord. On y va.

Il n'y avait qu'un seul bleu que nous avons dû virer. De toute façon, il n'avait pas besoin de prendre une douche. Ace a verrouillé la porte et m'a demandé :

— Tu as des règles à suggérer, petit ?

— Ma foi... je n'avais pas l'intention de te tuer.

— O.K. Et pas de fracture non plus. Rien qui puisse nous empêcher d'être du prochain saut, à moins d'un accident. Ça te va ?

— Parfait... Mais je crois que je vais enlever ma chemise.

— Tu ne veux pas qu'elle soit tachée de sang, hein ?

Je n'étais pas encore torse nu quand il m'a balancé un coup de pied. Pas trop violent, mais droit sur le genou.

Seulement, mon genou n'était plus là. On m'avait appris le truc.

Nous étions tous deux très forts, bien entraînés. Ace était plus lourd que moi, mais j'étais plus rapide.

Ce fut long, pénible, épuisant. Des détails n'apporteraient rien de plus au récit. Et puis, je n'avais vraiment pas le temps de prendre des notes.

Longtemps, très longtemps après, je me retrouvai étendu sur le dos. Ace me jetait de l'eau sur le visage. Il m'aida à me relever, m'appuya contre une paroi et me dit, sans lâcher mes épaules :

— Frappe-moi !

— Mmm ?

J'étais sonné. Ma vision était floue.

— Frappe-moi, Johnnie !

Son visage dérivait quelque part devant moi. Mais je parvins à faire le point, à le placer au centre de mon collimateur. Et je frappai de toutes mes forces, c'est-à-dire qu'une mouche convalescente n'aurait pas tenu plus de quelques minutes. Mais Ace ferma les yeux et glissa vers le pont. Je dus me cramponner à une épontille pour ne pas le suivre.

Il se releva au ralenti.

— O.K., Johnnie... (Il secoua la tête :) Tu m'as donné une leçon. Je ne ramènerai plus ma gueule avec toi. Et les gars du groupe te

suivront.

J'ai acquiescé parce que je ne pouvais plus parler.

— On se serre la main ? a dit Ace.

Ce fut douloureux.

Nous étions en plein cœur de la guerre mais, apparemment, nous en savions moins que n'importe qui sur son déroulement. Nous nous trouvions dans la période qui avait suivi la destruction de Buenos Aires. C'était avec l'aide des Squelettes que les Punaises avaient réussi à localiser notre planète d'origine. Les premières escarmouches spatiales s'étaient transformées en une guerre ouverte. Bien sûr, c'était avant que nous ayons reconstitué nos forces et que les Squelettes se soient rangés à nos côtés. En fait, mais nous l'ignorions alors, la Terre était en état de siège et la Fédération était bien près de perdre la guerre.

Dans cette phase, les forces terriennes tentaient d'inverser l'alliance et d'amener les Squelettes à devenir nos alliés. Evidemment, nous ignorions cela comme nous ignorions tout. Simplement, juste avant le raid durant lequel Flores avait été tué, on nous avait demandé, dans la mesure du possible, d'éviter les pertes civiles et de porter notre effort sur les objectifs matériels.

Si nous étions capturés, nous ne pouvions pas révéler ce que nous ne savions pas. La torture, les drogues et les traitements psychologiques ne pouvaient rien tirer de nous. Nous ne recevions que des instructions tactiques essentielles. Dans le passé, on avait vu bien des armées battre en retraite parce que les hommes ignoraient pour qui et pour quoi ils combattaient. Dans l'Infanterie Mobile, nous n'avions pas cette faiblesse. Chacun de nous s'était porté volontaire, pour des raisons idéologiques ou personnelles, bonnes ou mauvaises. Nous nous battions parce que nous étions des fantassins, c'est tout. Nous étions des professionnels, liés par l'*esprit de corps* [5]. Nous étions les Têtes Dures de Rasczak.

Mais nous ne savions pas que nous étions en train de perdre la guerre.

Les Punaises pondaient des œufs. Et elles les gardaient en réserve. Ils éclosaient au fur et à mesure des besoins. Quand un soldat était abattu – ou mille, ou dix mille – les remplaçants sortaient de l'œuf avant même que nous ayons regagné nos bases. Mais ne croyez pas que seul l'instinct expliquait cela, comme chez les fourmis ou les termites. Non, tous leurs actes étaient dominés par une certaine intelligence et, en vérité, les Punaises étaient mieux coordonnées que nous. De toute façon, les races inintelligentes ne construisent pas d'astronefs.

Il fallait au minimum un an d'entraînement pour qu'un de nos soldats soit en mesure de se battre. Chez les Punaises, le soldat sortait pour ainsi dire tout équipé de son œuf.

Mathématiquement, un fantassin tué pour mille Punaises, cela représentait une victoire absolue des Punaises. Ainsi, nous apprenions à nos dépens l'efficacité du communisme total chez une race qui s'y était adaptée par son évolution. Sans doute aurions-nous dû être avertis par les problèmes que l'hégémonie chinoise avait causés à l'Alliance anglo-russo-américaine, mais il en est ainsi des « leçons de l'Histoire » : on les assimile beaucoup mieux quand on s'est cassé la figure.

Maintenant, nous commençons à assimiler, par exemple. Nous savions distinguer les soldats des ouvrières. Si on avait le temps de bien les examiner, on remarquait une petite différence dans la forme de la carapace. Mais il y avait un truc plus rapide : si la Punaise fonçait sur vous, c'était un soldat. Il était inutile de gaspiller les munitions, comme au début, sur les Punaises ouvrières. On ne tirait même sur les soldats que pour se défendre. Ce qui comptait, c'était de trouver un trou et d'y larguer une bombe à gaz qui explosait après plusieurs secondes de chute, répandant un liquide huileux qui s'évaporerait progressivement en un gaz toxique pour les Punaises et plus lourd que l'air. On terminait la petite opération avec une grenade à haute puissance qui scellait le trou. Et on continuait.

Nous ne savions toujours pas si nous frappions assez profond pour avoir les reines mais, en tout cas, cette nouvelle tactique n'avait pas l'air de plaire aux Punaises. Nous le savions par les renseignements des Squelettes. Et puis, c'est comme ça que nous sommes venus à bout de leur colonie de Sheol.

Pour nous autres Têtes Dures, la différence n'était pas énorme. Ce n'était qu'une arme de plus qu'il fallait utiliser, mais les opérations n'avaient pas changé. On tombait du ciel et on fonçait, par bonds, selon le plan prévu.

Une capsule larguée est une capsule perdue et, régulièrement, nous retournions sur Sanctuaire pour nous réapprovisionner. Même avec les générateurs Cherenkov qui nous permettaient de faire le tour de la galaxie, nous ne pouvions nous couper de notre base, sous peine d'être à court de capsules.

Nous avions justement mis le cap sur Sanctuaire quand arriva le message qui confirmait la nomination de Jelly au grade de lieutenant, en remplacement de Raszak. Il fit de gros efforts pour ne pas rendre la chose publique mais le capitaine Deladrier fit publier sa nomination et le pria de bien vouloir prendre ses repas au mess de proue, avec les

autres officiers.

Nous avions déjà sauté plusieurs fois avec lui. Nous regrettions encore le Lieutenant mais nous nous étions habitués à Jelly. Quand il eut reçu sa nomination, on se dit qu'il était temps pour nous de changer de nom.

C'était Johnson le plus ancien. Il fut chargé de faire part de notre requête à Jelly, mais il me captura au passage pour lui soutenir le moral.

— Ouais ?... grommela Jelly à notre arrivée.

— Eh bien, mon adjud... mon lieutenant, nous nous sommes dit...

— Quoi donc ?

— Ma foi, les gars en ont parlé entre eux et ils pensent comme ça... ils pensent que l'unité devrait s'appeler : *Les Jaguars de Jelly*.

— Vraiment ? Et combien ont voté pour ça ?

— L'unanimité, dit simplement Johnson.

— Cinquante-deux oui... et un non. Le non l'emporte, dit tranquillement Jelly.

Plus personne ne revint jamais sur ce sujet.

Quelque temps après, nous nous mettions en orbite autour de Sanctuaire. C'était bon après les deux jours d'apesanteur auxquels nous avions eu droit pendant que l'Ingénieur en Chef bricolait sur le générateur de pseudo-gravité. J'avais l'apesanteur en horreur, mais je savais que je ne serais jamais un véritable homme de l'espace. J'aimais la sensation d'un sol bien dur, bien stable sous mes pas. Toute notre section eut droit à dix jours de permission de détente et fut transférée dans les baraquements de la Base.

Toujours à cause de la loi du secret (on ne peut pas révéler ce qu'on ne sait pas) j'ignorais les coordonnées de Sanctuaire ainsi que de numéro NGC de son soleil. Ces détails galactographiques étaient pour nous ultra-secrets et ne pouvaient être connus que des pilotes, navigateurs et capitaines de vaisseaux. Je suppose qu'ils étaient pour leur part hypno-conditionnés pour le suicide en cas de capture. Je ne souhaitais pas en savoir plus, de toute manière. Luna tomberait peut-être bientôt et la Terre pouvait être occupée. La Fédération regroupait l'essentiel de ses moyens sur Sanctuaire pour que la chute du berceau de l'humanité ne signifie pas la capitulation.

Il faut que je vous parle de Sanctuaire. Un monde très semblable à la Terre mais plus primitif. Pour les planétologues, Sanctuaire a le même âge que la Terre, une atmosphère similaire et presque aussi dense, à peu près les mêmes climats, une faune et une flore importantes. Pour les astrophysiciens, le soleil de Sanctuaire est du même type que celui de la Terre et presque du même âge. Il n'y manque même pas une lune de dimensions honorables pour provoquer

des marées comparables à celles du Pacifique.

Malgré tous ces avantages, Sanctuaire n'a guère parcouru que quelques centimètres sur le chemin de l'évolution. A cause de l'absence de mutations. Car voici la différence : Sanctuaire ne connaît pas le taux exceptionnel de radiations naturelles de la Terre.

La plus typique et la plus développée des formes de vie végétale est une fougère géante très primitive. Le sommet du règne animal est un proto-insecte qui n'a encore développé aucune colonie. Je ne parle pas de la faune et de la flore importées. Les espèces terrestres progressent librement sur Sanctuaire, sans la moindre résistance.

Le taux anormalement bas des mutations freinant l'évolution sur la planète, les formes de vie locales ne sont pas en état de lutter. Les schémas génétiques sont demeurés trop longtemps immuables pour permettre l'adaptation. Cela s'est passé comme dans une énorme partie de bridge où les joueurs, pendant des siècles, auraient toujours eu la même main.

Cela n'avait eu aucune importance aussi longtemps que les espèces locales s'étaient affrontées les unes les autres. Mais lorsque des formes de vie issues d'une planète baignée de radiations étaient apparues, la compétition avait été dès le départ inégale.

Tout ce que je viens de rapporter est élémentaire pour n'importe quel étudiant en biologie. Mais le cerveau de la station de recherche qui m'expliquait la situation souleva un point qui ne m'était pas apparu : qu'en était-il alors des humains qui avaient colonisé Sanctuaire ? Non pas les hommes de la Terre et d'ailleurs qui faisaient escale, comme moi, mais ceux qui avaient vécu sur Sanctuaire, qui y étaient nés et dont les descendants vivaient et vivraient encore ici jusqu'à la N^{ième} génération... Que deviendraient-ils ? Bien sûr, ça ne fait de mal à personne de ne pas être bombardé en permanence par des radiations. C'est même plus sain. Sur Sanctuaire, la leucémie et pas mal de types de cancer sont inconnus. Et sur le plan du développement économique, ils ont quelques avantages. Lorsqu'ils sèment du blé, ils n'ont même pas besoin de désherber. Le blé conquiert son territoire tout seul, et rien ne lui résiste.

Mais les descendants des premiers colons de Sanctuaire n'évolueront jamais. L'homme de la station me dit que quelques mutations mineures pourraient être provoquées par d'autres agents que les radiations, qu'il fallait compter aussi avec l'apport de sang nouveau à chaque immigration et aussi sur la sélection naturelle au niveau des gènes. Mais jamais Sanctuaire n'approcherait le taux d'évolution de la Terre et de la plupart des autres planètes. Alors ? Les colons resteraient-ils figés dans le temps, immuables, tandis que la race humaine, poursuivant son évolution, les laisserait loin en arrière, véritables fossiles vivants ?

Pour assurer leur descendance, ils pouvaient bien sûr se soumettre quotidiennement aux rayons X et même déclencher quelques explosions nucléaires afin d'établir un véritable réservoir de retombées radioactives dans l'atmosphère, c'est-à-dire accepter le danger immédiat de l'irradiation, se sacrifier en quelque sorte pour assurer le destin génétique de leur race.

Pour l'homme de la station, il était probable qu'ils ne feraient rien. La race humaine, disait-il, était trop individualiste, égocentrique, pour se soucier ainsi des futures générations. L'appauvrissement génétique par l'absence de radiations n'était pas un concept immédiat. Pour les actuels colons, la menace était vague, lointaine, à des milliers d'années dans le temps.

J'ignore ce qu'il en sera du destin de Sanctuaire. Ce que je sais c'est que ce monde sera colonisé à 100 pour cent, que ce soit par nous ou par les Punaïses. Ou bien par une autre race. C'est une utopie réalisable, si l'on veut. Les mondes habitables sont rares dans cette région de la galaxie et il n'est pas concevable de laisser Sanctuaire à des formes de vie primitives qui ne peuvent franchir la barrière de l'évolution.

D'abord, c'est une très belle planète, peut-être même plus agréable que la Terre pour y passer quelques jours de détente. Les civils qui y sont nombreux, plus d'un million, ne sont pas d'un commerce désagréable pour des civils. Ils savent que nous sommes en état de guerre. Plus de la moitié d'entre eux travaillent à la Base ou dans l'industrie de guerre. Les autres ravitaillent la Flotte et l'on peut dire qu'ils ont une part d'intérêt dans la guerre. Mais, quelles que soient leurs raisons, ils respectent l'uniforme. Et puis, pour la moitié, ils sont du sexe féminin.

Il faut avoir passé des semaines d'espace pour vraiment apprécier ça. Il faut avoir attendu en vibrant les jours de garde où l'on avait droit au privilège délicieux de passer deux heures sur six devant la cloison N° 30 avec la chance, si l'on ouvrait tout grand ses oreilles, d'entendre le son d'une voix féminine. Je suppose que sur les vaisseaux totalement mixtes, ce n'est pas la même chose.

En plus des femelles civiles de Sanctuaire, 40 pour cent des employés du Service Fédéral étaient du sexe féminin.

A ces statistiques plutôt prometteuses, il fallait ajouter que tout avait été organisé, sur Sanctuaire, pour que les permissions soient vraiment des séjours de détente. Tous les civils participaient à cet effort.

L'avenue Churchill, qui allait de la Base à la ville, était bordée d'établissements dont la spécialité était de débarrasser le soldat de son argent. L'opération se faisait sans souffrance, en musique et avec de la compagnie. Mais si vous réussissiez à éviter ces pièges et à garder un

peu de monnaie, la ville elle-même vous réservait d'autres découvertes. On y trouvait des filles, bien sûr, mais d'autres plaisirs aussi. L'ensemble de la population, en fait, semblait avoir fait d'Espirito Santo, la capitale, un vaste centre social à la manière de celui de Vancouver, mais en plus chaleureux. C'était à tel point que, pendant quelque temps, je songeai à m'installer sur Sanctuaire à la fin de mon service. Peu m'importait que, dans vingt-cinq années, mes descendants n'aient pas les tentacules verts qui seraient l'orgueil de la race humaine. Ce prof de la Station n'avait pas réussi à m'effrayer avec cette histoire de radiations. En regardant autour de moi, je ne pouvais m'empêcher de penser que l'humanité avait atteint le sommet de son évolution.

Pour en revenir aux divertissements variés offerts par Espirito Santo, je me souviens avec un plaisir particulier de certaine soirée où toute une tablée de Têtes Dures s'était lancée dans une discussion amicale avec une tablée de types de la Marine (qui n'appartenaient pas au *Rodger Young*). Le débat était animé, un peu bruyant, peut-être. La police de la Base dut y mettre un terme à coups de tétaniseurs. Il fallut payer la casse mais nous n'eûmes pas plus d'histoires. Pour le commandant de la Base, un soldat en permission de détente avait droit à un petit peu de liberté. L'important, c'était qu'il n'essaie pas une des « trente et une façons de casser du bois ».

Le casernement est à la hauteur. Vous êtes libre de loger à l'hôtel si vous avez de l'argent de trop, mais le casernement est confortable et la nourriture y est bonne. Ce sont des civils qui font la cuisine, vingt-cinq heures par jour. Pas de réveil, pas d'appels. On est vraiment en permission. Ace et moi, nous avions toute une chambre pour nous et on aurait pu se croire à l'hôtel. Un matin, alors que la permission tirait tristement à sa fin, Ace se mit à secouer mon lit :

— Debout, soldat ! Les Punaises attaquent !

Je lui dis ce qu'il pouvait en faire, mais il insista :

— Allez ! Lève-toi !

— ... sors pas. Fauché...

La veille au soir, j'avais rendez-vous avec une ravissante chimiste de la Station de Recherche. Elle avait fait la connaissance de Carl sur Pluton et il m'avait écrit pour me dire qu'elle était affectée sur Sanctuaire et que si jamais... Elle était mince, elle était rousse, et elle avait des goûts de luxe. Je soupçonnais Carl de lui avoir laissé entendre que j'avais pas mal d'argent. Pour cette raison, sans doute, elle avait brusquement décidé que l'occasion était idéale pour goûter au champagne local. Je ne pouvais pas démentir Carl en avouant que je n'avais que ma solde pour me défendre. Je lui offris donc le champagne et me contentai d'un jus d'ananas, qualifié de « frais », mais qui ne l'était pas. J'avais dû regagner le casernement à pied, les

taxis n'étant pas gratuits. Mais je n'étais pas mécontent de cette soirée. Après tout, qu'est-ce que l'argent ?

— Ne t'en fais pas, me dit Ace. J'ai des réserves. J'ai eu de la veine, hier. Je suis tombé sur un type de la Marine qui ne savait pas très bien calculer.

Je me suis donc levé, rasé, douché et on a avalé en vitesse quelques œufs, des pommes de terre sautées, du jambon, des cakes, etc.

Il faisait plutôt chaud sur l'avenue Churchill. Nous nous sommes arrêtés dans une *cantina*. J'ai essayé leur jus d'ananas. Ce n'en était pas mais c'était frais. On ne peut pas tout avoir.

A la deuxième tournée, j'ai essayé le jus de fraise. Même chose. Ace contemplait le fond de son verre, l'air rêveur. Finalement, il m'a dit :

— Tu n'as jamais pensé à devenir officier ?

— Hein ? Tu te sens bien, vieux ?

— Parfaitement... Ecoute-moi, Johnnie : cette guerre risque de durer encore pas mal de temps. Toute la propagande qu'ils balancent à nos braves Terriens, tu sais comme moi qu'elle n'a rien à voir avec la situation. Les Punaïses n'ont pas l'intention de décrocher. Alors, pourquoi n'essaies-tu pas de grimper un peu plus haut ? Comme on dit, dans un orchestre, il vaut mieux tenir la baguette que la grosse caisse.

Venant de Ace, ce discours me sidérait.

— Et toi ? Pourquoi tu ne tentes pas le coup ?

— Moi ? Allons, petit, vérifie tes circuits. Ça ne va pas, ton visuel... Je n'ai pas d'éducation et j'ai dix ans de plus que toi. Toi, tu en as assez dans la tête pour te présenter aux examens. Ton Q.I. leur plaira. Je te parie que si tu te rengages, tu seras adjudant avant moi... et que tu te retrouveras dans le peloton d'officiers le lendemain !

— Je suis sûr que ça ne va pas dans ta tête, Ace !

— Ecoute ton petit père... Ça me fait mal au ventre de te le dire, mais tu es assez sincère, stupide et courageux pour être le genre d'officier que les gars suivent n'importe où. Moi... eh bien, moi, je suis né pour être sous-off, avec juste ce qu'il faut de pessimisme pour refroidir l'enthousiasme des types comme toi. Un jour, je me retrouverai adjudant. Quand j'aurais mes vingt ans de service, je me prendrai un des jobs de la réserve. Flic, peut-être... J'aurai une bonne épouse bien grassouillette qui aura aussi mauvais goût que moi. Je m'intéresserai au sport, j'irai à la pêche et je claquerai tranquillement. Mais toi... Toi, tu resteras dans l'Armée, tu prendras du galon et tu mourras glorieusement. Je lirai le résumé de ta carrière, un jour, et je dirai fièrement : j'ai connu ce gars-là. On était caporaux ensemble. Je lui prêtais de l'argent quand il était fauché... Tu ne me crois pas ?

— Je n'y ai jamais réfléchi, Ace... Tout ce que je veux, c'est faire mon temps de service.

Il eut un sourire amer.

— Le temps de service, hein ? Tu as assisté à un départ de rapatriés aujourd'hui ? Tu crois vraiment en avoir pour deux ans ?

Il marquait un point, là. Aussi longtemps que la guerre se poursuivait, le « temps de service » ne correspondait à rien. Il n'avait pas de fin.

— Ça sera peut-être plus de deux ans, dis-je, mais la guerre ne peut pas durer éternellement, non ?

— Crois-tu ?

— Impossible !

— J'aimerais en être sûr. Personne ne me dit rien. Mais ce n'est pas ça ton problème, Johnnie... Tu as une fille qui t'attend ?

— Non... J'en avais une mais... Elle m'a écrit récemment une lettre qui commençait par « Cher Johnnie »... tu vois.

C'était un mensonge bien mineur et purement décoratif. Mais c'était le genre de réponse que souhaitait Ace. Evidemment, Carmen n'avait jamais attendu personne, mais elle m'écrivait des lettres qui commençaient par « Cher Johnnie », très rarement, je dois le dire.

Ace hocha la tête.

— Ça se passe toujours comme ça, Johnnie. Les filles feraient aussi bien d'épouser tout de suite des civils. Mais ne t'en fais pas trop, fiston : quand tu rentreras, tu en trouveras des tas prêtes à t'épouser. Et tu seras assez âgé pour savoir comment le prendre... Je vais te dire : le mariage, c'est un désastre pour l'homme jeune, et une bénédiction pour l'homme mûr. (Il plongea son regard dans mon verre :) C'est vraiment écœurant de te voir boire cette saleté.

— La tienne me fait le même effet.

Il a eu un haussement d'épaules :

— Comme tu dis : il en faut pour tous les goûts. Mais réfléchis à ce que je t'ai dit.

— Promis.

Ace ne tarda pas à se lancer dans une partie de cartes. Il me prêta un peu d'argent et je me mis à flâner. J'avais sérieusement besoin de réfléchir.

Soldat de carrière, moi ? Il ne s'agissait pas seulement de devenir officier. Est-ce que je voulais sérieusement rester dans l'Armée ? Si j'étais là, après tout, c'était pour obtenir ma franchise de citoyen, non ? Si je choisisais de faire carrière, c'était comme si je ne m'étais jamais engagé. L'uniforme vous interdisait le droit de vote. C'était normal, bien sûr. Si les Têtes Dures votaient, il y aurait toujours un ou deux crétins pour se prononcer contre le prochain saut. Impossible.

Mais je m'étais engagé pour avoir le droit de vote.

J'en étais certain, mais est-ce que je pouvais le jurer ?

Le vote était-il aussi important que cela à mes yeux ? Non, il s'agissait plutôt du statut de citoyen. C'était une question de prestige... et d'orgueil.

Ou bien ?...

Mais je n'allais pas passer le reste de mon existence à essayer de me rappeler pour quelles raisons je m'étais engagé.

Et puis, le seul droit de vote ne suffisait pas à faire d'un homme un citoyen. Le Lieutenant, par exemple, avait été un citoyen, un vrai, au plus noble sens du terme. A chaque saut, c'était comme s'il avait mis un bulletin dans l'urne. En se battant, il avait voté.

Et moi aussi !

Je pouvais presque entendre la voix du colonel Dubois : « La citoyenneté est une attitude, un état d'esprit, la conviction émotionnelle que le tout est plus grand que la partie... et que la partie doit éprouver de la fierté à se sacrifier pour que le tout survive. »

Je ne savais toujours pas si je désirais sincèrement « placer mon corps mortel entre le foyer que j'aimais et les ravages de la guerre » (je tremblais encore à chaque opération et ces « ravages » me semblaient toujours aussi redoutables), mais, au moins, je comprenais de quoi M. Dubois avait voulu nous parler. J'appartenais à l'Infanterie Mobile tout comme elle m'appartenait. Le patriotisme était un concept un tantinet ésotérique pour moi. Mais l'Infanterie Mobile était *réelle*. Elle était comme ma famille. J'y avais trouvé autant de frères que je n'avais jamais eus et chacun d'eux m'était plus proche que Carl ne l'avait été. Si je quittais l'Infanterie, je serais seul, abandonné.

Alors, pourquoi ne pas y faire carrière ?

D'accord, d'accord !... Mais cette stupide suggestion de devenir officier ? Ça, c'était un autre problème. Je me voyais dans vingt ans, la poitrine pleine de décorations, passant mes soirées au Club des Vétérans à raconter mes campagnes. Mais suivre le peloton !... Comme me l'avait dit Jenkins, lors d'une de nos interminables discussions : « Je suis simple soldat ! Et je veux le rester ! Aussi longtemps que tu es un simple soldat, on ne te demande rien. Qui donc souhaiterait devenir officier, hein ? Ou même adjudant ? Tu respirez le même air qu'eux, non ? Tu sautes avec eux sur les mêmes planètes... mais tu ne te casses pas la tête. »

Un point pour Al également. Mes galons ne m'avaient jamais rapporté que quelques pépins supplémentaires.

Pourtant, je savais que je serais adjudant si on m'en donnait la chance. On ne refuse jamais. En règle générale, un fantassin ne refuse jamais rien. Y compris des galons d'officier, je pense.

Mais ça n'était pas possible. Comment pouvais-je donc espérer

être un jour ce que le Lieutenant avait été ?

Tout en flânant, j'étais arrivé près de l'école des candidats. Sur le terrain de parade, une compagnie de cadets était à l'exercice. Je les observai un moment. Il faisait un beau soleil et ils transpiraient dans leurs uniformes, accompagnés par les aboiements des adjudants. Cette bonne vieille routine ! Je hochai la tête et regagnai le casernement. J'allai droit au quartier des officiers. Jelly était dans sa chambre. Il lisait un magazine, les pieds sur une table. La porte était ouverte et je cognai contre le chambranle. Il leva la tête :

— Oui ?

— Mon adj... je veux dire, mon lieutenant...

— Vas-y !

— Je veux faire carrière...

Immédiatement, il ôta ses pieds de la table et dit :

— Lève la main droite.

J'ai prêté serment. Il a tiré une liasse de documents du tiroir. Tout était déjà prêt. Je n'avais plus qu'à signer. Il attendait. Mais je n'avais discuté de ça qu'avec Ace. Comment était-ce possible ?

En aucun cas la compétence d'un officier ne saurait lui suffire... Il se doit également d'être un gentilhomme d'éducation libérale, faisant montre de manières raffinées et d'une courtoisie sans défaut, avec un sens élevé de l'honneur personnel... Nul acte méritoire d'un de ses subalternes ne doit lui échapper, la récompense dût-elle être un simple mot d'approbation. De même manière, il n'est pas de faute qui doive lui échapper.

Aussi vrais que soient les principes politiques que nous soutenons aujourd'hui... nos vaisseaux doivent être commandés selon le despotisme le plus absolu. J'espère avoir mis en évidence les lourdes responsabilités qui sont les nôtres... Nous devons faire de notre mieux avec ce que nous avons.

John Paul Jones, 14 septembre 1775

— Extraits d'une lettre adressée au comité naval des insurgés.

Une fois encore, le *Rodger Young* regagnait sa Base pour renouveler capsules et personnel. Al Jenkins y avait eu droit, au cours de cette mission, alors qu'il se portait au secours d'un blessé. Nous avions aussi perdu le Padre. Et il fallait que je sois remplacé. Je portais mes galons d'adjudant flambant neufs, j'avais pris la succession de Migliaccio, mais je savais que c'était surtout à titre honorifique. Ace serait promu dès qu'on aurait touché le sol. J'étais détaché au peloton des officiers et Jelly avait voulu me dire au revoir à sa manière. Mais ça ne m'empêchait pas d'en être fier.

Dès l'arrivée, je me dirigeai la tête haute vers le bureau administratif pour faire viser mes ordres. Quelqu'un me demanda alors, sur un ton poli, respectueux :

— Excusez-moi, mon adjudant, mais la navette qui vient de se poser... Est-ce qu'elle ne vient pas du *Rodger Young* ?...

Je me retournai. C'était un petit caporal aux épaules voûtées, sans nul doute un de nos...

— *Père !*

Le caporal me prit entre ses bras.

— Juan ! Juan ! Mon petit Johnnie !

Je l'embrassai et je me mis à pleurer. Il est probable que le civil qui se trouvait derrière le bureau n'avait encore jamais vu deux sous-officiers s'embrasser. Mais si jamais je m'étais aperçu qu'il levait un

sourcil, je l'aurais foudroyé sur place. C'est lui qui dut me rappeler de bien vouloir présenter mes ordres. Quand notre grande démonstration fut terminée et nos larmes séchées, nous avons réussi à parler.

— Père... il faut qu'on se trouve un coin tranquille pour discuter. Je veux savoir... Oh, je veux *tout* savoir ! J'ai cru... (Je repris mon souffle :) J'ai cru que tu étais mort...

— Non, mais j'ai bien failli l'être, une ou deux fois. Mais, fiston... Mon adjudant... je dois me présenter à cette navette et... Tu comprends...

— Oui, la navette du *Rodger Young*... Je viens justement...

Père eut l'air terriblement désappointé.

— Le *Rodger Young* ?... Alors, il ne faut pas que je perde de temps. Je dois me présenter à bord et... Mais toi aussi, Juanito ? Ou bien es-tu en permission ?

— Euh... non... Ecoute, père. Je connais les horaires de rotation de la navette du *Rodger*... Tu as encore un peu plus d'une heure devant toi. Le chargement passe avant. C'est au prochain passage que la navette doit rejoindre le *Rodger* en orbite courte... si le pilote n'est pas obligé d'attendre.

— Mais mes ordres stipulent que je dois me présenter au pilote du premier vaisseau de transfert...

— Ecoute, père... Ne te laisse pas impressionner par les ordres à ce point ! La fille qui pilote ce machin se fout pas mal que tu te présentes à bord maintenant ou pour la mise à feu... De toute façon, les haut-parleurs donneront le rassemblement dix minutes avant le décollage... Tu ne peux pas le rater !

Il m'a laissé le conduire dans un petit coin tranquille.

— Tu pars avec moi, Juan ? m'a-t-il demandé. Ou bien est-ce que nous nous retrouverons plus tard ?

— Euh...

J'ai hésité, puis je lui ai montré mes ordres. C'était la meilleure façon de tout lui apprendre. Il les a lus, il a eu les larmes aux yeux et j'ai dit, très vite :

— Ecoute, père, je vais tout faire pour revenir... Je ne veux pas d'autre unité que les Têtes Dures. Et maintenant que tu es là... Oh, je sais que c'est décevant, mais...

— Ce n'est pas décevant, Juan. Au contraire, je suis très fier. Mon petit Johnnie va devenir officier... Bien sûr, j'ai tant attendu cette rencontre. Mais j'attendrai encore un peu. (Il a souri à travers ses larmes :) Tu as grandi, mon garçon. Et tu as mûri, aussi.

— Peut-être, père... Mais, écoute, je ne suis pas encore officier et il se peut que je revienne à bord du *Rodger* dans quelques jours. Je veux dire que, quand on se fait éjecter du peloton, c'est assez rapide et...

— Tais-toi, fiston !

— Comment ?

— Tais-toi ! Tu sais que tu vas réussir ! (Il sourit brusquement :)
Bon sang ! C'est bien la première fois que je la fais fermer à un adjudant !

— Père... Je vais faire mon possible pour réussir. Et si j'y arrive, je retrouverai ce bon vieux *Rodger*, mais...

— Oui, je sais. Ta demande ne signifiera pas grand-chose aussi longtemps que tu n'auras pas ton ordre de mission, c'est ça ?... Mais ne t'en fais pas. Si nous n'avons qu'une heure, profitons-en. Tu sais, je suis tellement fier de toi, que je sens que je vais craquer... Raconte-moi plutôt comment ça s'est passé pour toi, Johnnie.

— Bien, père. Très bien, jusqu'ici.

Je songeais que la situation n'était pas aussi sombre que je l'avais jugée dans le premier instant. Père serait plus en sûreté chez les Têtes Dures que dans n'importe quelle autre unité. Et j'avais des amis... Ils veilleraient sur lui. Il fallait que je me débrouille pour avertir Ace. Je savais très bien que père ne dirait pas que j'étais son fils.

— Père, demandai-je, depuis combien de temps t'es-tu engagé ?

— Un peu plus d'une année, Johnnie.

— Et tu es déjà caporal !

Il eut un sourire crispé.

— Tu sais bien qu'ils vont vite en besogne, ces temps-ci.

Je n'insistai pas. Oui, c'était vrai. Il fallait compter avec les pertes. La formation des recrues ne suffisait pas à combler les brèches.

— Mais, père, tu es... Je veux dire, est-ce que tu n'es pas trop âgé pour l'Infanterie ? Je veux dire que la Marine ou l'Intendance...

— C'est l'Infanterie Mobile que je voulais, et je l'ai eue ! Et je ne suis pas plus vieux que bien des adjudants, mon garçon... Ecoute-moi bien : ce n'est pas parce que j'ai vingt-deux ans de plus que toi que je dois me retrouver automatiquement dans une chaise roulante. L'âge a certains avantages, même pour l'Armée.

Il y avait du vrai là-dedans. Je me souvenais très bien que l'adjudant Zim avait toujours donné une première chance aux aînés, quand nous étions encore des bleus. Et j'étais certain que Père n'avait pas commis la moindre faute durant la période d'entraînement. Pas question de fouet pour lui. En fait, il avait dû être classé comme sous-officier potentiel avant même d'atteindre le brevet. L'Armée avait besoin d'hommes mûrs pour les grades moyens. Son organisation paternaliste l'exigeait.

Il était inutile que je demande à père pourquoi il avait choisi l'Infanterie Mobile et pourquoi il était affecté précisément au *Rodger*... Pour moi, c'était le plus grand compliment qu'il m'eût jamais fait.

Quant à la raison principale qui l'avait amené à cette décision... je connaissais la réponse : Mère... Ni l'un ni l'autre nous n'en avons parlé.

— Et toi, dis-je brusquement. Qu'as-tu fait ? Ou as-tu traîné tes guêtres ?

— Je me suis d'abord retrouvé au Camp San Martin.

— Ah bon ?... Et Currie ?

— San Martin est nouveau. Mais on y a droit aux mêmes bons vieux exercices, je suppose. La seule différence, c'est qu'il faut gagner deux mois sur le programme. Pas question de dimanches. J'ai demandé le *Rodger Young* une première fois, mais sans succès. J'ai été affecté aux Volontaires de McSlattery. Une très bonne unité.

— Oui, j'en ai entendu parler.

C'est vrai qu'ils avaient une bonne réputation. Des méchants, presque aussi bons que les Têtes Dures.

— Je dirais plutôt que *c'était* une bonne unité, Johnnie. J'ai fait pas mal de sauts avec eux, on a eu des pertes et, après quelque temps, j'ai eu droit à ça... (Il montra ses galons :) Je venais d'être nommé caporal quand on a sauté sur Sheol...

— Sheol ? Mais j'y étais aussi, père !

— Je sais. Tout au moins, je savais que ton unité était engagée dans l'opération. Nous étions à une centaine de kilomètres au nord, si je ne me trompe pas. On a repoussé cette contre-attaque, quand ils ont surgi du sol comme des milliers de fourmis... (Il haussa les épaules :) Quand tout a été terminé, j'étais toujours caporal mais je n'avais plus assez d'hommes pour faire un peloton. Alors, ils m'ont envoyé ici. Normalement, j'étais muté dans les Kodiaks de King, mais je me suis un peu engueulé avec l'adjudant chargé des affectations. Et puis, tu es le premier à le savoir, le *Rodger Young* a un caporal à remplacer.

— Tu t'es engagé quand, père ?

Ce n'était pas la question à poser. Mais je voulais à tout prix ne plus revenir sur le sujet des Volontaires de McSlattery. On ne parle plus de sa famille à un orphelin.

— Un peu après Buenos Aires, a dit mon père, calmement.

— Je comprends...

Pendant plusieurs secondes, nous sommes restés silencieux. Puis il a ajouté, doucement :

— Je ne suis pas certain que tu comprennes, mon fils.

— Père ?...

— Eh bien... ce n'est pas facile à expliquer. La mort de ta mère a eu une importance énorme pour moi mais... je ne me suis pas engagé pour la venger, vois-tu. C'est surtout pour toi...

— *Moi ?*

— Oui, pour toi, mon fils... J'ai toujours mieux compris ce que

tu faisais que ta mère. Personne ne peut lui en vouloir. Un oiseau ne sait pas ce que c'est que nager, n'est-ce pas ? Et puis, je savais aussi *pourquoi* tu agissais ainsi, bien qu'aujourd'hui encore je sois certain que tu ne savais pas lire en toi à cette époque. Une part de ma colère provenait d'une espèce de ressentiment que j'éprouvais alors, un ressentiment qui s'expliquait par la certitude que tu accomplissais quelque chose que, tout au fond de moi, j'avais toujours voulu accomplir. Mais ce n'est pas réellement à cause de toi que je me suis engagé, Johnnie. Tu m'as simplement aidé à prendre ma décision et, surtout, à choisir l'arme dans laquelle je voulais servir. Tu sais, lorsque tu t'es engagé, je n'étais pas très en forme. Je voyais régulièrement mon hypnothérapeute... Tu ne t'en doutais pas, alors... Le seul résultat auquel nous étions parvenus, remarque bien, c'était le constat de ma profonde insatisfaction. Après ton départ, j'ai mis ça sur ton compte. Mais ce n'était pas vrai. Je le savais, et mon docteur aussi. Je devinais peut-être déjà les ennuis qui nous attendaient, qui sait ? Un mois avant la déclaration d'état d'urgence, on nous a convertis à la production militaire.

» Je me suis senti bien mieux pendant cette période. J'étais beaucoup trop occupé pour voir mon thérapeute. Et puis, je me suis retrouvé avec plus d'ennuis que je n'en avais jamais eu. (Il s'interrompt avec un sourire :) Dis-moi, fils, est-ce que tu connais bien les civils ?

— Je sais en tout cas que nous ne parlons pas la même langue.

— Une bonne définition... Est-ce que tu te souviens de Mme Ruitman ? A la fin de la période d'instruction, quelques jours avant de partir, je suis retourné à la maison. J'y ai vu quelques-uns de nos amis, juste pour leur dire au revoir. Elle était là, bien sûr... Et sais-tu ce qu'elle m'a demandé ? « Alors, vous partez pour de bon ? Ecoutez, si jamais vous faites escale sur Limite, voulez-vous donner le bonjour à mes amis les Regatos ? » Alors, je lui ai dit, aussi gentiment que possible, que ce serait difficile, étant donné que les Arachnides avaient occupé Limite. Mais ça ne l'a pas du tout démontée... Elle m'a répondu : « Oh, pour ça, pas de problème ! Ce sont des civils ! »

— Oui, je vois...

Il avait un sourire amer.

— Mais je brûle les étapes... Je t'ai dit qu'il y a une période où ça allait moins bien que jamais pour moi. Lorsque ta mère est morte, malgré tout l'attachement que nous avions l'un pour l'autre... je me suis senti libéré. J'ai confié toutes mes responsabilités professionnelles à Moralès.

— Le vieux Moralès ? Tu crois qu'il peut s'en sortir ?

— Oui. Il le faut. Nous ne sommes pas les seuls à faire des choses dont nous ne nous croyions pas capables... Je lui ai légué une

part des intérêts. Les autres iront aux Sœurs de la Charité... et à toi, si tu reviens et si tu en veux bien. N'en fais pas un problème. Au moins, j'ai trouvé ce qui n'allait pas chez moi. (Il a baissé le ton :) Il fallait que j'accomplisse un acte de foi. Que je me prouve que j'étais encore un homme, et pas seulement un animal à produire et consommer...

A cet instant, avant que j'aie pu répondre, les haut-parleurs ont chanté : « ... que brille à jamais le nom de Rodger Young ! Que brille à jamais le nom de Rodger Young ! »

Une voix de femme a ajouté :

— Le personnel est prié de se présenter à bord. Quai H. Départ dans neuf minutes !

Père s'est redressé brusquement. Il a empoigné ses papiers.

— Cette fois, c'est pour moi ! Sois prudent, fiston... mais surtout, réussis ces examens !

— Promis, père !

Il m'a embrassé en hâte.

— On se reverra au retour !

Et il s'est éloigné au pas de course.

Dans l'antichambre du bureau du commandant, le sergent de la flotte ressemblait de façon étonnante au sergent Ho. Il lui manquait même un bras. Mais il lui manquait aussi le sourire du sergent Ho.

— Adjudant Juan Rico. Au rapport du commandant.

Il a jeté un coup d'œil sur l'horloge.

— Votre vaisseau s'est posé il y a exactement soixante-treize minutes, non ?

Alors, je lui ai tout raconté. Il s'est mordu la lèvre et m'a regardé d'un air méditatif.

— J'ai entendu toutes les excuses inscrites dans ce bouquin. Mais vous venez d'écrire une nouvelle page. Vous me dites que votre père, votre propre père, se présente en ce moment même au vaisseau dont vous êtes détaché ?

— C'est la pure vérité, sergent. Vous pouvez vérifier... Caporal Emilio Rico.

— Ici, nous n'avons pas pour habitude de vérifier les déclarations des « jeunes aspirants ». S'il apparaît qu'ils n'ont pas dit la vérité, il en est simplement tenu compte dans leurs notes. Mais un garçon qui ne prendrait pas le temps de revoir son vieux père aurait peu de valeur à nos yeux. N'en parlons plus.

— Merci, sergent. Dois-je me présenter au commandant maintenant ?

— C'est fait. (Il cocha mon nom sur une liste :) D'ici à un mois, peut-être qu'il vous convoquera avec une dizaine d'autres. En

attendant, voici vos ordres et votre affectation. Ah oui... commencez donc par enlever ces galons. Mais gardez-les : vous en aurez peut-être besoin plus tard. Mais dorénavant, vous êtes un « monsieur » et plus un adjudant.

Je ne vais pas décrire ici l'Ecole des Elèves Officiers. Elle ressemblait beaucoup à ma première base d'instruction, avec seulement un peu plus de livres. Chaque matin, nous faisons l'exercice comme de simples soldats, escortés par les aboiements des adjudants. L'après-midi, nous étions des « cadets », des « messieurs » et nous suivions des cours portant sur une infinité de disciplines : maths, sciences naturelles, galactographie, xénologie, hypnopédie, logistique, stratégie, communications, droit militaire, cartographie, armes spéciales, psychologie du commandement... tout, depuis la nourriture du jeune soldat jusqu'à la défaite de Xerxès. J'oubliais le plus important : devenir un homme-tempête tout en veillant sur cinquante autres hommes qu'il fallait protéger, commander, utiliser sans *jamais* les dorloter.

Nous avions des chambres avec douche et des lits confortables que nous ne fréquentions pas assez souvent. Pour quatre cadets, il y avait un civil qui tenait le rôle d'ordonnance, faisait le ménage, cirait les chaussures et entretenait les uniformes. Ce n'était pas un luxe et nul ne le considérait ainsi. Il s'agissait simplement de nous éviter les besognes élémentaires que n'importe quel soldat maîtrise parfaitement pour consacrer l'essentiel de notre temps à des performances impossibles.

Une minute par mois, j'avais un instant pour rêver et je rêvais d'inviter un civil à partager un mois de cette existence de paresse et de beuveries qui est celle du militaire.

Tous les soirs et le dimanche toute la journée nous passions d'un cours à un autre jusqu'à en avoir les yeux brûlants et les oreilles bourdonnantes. Pour les périodes de sommeil (mais était-ce du sommeil ?) nous avions droit à un oreiller hypnopédique qui nous chuchotait d'autres cours.

Nous avions des chants de marche particulièrement entraînants : « *No Army for mine, no Army for mine ! I'd rather be behind the plow any old time !* [6] », « *Don't make my boy a soldier, the weeping mother cried* » ou « *Quand un soldat s'en-va-t-en guerre.* »

Mais je ne me rappelle pas avoir été vraiment malheureux durant cette période. Sans doute parce que je n'en avais pas le temps. Et puis, il y avait à nouveau cette fameuse « barre » à franchir et la peur permanente d'échouer. J'étais particulièrement mal préparé en maths et ça m'inquiétait sérieusement. Mon compagnon de chambre, un colon d'Hes-perus qui s'appelait avec beaucoup d'à-propos « Angel », me donnait des cours supplémentaires chaque nuit.

La plupart de nos instructeurs étaient des mutilés. Seuls quelques-uns des sous-officiers qui nous entraînaient au combat avaient tous leurs membres, deux yeux et deux oreilles. Et encore... celui qui dirigeait l'entraînement de combat-commando était complètement paralysé à partir du cou. Il portait un col de plastique et se déplaçait dans une chaise roulante. Mais ses yeux et sa langue fonctionnaient très bien et il n'avait pas son pareil pour analyser et critiquer vos fautes.

Les premiers temps, je me demandais pourquoi ces hommes qui, de toute évidence, étaient bons pour la retraite avec pension ne regagnaient pas leur foyer. Puis je cessai de m'interroger à ce sujet.

Je crois que le grand moment de ma formation de cadet fut la visite de l'enseigne de vaisseau Ibanez aux grands yeux noirs, aspirant-pilote à bord de la corvette *Mannerheim*. Carmencita elle-même, incroyablement mignonne dans la tenue blanche de la Marine Spatiale, toute petite, faisant son apparition à l'heure du rassemblement du soir, au réfectoire. Carmencita longeant la file des cadets, accompagnée par le déclic des yeux, marchant droit sur l'officier de semaine et lançant mon nom, haut et clair.

L'officier de semaine était le capitaine Chandar. Il était douteux qu'il eût jamais adressé un sourire à sa propre mère... mais il sourit à la petite Carmen et admit presque facilement mon existence. Sur quoi, et sur un battement de ses cils immenses, elle lui annonça que son vaisseau s'appêtait à décoller et qu'elle lui serait *infiniment reconnaissante* de bien vouloir m'autoriser à dîner à l'extérieur.

Sur ce, je me retrouvai nanti d'une permission de trois heures absolument irrégulière, un exemplaire unique... Sans doute la Marine avait-elle mis au point certaines techniques d'hypnose que Carmencita venait d'essayer sur l'Armée... je ne sais pas exactement. Ou bien s'agissait-il d'une arme plus ancienne ? En tout cas, le résultat fut un des meilleurs moments de mon existence qui correspondit à une hausse sensible de mon prestige auprès de mes camarades de promotion. Cette glorieuse soirée valait bien les deux cours que je dus faire sauter le lendemain. Mais notre bonheur fut quelque peu terni par ce que nous avions appris tous deux : Carl avait été tué sur Pluton, lors du raid des Punaises. Je dis *quelque peu* parce que nous avions appris à vivre avec de telles nouvelles.

Carmen réussit à me donner un choc quand elle ôta son petit bonnet de marin pendant le repas : il ne restait pas la moindre trace de ses grands cheveux aile-de-corbeau. Bien sûr, je savais que les filles de la Marine se rasaient le crâne, mais j'avais conservé une certaine image de Carmen, une image emplie de cheveux noirs flottant au vent. J'avais moi-même un demi-centimètre de cheveux sur la tête. C'était plus pratique et plus propre. Ça ne m'empêcha pas d'être un peu

surpris. Evidemment, pour les filles-pilotes de la Marine, les cheveux longs posaient quelques problèmes en apesanteur.

Je dois avouer une chose : une fois que j'eus supprimé ou plutôt effacé cette image mentale qui me restait de Carmen, je la trouvai plutôt jolie ainsi. Sans doute parce qu'elle était *assez jolie* pour se passer de sa longue chevelure. Et puis, ça la distinguait des filles civiles. C'était un peu comme le crâne d'or des Chats Sauvages. En tout cas, cela lui donnait une certaine dignité et, pour la première fois, je pris conscience, à l'instant où elle m'apparut tête nue, qu'elle était un officier, qu'elle combattait... et qu'elle restait belle.

Je rentrai ce soir-là avec des étoiles plein les yeux et quelques traces de parfum. Elle m'avait embrassé en me quittant.

Le seul cours de l'E.E.O. dont je voudrais citer des extraits est celui de philosophie morale et d'histoire.

J'avais été surpris de le trouver au programme. Pour moi, il n'avait aucun rapport avec les techniques de combat et le commandement d'une section. Il ne porte que sur les *raisons* de la guerre, et c'est un sujet qui se trouve résolu avant l'E.E.O. Je veux dire qu'un fantassin se bat parce qu'il est un fantassin, parce qu'il appartient à l'Infanterie Mobile.

J'avais décidé que ce cours d'histoire et de philosophie morale n'était destiné qu'à ceux d'entre nous (à peu près un tiers) qui ne l'avaient jamais suivi à l'école. 20 pour cent environ des cadets de ma promotion n'étaient pas originaires de la Terre (l'énorme pourcentage de coloniaux qui s'engageaient me donnait pas mal à réfléchir). Quant aux autres, ils provenaient de territoires où l'histoire et la philo morale n'étaient même pas enseignées. Pour moi, donc, au début, c'était un cours sans histoire qui me permettait de me reposer des autres, ceux dont chaque décimale comptait.

Encore une fois, je me trompais. Ce n'était pas comme au collège. Il fallait réussir. Et pas question d'examens. Evidemment, il y avait des questionnaires, des épreuves... mais pas de notes. Ce qui comptait, c'était l'opinion de votre instructeur. C'était lui qui décidait si oui ou non vous pouviez être officier.

S'il disait non, vous vous présentiez devant un conseil qui déterminait votre avenir, qui délibérait de votre grade aussi bien que de votre retour à la vie civile. Quelles que soient vos performances au combat, on pouvait vous faire subir une nouvelle période d'instruction, vous faire repartir à zéro.

Le cours d'histoire et de philosophie morale fonctionne comme une espèce de bombe à retardement. En général, vous vous réveillez au beau milieu de la nuit et vous vous dites brusquement : « Qu'est-ce

qu'il entend donc par là ? » Ça s'était passé comme ça avec M. Dubois. A l'époque, je m'étais demandé ce que l'histoire et la philo morale avaient à faire avec la formation scientifique. Quel était le rapport avec la chimie ou la physique ? Pourquoi ne pas réserver ça aux études fumeuses du type littéraire ?

Mais je ne savais pas que M. Dubois me donnait alors des *raisons* de combattre qui resteraient valables bien après que j'eus décidé de combattre...

Mais quelles étaient ces raisons ? Est-ce qu'il n'était pas absurde d'exposer mon corps fragile à la violence d'étrangers hostiles ? La solde était maigre, les dangers innombrables et les conditions de travail presque impossibles. Est-ce qu'il ne valait pas mieux demeurer chez moi, tranquillement, et laisser ces bonnes grosses brutes se charger de ce boulot, puisque ça leur faisait tellement plaisir ? Ces étrangers que nous combattions, ils ne m'avaient jamais fait de mal, à moi ! Tout cela était absurde !

Quant à se battre parce qu'on était un fantassin de l'Infanterie Mobile... Seigneur ! Mais nous nous retrouvions comme les chiens de Pavlov ! Non... Laissons tomber et réfléchissons.

Le major Reid, notre instructeur, était aveugle. Il avait une façon de vous mettre mal à l'aise en regardant droit dans votre direction et en vous appelant par votre nom... Nous en étions à l'étude de la période qui avait suivi le conflit entre l'Hégémonie chinoise et l'Alliance russo-anglo-américaine, après 1987... Mais, le jour même, nous avons appris que les Punaises avaient détruit San Francisco et toute la vallée de San Joaquin. Je m'étais dit que le major allait au moins nous en toucher deux mots. Même un civil l'aurait fait. Désormais, c'était les Punaises ou nous.

Mais il ne fit pas la moindre allusion à San Francisco. Au hasard, il choisit l'un des « abrutis » du cours pour résumer le traité de la Nouvelle Delhi et discuter de l'omission du sort des prisonniers de guerre. L'armistice avait oublié les prisonniers d'un camp et libéré ceux de l'autre, leur donnant l'occasion (quand ils le voulaient) de regagner leur foyer à la faveur des désordres.

La victime désignée par le major se lança dans un résumé du sort des prisonniers non libérés, les survivants de deux divisions de paras britanniques et quelques milliers de civils, pour la plupart capturés au Japon, aux Philippines et en Russie et condamnés pour « crimes politiques ».

— ... on comptait aussi beaucoup d'autres prisonniers militaires qui, eux, avaient été pris quelquefois avant le début du conflit. On raconte même qu'il y avait des prisonniers d'une guerre antérieure. On ne sut jamais le chiffre exact des prisonniers non libérés. Les meilleures estimations le situent aux alentours de 65 000.

— Les « meilleures » ? intervint le major.

— Euh... je veux dire que c'est l'estimation que donne le texte, major.

— En ce cas, usez d'un langage plus précis. Le chiffre avancé est-il supérieur ou inférieur à 100 000 ?

— Eh bien... je l'ignore, major.

— Tout le monde l'ignore. Était-il supérieur à 1 000 ?

— Probablement, major. Très certainement.

— Certainement. Le nombre de ceux qui réussirent à s'évader est déjà supérieur. Je vois que vous n'avez pas su lire très attentivement cette leçon. *Monsieur Rico !*

Maintenant, c'était mon tour.

— Un millier de prisonniers non libérés... est-ce une raison suffisante pour justifier la reprise d'un conflit ?

Je n'hésitai pas une seconde :

— Oui, major. Plus que suffisante.

— Plus que suffisante... Très bien... Et un prisonnier non libéré par l'ennemi, est-ce une raison suffisante pour reprendre les hostilités ?

J'hésitai. Je connaissais la réponse de l'Infanterie Mobile, mais je ne pensais pas que c'était celle que voulait le major.

— Allez, monsieur ! Allez ! dit-il. A la limite supérieure, nous avons ce chiffre de 1 000 prisonniers. Considérons maintenant la limite inférieure... Vous ne régleriez pas une facture dont le montant se situerait « entre une livre et mille livres », n'est-ce pas ? Et une guerre représente une très sérieuse facture. Vous voyez le problème ? Risquer une nation – deux, en fait – pour sauver la vie d'un seul homme... Peut-être n'en est-il pas digne ? Peut-être est-il mort entre-temps ? Chaque jour, des milliers d'êtres humains meurent d'accident... alors, pourquoi se poser un tel problème pour un seul ? Répondez ! Oui ou non... Vous faites attendre toute la classe !

Je me lançai à l'eau. Je lui donnai la réponse du fantassin.

— Oui, major.

— Oui quoi ?

— Peu importe que ce soit un homme ou mille, major. Il faut se battre.

— Haha ! Le nombre de prisonniers n'est pas en rapport direct !... Fort bien. Maintenant, étayez votre réponse.

J'étais coincé. Je savais que la réponse était juste. Mais j'ignorais pourquoi.

— Parlez, monsieur Rico. Ceci est une science exacte. Vous avez énoncé une loi mathématique. Il vous faut la démontrer. Quelqu'un pourrait aller jusqu'à vous faire remarquer que, par analogie, une pomme de terre vaut autant que mille, non ?

— Non, major !

— Pourquoi non ? Prouvez-le.

— Les hommes ne sont pas des pommes de terre !

— Très bien, très bien, monsieur Rico ! Je pense que nous avons assez torturé votre pauvre cerveau fatigué pour aujourd'hui. Mais apportez-moi demain une preuve écrite, logique, de votre réponse. Je vais vous donner un indice. Jetez donc un coup d'œil au paragraphe 7 du chapitre de ce jour... Monsieur Salomon ! Depuis les Désordres, comment la situation politique a-t-elle évolué jusqu'à aujourd'hui ? Et quelle est sa justification morale ?

Tant bien que mal, Sally se lança dans la première réponse. En vérité, personne ne saurait décrire par le détail l'élaboration de la Fédération. Elle s'est construite comme ça. A la fin du XX^e siècle, les gouvernements des différentes nations s'effondraient. Il fallait quelque chose pour combler ce vide. Les vétérans avaient un rôle à jouer. Ils venaient de perdre une guerre. La plupart n'avaient pas de travail et les termes du traité de la Nouvelle Delhi les laissaient sans moyen d'existence. Mais ils avaient appris à se battre. Ce ne fut pas une véritable révolution. Cela rappela plutôt ce qui s'était produit en Russie en 1917. Le système s'effondra pour être remplacé par autre chose.

Les premiers événements signalés, à Aberdeen, en Ecosse, sont un exemple typique.

Quelques vétérans se constituèrent en comité de vigiles pour lutter contre les violences et le pillage. Ils pendirent plusieurs personnes (dont deux vétérans) et se constituèrent en comité. Seuls des vétérans pouvaient en faire partie. C'était arbitraire mais ils n'avaient confiance qu'en eux. Ce qui avait été au début une simple mesure d'urgence devint en une ou deux générations une constitution.

Il est probable que ces vétérans écossais, qui furent amenés à pendre quelques-uns de leurs anciens camarades, décidèrent que, dans ces circonstances, ils n'avaient pas de leçon à recevoir de ces fripouilles, de ces rats, de ces chacals de civils, de ces profiteurs, de ces collaborateurs, de ces traîtres... Ils n'avaient qu'à laisser les vieux soldats reconstruire le monde et faire ce qu'on leur ordonnait. Je pense que ça s'est passé ainsi parce que j'aurais agi de même. Et les historiens s'accordent à reconnaître que, à cette époque, l'antagonisme entre les civils et les soldats rapatriés dépassait tout ce que nous pouvons concevoir de nos jours.

Sally ne cita pas le livre. Finalement, le major l'interrompt :

— Monsieur Salomon, vous apporterez un résumé de trois mille mots pour le cours de demain. Pouvez-vous m'expliquer pourquoi – en dehors de toute raison historique, théorique ou pratique – la franchise n'est accordée aujourd'hui qu'aux seuls vétérans ?

— Eh bien... parce qu'ils ont été sélectionnés, major. Ils sont plus intelligents.

— Aberrant !

— Major ?

— Ce mot est-il trop savant pour vous, monsieur Salomon ? Il signifie que votre concept est stupide. Les hommes qui accomplissent leur Service ne valent pas mieux que les civils. Dans bien des cas, les civils se montrent plus intelligents. C'est ainsi que l'on tenta de justifier le coup d'Etat [7] qui précéda le traité de la Nouvelle Delhi : laissez donc l'élite intellectuelle conduire les choses et vous aurez droit à l'utopie. Et vous savez ce que ça nous a coûté. La science, en dépit des bénéfices sociaux qu'elle apporte, n'est nullement une vertu sociale. Les hommes qui se réclament d'elle sont trop souvent des égocentristes dépourvus du moindre sens de la responsabilité sociale. Est-ce que ça vous éclaire un peu, monsieur ?

— Euh... Les hommes qui accomplissent le Service sont disciplinés, major.

La major prit un ton fort aimable.

— Désolé. Cette séduisante théorie n'est pas corroborée par les faits. Vous comme moi nous ne pouvons voter aussi longtemps que nous appartenons au Service. Et nul ne peut prouver que la discipline militaire forme des hommes socialement disciplinés. Le taux de criminalité chez les vétérans et chez les civils est comparable... Et puis, vous oubliez que, en temps de paix, les vétérans viennent pour la plupart d'unités auxiliaires qui ne sont pas soumises à la rigueur de la discipline militaire. Pourtant, ils ont le droit de vote. (Le major eut un sourire.) Monsieur Salomon, ma question était piégée. La seule raison que nous ayons de continuer à vivre selon le système actuel est une raison pratique qui est à la base de bien des systèmes : ça marche.

» Néanmoins, l'examen des détails est très instructif. Tout au long de l'Histoire, les hommes se sont évertués à remettre le pouvoir de décision entre les mains d'hommes qui sauraient en user avec sagesse, pour le bien de tous. L'un des premiers systèmes fut celui de la monarchie absolue que l'on défendit passionnément au nom du « droit divin » des rois.

» Parfois, on essaya de ne pas laisser à Dieu seul le privilège de ce choix. Les Suédois, par exemple, choisirent pour les gouverner un Français, le général Bernadotte. Mais c'est là un exemple limite.

» L'ensemble des systèmes va de la monarchie absolue à l'anarchie totale. L'humanité en a essayé des milliers et s'en est vu proposer des milliers d'autres, certains aussi étranges que ce communisme de fourmière que Platon appela à tort *La République*. Mais les motivations n'ont jamais cessé d'être d'ordre moral : trouver un gouvernement à la fois stable et bénéfique.

» Tous les systèmes ont cherché à parvenir à ce résultat en limitant la franchise, le droit de vote, aux hommes qui étaient *supposés* suffisamment sages pour exercer judicieusement ce droit. Je dis bien : tous les systèmes. Les démocraties les plus libérales ont toujours interdit ce droit à plus d'un quart de leur population en jouant sur l'âge, la naissance, les impôts, les délits... etc. (Le major sourit cyniquement.) Je dois avouer que je n'ai pas encore perçu de différence entre le vote d'un crétin de trente et un ans et celui d'un génie de quinze ans... Mais là je fais allusion à l'ère du « droit divin du citoyen ordinaire »... De toute façon, ces gens ont payé chèrement leurs erreurs.

» La franchise a été accordée selon des règles multiples et variées : par la naissance, par l'hérédité, la race, le sexe, la propriété, l'éducation, la concession... Tous les systèmes ont été expérimentés, tous ont fonctionné, mais aucun de manière satisfaisante. Ils s'effondrèrent par leurs propres fautes ou furent renversés parce que jugés tyranniques.

» Notre système n'est qu'un autre système, encore différent... mais il est plutôt satisfaisant. Certains se plaignent mais personne ne se rebelle. La liberté de l'individu n'a jamais été aussi grande au cours de l'Histoire, il y a peu de lois, les impôts sont légers et les standards de vie aussi élevés que le permettent les moyens de production. La criminalité est à son plus bas niveau. Pourquoi ? Certainement pas parce que ceux qui ont le droit de vote sont plus intelligents que les autres. Nous avons déjà rejeté cet argument. Monsieur Tammany... pouvez-vous nous dire pourquoi notre système est plus efficace que tous ceux qui l'ont précédé ?

J'ignorais d'où Clyde Tammany tenait son nom. Jusqu'alors, je le croyais indien.

— Euh... je pense que c'est parce que les électeurs constituent un groupe réduit, conscient de l'importance de ses décisions... et donc de leurs conséquences.

— Je répète que nous avons affaire à une science exacte. Je ne vous demande pas ce que vous « pensez » et, d'ailleurs, ce que vous pensez est inexact. Les nobles au pouvoir dans bien des systèmes anciens représentaient un groupe réduit mais parfaitement conscient de l'importance de son pouvoir. De plus, vous devriez savoir que le pourcentage de citoyens affranchis par rapport à la population adulte ne représente pas forcément une fraction mineure. On en compte 80 pour cent sur Iskander contre moins de 3 pour cent dans certaines nations de la Terre. Pourtant, le gouvernement est bien le même pour tous. Les citoyens qui jouissent du droit de vote ne sont nullement sélectionnés. Ils ne sont pas plus intelligents et ne possèdent aucun talent, aucune formation particulière pour l'exercice de leurs droits

souverains. Alors, dites-moi quelle peut être la différence entre vos votants d'aujourd'hui et les gouvernements d'hier ? Mais vous avez assez supposé, pensé, deviné... Je vais vous faire part de l'évidence absolue : dans notre système, chaque votant, chaque fonctionnaire est un citoyen qui a prouvé, en se portant volontaire pour le Service, qu'il plaçait la sauvegarde du groupe au-dessus de la défense de ses intérêts personnels.

» Et c'est bien là une différence essentielle.

» Il peut manquer de sagesse comme de vertus civiques mais sa valeur moyenne est considérablement supérieure à celle de n'importe quel dirigeant des âges passés. (Le major s'interrompt pour effleurer des doigts les aiguilles d'une très ancienne montre :) Nous sommes presque au bout de notre temps et il nous reste à déterminer la raison morale du succès de notre mode de gouvernement. Le succès permanent n'est en aucun cas l'effet du hasard. N'oubliez surtout pas que nous traitons de science et non de rêves. L'univers est ce qu'il est et non ce que nous voulons qu'il soit. Voter, c'est participer à l'autorité. Une autorité suprême dont dérivent toutes les autres... telle que la mienne, par exemple, qui me permet de vous faire souffrir une fois par jour. La *puissance*, si vous préférez ! La franchise, le droit de cité, c'est la puissance, la puissance pure et simple, celle du Fer et du Feu. Qu'elle soit exercée par dix hommes ou par dix milliards d'hommes, l'autorité politique est la *puissance* !

» Mais cet univers est fait de dualités conjuguées. Dites-moi, monsieur Rico... quelle est la proposition réciproque de l'autorité ?

— La responsabilité, major.

— Bravo ! Pour des raisons pratiques autant que morales et mathématiquement vérifiables, l'autorité et la responsabilité doivent être égales, sous peine d'un déséquilibre aussi inévitable que l'écoulement du courant entre deux points de potentiels différents. Permettre l'exercice d'une autorité irresponsable, c'est ouvrir la porte au désastre. Rendre un homme responsable de faits qu'il ne peut contrôler, c'est faire preuve d'imbécillité. Les démocraties étaient instables dans la mesure où leurs citoyens n'étaient pas responsables de la façon dont ils exerçaient leur droit souverain d'autorité... si ce n'est par la logique fatale de l'Histoire. Nul n'avait entendu parler de cette unique capitation dont nous nous acquittons. Nul n'avait cherché à déterminer si un citoyen était socialement responsable dans la mesure de son autorité littéralement illimitée. S'il votait l'impossible, il obtenait le désastre possible, et il en était à ce moment-là tenu responsable, et il était détruit en même temps que son temple fragile.

» Notre système, superficiellement, n'est qu'à peine différent des autres. Nous vivons selon une démocratie qui n'est nullement limitée par la race, les croyances, la naissance, la richesse, le sexe ou même

les convictions. Un système dans lequel chacun peut obtenir le droit de décision après un temps de Service relativement aisé et, habituellement, de courte durée. Mais la différence, la subtile différence est celle qui sépare un système efficace, fondé sur les faits, d'un système foncièrement instable. La franchise souveraine est la forme ultime de l'autorité humaine et il convient de s'assurer que ceux qui l'acquièrent sont prêts à accepter la forme ultime de la responsabilité sociale, que s'ils désirent participer à la direction de l'Etat, ils sont en mesure de risquer leur existence – et même de la perdre – pour le bien de ce même Etat. Un maximum de responsabilité est ainsi compensé par un maximum d'autorité. C'est le yin et le yang, égaux et parfaits. Mais quelqu'un peut-il me dire maintenant pourquoi nous n'avons jamais connu de révolution contre ce système ? Contrairement à tous les gouvernements qui nous ont précédés ? En dépit de toutes les protestations et plaintes que nous entendons ?

Ce fut l'un des plus anciens qui se décida.

— Major, la révolution est impossible.

— Oui, mais pourquoi ?

— Parce que la révolution, le soulèvement armé, a non seulement pour origine l'insatisfaction mais aussi l'agressivité. Un révolutionnaire doit être capable de se battre et de mourir. Si les éléments agressifs sont les chiens de berger, les moutons ne vous créeront pas d'ennuis !

— C'est assez bien formulé... Je me méfie des images mais celle-ci résume assez bien les faits. Mais apportez une preuve mathématique demain... Il nous reste juste assez de temps pour une question... Mais c'est vous qui allez la poser et j'y répondrai. Alors ?...

— Eh bien, major... Pourquoi... pourquoi ne pas aller jusqu'au bout ? Pourquoi ne pas obliger chacun à faire son temps de Service pour que tout le monde vote ?

— Jeune homme... est-ce que vous êtes capable de me rendre la vue ?

— Mais... Non... Non, major.

— Pourtant, si vous essayiez, ce serait sans doute plus facile que de tenter de conférer des vertus morales, le sens de la responsabilité sociale, à quelqu'un qui en ignore tout. A quelqu'un qui n'en veut pas, qui rejette cela comme un fardeau insupportable. Et c'est pour cela qu'il est si difficile de s'engager et si facile de démissionner. Au-dessus du niveau familial, ou de celui de la tribu, la responsabilité sociale exige de l'imagination, de la loyauté, du dévouement... Toutes vertus supérieures et qu'un homme ne saurait développer que par lui-même. Essayez de les lui imposer, il les vomira. Bien souvent, dans le passé, les armées étaient constituées de conscrits. Allez donc à la bibliothèque consulter le rapport psychiatrique sur les prisonniers victimes de lavages de cerveaux aux environs des années 50, durant ce que l'on a appelé la « Guerre de Corée », le Rapport Mayer. Nous en ferons l'analyse. (Le major effleura sa montre des doigts :) Vous pouvez disposer.

Avec le major Reid, nous n'avions pas le temps de paresser. Mais nous n'avions pas le temps de nous ennuyer non plus. J'attrapai au vol un de ces devoirs de thèse qu'il distribuait avec tant de facilité. J'avais émis la suggestion que les Croisades différaient de la plupart des guerres. Je fus foudroyé sur place et j'eus droit à la sentence suivante : *Devoir* : Prouver que la guerre et la perfection morale proviennent du même héritage génétique.

Résumé : Toutes les guerres éclatent à cause de pressions de population. (Oui, même les Croisades, encore qu'il faille étudier les voies de commerce, le taux de natalité et quelques autres éléments pour le prouver.) Toute morale est issue de l'instinct de survie.

L'attitude morale est une attitude de survie qui transcende le niveau de l'individu. Ainsi celle du père qui meurt pour sauver ses enfants. Toute pression de population résulte d'un processus de survie aux dépens d'autrui, et la guerre, résultant des pressions de population, procède du même instinct ancestral qui est à l'origine de toutes les règles morales adaptables à l'être humain.

Démonstration : Est-il possible d'abolir la guerre en abaissant la pression de population et en mettant ainsi un terme à ses malheurs tout en concevant un code moral qui limite la population à ses seules ressources ?

Sans débattre ici de l'utilité et de la justification morale de la natalité planifiée, on peut vérifier par la simple observation historique que toute espèce qui met un terme à son accroissement est effacée par toute autre en expansion.

Mais, malgré tout, supposons que l'espèce humaine parvienne à équilibrer le taux de mortalité et de natalité et qu'elle connaisse la paix. Que se passe-t-il alors ? Eh bien, disons jeudi prochain, les Punaises débarquent et massacrent ce qui reste de cette race qui a rejeté tous ses « traîneurs de sabre ». Et plus jamais l'univers n'entendra parler de nous. Ce qui pourrait très bien se passer.

Ou alors... ou alors, c'est nous qui frappons les premiers.

Les deux races sont intelligentes, acharnées et toutes deux ont besoin d'espace.

Savez-vous que la pression de population pourrait nous amener à occuper toutes les planètes habitables de l'univers dans un délai qui peut vous paraître incroyable ? Un clin d'œil à l'échelle de la vie ?

Essayez de faire le calcul. C'est une expansion à intérêt compensé.

Mais l'homme a-t-il le « droit » de se répandre dans tout l'univers ?

L'homme est ce qu'il est, un animal sauvage doué de la volonté de survie. Jusqu'à présent, il s'en est montré capable, face à ses adversaires. A moins que nous ne déclarions que tout ce qui a jamais été dit dans notre Histoire à propos de la morale, de la guerre, de la politique, de la religion, n'a aucun sens.

L'univers nous donnera la réponse. Nous saurons si l'homme a le « droit » de l'envahir.

En attendant, l'Infanterie Mobile est là, constamment en alerte, prête à soutenir l'humanité.

Comme le terme de la période d'instruction approchait, chacun de nous était destiné à servir quelque temps sous les ordres d'un commandant-instructeur à bord d'un vaisseau de combat. C'était un examen pré-final, puisque le commandant pouvait décider que vous n'aviez pas l'étoffe d'un officier. Bien sûr, il était toujours possible de

demander à comparaître devant une commission d'examen mais je n'ai jamais connu un élève qui l'ait fait. Ou vous reveniez avec votre brevet ou on ne vous revoyait plus. Parmi ceux qui ne revenaient pas, il fallait compter les morts.

Nous devons nous tenir prêts avec notre paquetage en permanence. A l'heure du repas, une fois, tous les élèves officiers de ma compagnie furent convoqués. Ils partirent au pas de course, sans avoir avalé une miette, et je me retrouvai avec le pénible honneur d'être immédiatement promu cadet commandant la compagnie.

Mais, moins de deux jours plus tard, ce fut enfin mon tour.

Je me ruai vers le bureau du commandant, le paquetage sur l'épaule, bouleversé et excité. J'en avais par-dessus la tête des cours et je me disais que quelques semaines de combat dans une bonne compagnie, c'était exactement ce qu'il me fallait !

C'est en chantonnant que je croisai une file de cadets récemment arrivés et qui arboraient l'expression tragique de l'élève qui se dit qu'il vient de commettre la faute qui lui interdira à tout jamais d'être un officier. A quelques foulées du bureau du commandant, je me tus.

Deux autres cadets étaient là. Hassan et Byrd. Hassan, dit Hassan l'Assassin, était l'aîné de la promotion. Il avait l'air du génie géant sorti de la lampe, et Birdie n'était pas plus épais qu'un moineau et presque aussi impressionnant.

Et nous entrâmes dans le saint des saints.

Le commandant était dans sa chaise roulante. Il ne la quittait que pour la parade du samedi et les revues. Je crois qu'il souffrait beaucoup en marchant. Mais ça ne voulait pas dire qu'on le voyait moins que les autres officiers. En fait, le colonel Nielssen était partout à la fois. Tout spécialement quand vous aviez commis quelques fautes.

Il ne faisait jamais vraiment irruption dans les cours. De toute façon, il était interdit de hurler « garde-à-vous ! », mais il faisait toujours son effet. Il semblait doué d'ubiquité et cela inquiétait tous les cadets.

Son grade véritable était amiral de la flotte. Il n'était colonel que temporairement, afin de pouvoir commander l'école. Je me l'étais fait confirmer par un sous-officier de l'intendance qui m'avait dit que le « colonel » pouvait redevenir immédiatement général s'il le décidait. Ce qui me stupéfiait, c'est qu'il avait accepté la diminution temporaire de sa solde avec la diminution de grade pour le seul privilège de diriger des élèves officiers. Comme disait Ace, il en faut pour tous les goûts.

A notre entrée, il leva les yeux et dit :

— Bonjour, messieurs ! Installez-vous à votre aise.

Je m'assis, mais pas à mon aise.

Le commandant roula jusqu'à la machine à café, prépara quatre

tasses et Hassan fit la distribution. Je n'avais aucune envie de café mais un cadet ne refuse pas l'hospitalité d'un commandant.

— Messieurs, j'ai vos affectations, reprit-il, ainsi que vos grades provisoires. Mais je désire que vous compreniez bien quel est votre statut.

Nous avons déjà eu droit à quelques sermons à ce sujet. Si nous étions officiers, ce n'était que pour les besoins de l'entraînement et de l'examen. Nous l'étions à titre « surnuméraire, probatoire et provisoire ». Au retour, nous serions de nouveau changés en cadets et l'école pourrait nous éjecter sur le simple avis d'un officier d'examen.

Nous étions destinés à « faire fonction de troisième lieutenant », grade fantaisiste qui semblait aussi important qu'une paire de chaussures peut l'être pour un poisson, quelque chose entre un aspirant et un véritable officier de bord. Pour qu'on vous salue en tant que « troisième lieutenant », il fallait qu'il fasse très sombre dans les coursives.

— Bien sûr, reprit le commandant, votre solde reste inchangée et l'on continuera de vous dire « monsieur ». Le seul changement sera dans votre uniforme, à savoir que vos galons seront un peu plus discrets encore que ceux de cadet. N'oubliez pas que vous suivez l'instruction aussi longtemps que vous n'avez pas été jugés dignes d'être officiers. (Il sourit :) Alors, me direz-vous, pourquoi « troisième lieutenant » ?

Bonne question que je m'étais posée. Pourquoi ces grades qui n'en étaient pas ? Bien sûr, je savais ce que disait le livre...

— Monsieur Byrd ? demanda le commandant.

— Euh... Pour nous donner un rôle de commandement, mon commandant.

— Exactement !

Le commandant s'approcha de l'organigramme qui occupait toute une paroi et désigna la case proche de la sienne et dont la légende était : ASSISTANTE AU COMMANDEMENT (Mlle Kendrick).

— Messieurs, j'aurais bien du mal à diriger cette école sans Mlle Kendrick. Son cerveau est plein de dossiers immenses et immédiatement accessibles. (Il effleura un contrôle sur le bras de sa chaise et demanda à haute voix :) Mademoiselle Kendrick, quelle est donc la note du cadet Byrd en juridiction militaire pour la dernière période ?

— 93 pour cent, commandant, dit la voix de Mlle Kendrick.

— Merci. Vous voyez ? Je signerais n'importe quel document approuvé par Mlle Kendrick... Mais je n'aimerais pas qu'une quelconque commission d'enquête découvre combien de fois elle a signé à ma place... Dites-moi, monsieur Byrd... si je meurs brusquement, là, est-ce que Mlle Kendrick peut me succéder ?

— Eh bien, euh... je suppose qu'en ce qui concerne la routine, elle pourrait...

— Elle ne pourrait *rien* ! gronda le commandant. Rien aussi longtemps que le colonel Chauncey ne lui en aurait pas donné l'ordre ! Elle est intelligente, pleine de qualités et elle comprend apparemment bien mieux que vous, et plus vite... *C'est-à-dire qu'elle n'est pas à un poste de commandement et n'a aucune autorité* !

» Poste de commandement n'est pas un simple terme vague. C'est aussi significatif et net qu'une claque en pleine figure. Si je vous envoyais au combat avec le grade de cadet, monsieur Byrd, tout ce que vous pourriez faire serait de transmettre les ordres. Si votre chef de section était tué et que vous donniez un ordre à un simple soldat – un ordre, avisé, judicieux – vous seriez en faute et le soldat serait également en faute s'il vous obéissait. Un cadet n'est pas un poste de commandement. Il n'a aucune existence militaire. Il n'a pas de grade. Il n'occupe aucun poste. Il n'est pas un soldat. C'est un étudiant destiné à devenir un soldat, un homme qui a l'espoir d'être officier... ou de retrouver son grade précédent. Il subit la discipline de l'Armée, mais il n'appartient pas à l'Armée. C'est pour cela.

Zéro. Trois fois zéro ! Si un cadet n'appartenait même pas à l'Armée !...

— Mon colonel !

— Oui ? Parlez, jeune homme... monsieur Rico.

Je venais de me surprendre moi-même. Mais il fallait que je parle.

— Mais... mais si nous n'appartenons pas à l'Armée... nous ne sommes pas non plus dans l'Infanterie... mon colonel ?

Son regard ne me quittait pas.

— Cela vous contrarie, monsieur Rico ?

— Eh bien... Ça ne me fait pas très plaisir, mon colonel.

En vérité, j'étais épouvanté. Je me sentais tout nu.

— Je vois... (En tout cas, il ne semblait pas en colère :) Mais c'est *mon* rôle de m'occuper des aspects spatiaux-juridiques, fiston.

— Mais...

— C'est un ordre. Techniquement, vous n'appartenez plus à l'Infanterie Mobile. Mais elle ne vous a pas oublié. L'Infanterie n'oublie jamais les siens, où qu'ils soient. Si vous mouriez sur place maintenant, vous seriez incinéré en tant que sous-lieutenant Juan Rico, de l'Infanterie Mobile du (Il s'interrompt pour demander :) Mademoiselle Kendrick, quel était le bâtiment de M. Rico ?

— Le *Rodger Young*.

— Merci... De l'Infanterie Mobile du *Rodger Young*, assigné à la Deuxième Section de Combat de la Compagnie George du Troisième Régiment de la Première Division d'Infanterie Mobile... encore appelée

« Les Têtes Dures ». (Il récitait sans hésitation. Il lui avait suffi du nom du *Rodger Young*.) Une excellente unité, monsieur Rico. Des hommes braves et redoutables. Vos derniers ordres leur seraient transmis et telle serait votre citation dans le Hall du Souvenir. Lorsqu'un cadet trouve la mort, mon fils, il a toujours ce grade, afin que nous puissions le renvoyer à ses camarades.

Une vague de soulagement et de nostalgie déferla sur moi et, pendant une ou deux secondes, je fus sourd aux paroles du commandant.

— ... et si vous ne m'interrompez pas constamment, vous aurez une chance de retrouver l'Infanterie Mobile à laquelle vous appartenez. A bord de votre vaisseau d'exercice, vous devez être des officiers tout simplement parce qu'il ne peut y avoir de rôle neutre au combat. Vous allez vous battre, recevoir des ordres et en donner. Des ordres *légaux*, parce que vous aurez un grade et que vous ferez partie d'une unité. Bien plus, dès lors que vous êtes à un poste de commandement, vous devez être en mesure d'assumer immédiatement une fonction supérieure. Si vous êtes assistant au chef de section et qu'il vienne à être abattu... vous êtes aussitôt chef de section ! (Il secoua la tête.) Vous avez bien entendu. Je n'ai pas dit que vous « faisiez fonction » de chef de section. Vous n'êtes plus un cadet à l'exercice en pareil cas. Vous n'êtes plus un « élève officier en stage d'instruction ». Non, tout à coup vous voilà le Chef, le Vieux, le Boss. Et vous découvrez avec un petit haut-le-cœur que vos camarades dépendent de vous, *et de vous seul*. C'est à vous de leur dire ce qu'il faut faire, pour progresser, pour se battre, pour accomplir la mission et survivre ! Ils ne comptent que sur une chose : la voix du commandement. Et cette voix, c'est vous ! C'est à vous de donner les ordres... Et calmement, avec sang-froid. Parce que si votre groupe est en danger, messieurs... Je veux dire dans un sale coup... Il suffit d'un rien de panique dans votre voix pour transformer la meilleure unité de combat en une bande de fuyards terrifiés.

» Si ce moment arrive, ce sera sans prévenir. Il vous tombera sur les épaules, comme ça, et seul Dieu sera avec vous. Mais ne comptez pas sur lui pour régler les détails tactiques. Ça, c'est votre boulot. Il fera pour vous tout ce qu'un soldat est en droit d'attendre si vous ne laissez pas la frousse casser votre belle voix.

Le commandant s'interrompt. J'étais calme, maintenant ; Birdie avait l'air terriblement sérieux et jeune, et Hassan fronçait les sourcils. En cet instant, j'aurais aimé me retrouver dans la chambre de saut du *Rod*, sans trop de galons, juste après une bonne petite bagarre du soir. On peut dire pas mal de choses à propos du rôle de l'adjoint au chef de groupe mais, en tout cas, il est toujours plus facile de mourir que de se servir de sa tête.

— Messieurs, reprit le commandant, c'est le moment de vérité. Il est regrettable qu'il n'existe encore aucune méthode scientifique et militaire qui permette de distinguer un véritable officier d'une imitation trompeuse, si ce n'est l'épreuve du feu. Elle seule permet aux véritables officiers de se révéler... ou de mourir bravement. Les imitations craquent... et peuvent mourir aussi, en craquant. Mais c'est la mort des autres qui compte, la mort des braves, des bons éléments, des sergents, des adjudants, des caporaux comme des hommes de troupe, dont la malchance est, parfois, de se retrouver sous les ordres d'un incompetent.

» Nous voulons éviter cela. La règle absolue, c'est que chaque candidat officier doit être un soldat absolument entraîné, formé au feu, un vétéran du saut. Au cours de l'Histoire, il n'est pas d'armée qui se soit vraiment tenue à cette règle. Certaines l'ont approchée. Les écoles militaires les plus célèbres — Saint-Cyr, West Point, Sandhurst, Colorado Springs — n'ont même pas tenté de la suivre. Elles ouvraient leurs portes à de jeunes civils qui étaient instruits jusqu'à leur promotion, avant d'être lâchés sur des champs de bataille sans la moindre expérience du commandement au combat. Bien souvent, on découvrait trop tard que tel ou tel jeune et brillant officier à l'école n'était qu'un fou, un lâche ou un imbécile à l'heure de la bataille.

» Au moins, nous ne courons plus un tel risque. Nous savons que vous êtes d'ores et déjà de bons soldats, que vous savez vous battre et faire preuve de courage. Autrement, vous ne seriez pas ici. Votre formation, votre intelligence correspondent aux standards minima. Partant de cette base, nous éliminons autant que possible d'éléments imparfaits. Et vite. Nous ne tenons pas à perdre des soldats de valeur en les forçant à aller au delà de leurs capacités. L'épreuve est dure parce que ce qui vous attend plus tard est plus dur encore.

» Nous nous retrouvons avec un groupe réduit dont les chances sont élevées. Et un critère majeur que nous ne pouvons tester : ce quelque chose d'indéfinissable qui fait toute la différence entre un chef de guerre... et celui qui en a la capacité mais pas véritablement la vocation. Pour connaître ce quelque chose, il n'y a que le combat sur le terrain. Messieurs, vous avez atteint ce stade ! Etes-vous prêts à prononcer le serment ?

Il y eut un bref instant de silence, puis Hassan l'Assassin déclara d'une voix ferme :

— Oui, mon colonel.

Birdie et moi, nous lui fîmes écho.

Le commandant fronça les sourcils.

— Je vous ai rapporté toutes vos qualités. Vous êtes en parfaite forme physique, vous avez une intelligence éveillée, vous êtes bien entraînés et disciplinés, vous avez de la race... Le modèle du jeune

officier. (Il grommela :) Quelle idiotie ! Vous ferez peut-être des officiers, *un jour* ! Je l'espère... Non seulement nous avons horreur de gaspiller l'argent et nos efforts mais, et c'est là le plus important, je tremble dans mes bottes chaque fois que j'expédie à la Flotte un de mes demi-officiers-apprentis en me disant que je viens d'offrir à une unité de combat que souvent je ne connais pas une espèce de monstre de Frankenstein qui va être lâché en pleine bagarre... Si vous saviez vraiment ce qui vous attend, je suis certain que vous ne prêteriez pas serment comme ça, dans la seconde où je vous demande de le faire. Vous devriez me dire non et me laisser vous renvoyer à vos grades respectifs... Mais vous ne savez pas.

» Alors, monsieur Rico, je vais essayer encore une fois... Vous est-il jamais venu à l'idée que vous pourriez être traduit en cour martiale pour avoir perdu un régiment ?

Je demeurai stupide :

— Ma foi... Non, mon colonel, jamais...

Tout ce que je savais, c'est que, pour un officier, comparaître en cour martiale est dix fois plus grave que pour un homme de troupe. Quelques coups de fouet et l'éviction pour le soldat équivalaient à la mort pour un officier.

— Eh bien, pensez-y un peu, ajouta le colonel sur un ton sinistre. Quand je parlais de la mort de votre chef de section, je n'évoquais pas le désastre militaire absolu. Monsieur Hassan ! Quel est le plus grand nombre de postes de commandement susceptibles de tomber durant une bataille ?

— Je n'en suis pas certain, mon colonel... Je sais qu'un major commandant une brigade pendant l'opération D.D.T., juste avant le sauve-qui-peut... mais je n'y étais pas.

— Son nom était Fredericks. Le major Fredericks. Il fut promu à un grade supérieur et eut droit à une décoration. Si vous remontez jusqu'à la Seconde Guerre globale, vous trouvez le cas intéressant d'un jeune cadet officier de la marine qui prit le commandement d'un bâtiment. Non seulement il le mena au combat mais il hissa le pavillon amiral. Il avait au-dessus de lui des officiers supérieurs en grade et en ancienneté qui n'étaient pas blessés mais il put faire valoir son bon droit. Les circonstances étaient particulières : les communications avaient été interrompues. Mais je pense surtout à un autre cas dans lequel quatre niveaux de commandement furent annihilés en l'espace de six minutes. Comme si, le temps de cligner de l'œil, un chef de section se retrouve à la tête d'une brigade. En avez-vous entendu parler ?

Silence absolu.

— Très bien... Cela se passa dans le cadre d'une de ces guérillas qui se développèrent autour des grandes guerres napoléoniennes. Le

jeune officier en question était le cadet de son bâtiment. C'était l'époque de la marine en bois, en fait. Il avait à peu près l'âge de la moyenne de votre promotion et son grade était « troisième lieutenant à titre temporaire ». Vous remarquerez que c'est celui que vous allez porter. Il n'avait aucune expérience du combat et, à bord, quatre officiers le précédaient dans l'ordre hiérarchique. Dès le début de l'engagement naval son supérieur immédiat fut blessé. Notre jeune héros se porta à son secours et réussit à l'écarter de la ligne de feu. C'est tout. Il agit comme il l'eût fait pour un autre camarade. Mais il n'avait pas été autorisé à quitter son poste. Mais ce qui se passa fut que les autres officiers furent tous tués et qu'il fut traduit en jugement pour avoir « abandonné son poste de commandant de bord en présence de l'ennemi ». Il fut condamné et emprisonné.

Je ne puis m'empêcher de m'exclamer :

— *Pour ça*, mon colonel ?

— Pourquoi pas ? Bien sûr, il est vrai que nous devons nous porter au secours de nos camarades. Mais nous le faisons dans des conditions différentes de celles de la marine à voile, et selon des ordres précis. Nous ne rompons jamais le combat devant l'ennemi. Durant un siècle et demi, la famille de ce jeune marin essaya de faire casser le jugement. Sans y réussir, bien entendu. Il avait quitté son poste sans en avoir reçu l'ordre. Cela ne faisait pas le moindre doute, même dans ces circonstances imprécises. Certes, il était encore bleu mais... il eut de la chance qu'on ne le pende pas. (Le regard froid du colonel se posa sur moi :) Monsieur Rico... cela pourrait-il vous advenir ?

— Je... J'espère que non, mon colonel.

— Pourtant, ce serait possible au cours de cette croisière d'exercice. Laissez-moi vous dire comment. Supposons que vous participiez à une opération d'envergure. Plusieurs vaisseaux larguent un régiment. Les officiers sautent les premiers, bien sûr. Cela comporte autant d'avantages que de risques, mais c'est une règle à laquelle nous obéissons pour des raisons psychologiques : les soldats qui arrivent au sol se retrouvent toujours encadrés par leurs officiers. Supposons que les Punaises soient au fait de cette tactique. Ce n'est pas impossible. Et supposons qu'elles aient mis au point un piège. La première vague d'assaut est anéantie. En tant que surnuméraire, vous n'êtes pas largué avec la première vague. Vous prenez la première capsule vacante qui se présente. Et dans quelle situation vous trouvez-vous alors ?

— Je ne suis pas certain de le savoir, mon colonel.

— Vous venez d'hériter du commandement d'un régiment ! Et qu'allez-vous donc en faire, mon jeune monsieur ? Vite ! Les Punaises n'attendent pas, elles !

— Eh bien... (Je récitai le cours, presque mot pour mot :) Je prends le commandement et j'agis en fonction des circonstances, mon colonel, et de la situation tactique telle qu'elle m'apparaît.

— Vraiment ? Et vous vous faites démolir aussi, pas de doute. C'est tout ce qu'on peut attendre dans un sale coup pareil. Mais tout ce que j'attends de vous, c'est que vous vous grouilliez, et que vous gueuliez des ordres dès que vous toucherez le sol, même s'ils ne riment à rien. Qui peut exiger d'un chaton qu'il se batte comme un tigre et dévore l'ennemi ? On ne peut qu'espérer qu'il essaie, qu'il fasse son possible. Bon. Debout ! Levez la main droite !

Péniblement, il réussit à se lever lui aussi. Trente secondes après, nous étions officiers... à titre « surnuméraire, probatoire et provisoire ».

Je croyais que le colonel allait nous donner nos barrettes d'épaule et nous congédier. Mais il parut se détendre brusquement et devenir presque humain.

— Vous comprenez, les gars... je vous ai tenu tout ce discours pour que vous sachiez bien que ce qui vous attend est dur. Il faut que vous y pensiez, que vous imaginiez ce que vous ferez si les choses tournent mal. Il faut aussi que vous vous mettiez bien dans la tête que votre vie appartient à vos hommes et que vous n'avez pas le droit de la gaspiller dans n'importe quel acte de bravoure suicidaire pour vous couvrir de gloire posthume... Pas plus que vous n'avez le droit de la préserver coûte que coûte si les circonstances exigent votre sacrifice. Je tiens à ce que vous ruminiez tout cela jusqu'à en être malades avant l'heure du saut, pour que vous soyez prêts quand ça tournera mal, calmes et armés de sang-froid... Mais c'est impossible, évidemment. Il y a une chose, pourtant... Quel est l'*unique* facteur qui puisse vous sauver ? Quelqu'un a-t-il une réponse ?... Allez ! Vous n'êtes plus des recrues, non ? Monsieur Hassan...

— Mon adjudant, mon colonel, dit l'Assassin, lentement.

— Mais oui ! Il est sûrement plus vieux que vous, il a avalé plus de sauts et il connaît certainement mieux son unité. Et comme il ne trimbale pas cette charge supplémentaire énorme qu'est le commandement, il pense sans doute plus clairement que vous. Demandez-lui conseil. Vous avez un circuit-radio pour ça ! Ça n'est pas pour ça que vous perdrez sa confiance. Il a l'habitude qu'on lui demande conseil. Si vous ne le faites pas, il vous considérera comme un imbécile, un incapable et un prétentieux. Et il n'aura pas tort.

» Mais vous n'êtes pas obligé de suivre son conseil. Vous pouvez vous servir de ses idées. Elles peuvent vous inspirer un plan. Mais, en tout cas, vous vous décidez et vous donnez vos ordres. Vite ! Parce que

la seule chose qui puisse flanquer la trouille au meilleur des adjudants, c'est de s'apercevoir que son chef ne sait pas se décider !

» C'est dans les unités d'Infanterie Mobile qu'hommes de troupe et officiers dépendent le plus les uns des autres, et les adjudants en sont le ciment. Ne l'oubliez jamais.

Le commandant fit rouler sa chaise jusqu'à un petit placard, à côté de son bureau. A l'intérieur, il y avait des rangées de casiers et, dans chaque casier, une petite boîte. Il en prit une et l'ouvrit.

— Monsieur Hassan !

— Mon colonel ?

— Ces barrettes ont été portées par le capitaine Terence O'Kelly pour sa première croisière d'entraînement. Vous conviennent-elles ?

— Mon colonel... (L'Assassin avait la voix rauque, tout soudain, et je me dis que cette grande brute allait fondre en larmes :) Oui, mon colonel.

— Avancez, monsieur Hassan. (Le colonel épingla les barrettes et dit :) Portez-les aussi vaillamment que lui... *mais rapportez-les !* Vous me comprenez ?

— Je ferai de mon mieux, mon colonel.

— J'en suis certain. Votre vaisseau décolle dans vingt-huit minutes. Une navette vous attend sur le toit. Prenez vos ordres, monsieur !

Hassan salua et se retira. Le colonel prenait déjà une autre petite boîte.

— Monsieur Byrd, êtes-vous superstitieux ?

— Non, mon colonel.

— Vraiment ? Moi, je le suis. Je me suis dit que vous ne verriez aucune objection à porter des barrettes après cinq autres officiers qui, tous, ont été tués au combat ?

— Non, mon colonel.

Birdie n'avait marqué qu'une hésitation à peine perceptible.

— C'est bien. Parce que ces cinq officiers ont raflé dix-sept citations, de la Médaille Terrienne au Lion Blessé. Approchez, monsieur Byrd... Cette barrette marquée de brun doit toujours être portée sur l'épaule gauche. Et pas autrement ! A moins que ce ne soit nécessaire, mais vous le saurez. Voici la liste des cinq officiers. Il vous reste trente minutes avant le départ de votre navette. Courez jusqu'au hall du Souvenir et jetez donc un coup d'œil sur leurs biographies.

— Oui, mon colonel !

— Prenez vos ordres.

Enfin, il se tourna vers moi, me regarda et demanda sèchement :

— Vous pensez à quelque chose, fiston ? Parlez !

— Mon colonel... ce troisième lieutenant qui a été condamné... Comment puis-je savoir ce qui s'est passé exactement ?

— Oh... Jeune homme, mon intention n'était pas de vous épouvanter avec cette histoire mais simplement de vous rafraîchir les idées... C'était pendant la bataille de juin 1813 entre le bâtiment américain *Chesapeake* et le voilier britannique *Shannon*. Mais vous trouverez l'*Encyclopédie Navale* dans la bibliothèque de votre vaisseau. (Il revint au placard à barrettes et fronça les sourcils :) Monsieur Rico, j'ai ici une lettre émanant d'un de vos anciens professeurs, officier à la retraite, qui voudrait que vous portiez ses barrettes de troisième lieutenant. Je suis désolé mais il me faut lui répondre : non.

— Mon colonel ?...

J'étais heureux d'apprendre que le colonel Dubois n'avait pas perdu ma trace, qu'il veillait toujours sur moi... et d'êçu, dans le même temps.

— Parce que je ne peux pas, monsieur Rico ! J'ai confié ces barrettes à un élève il y a deux ans... et il ne les a pas rapportées. Mais... (Il prit une boîte, me regarda :) Vous pourriez peut-être essayer cette paire. Ce qui compte, c'est que votre professeur ait fait cette demande, n'est-ce pas ?

— Je pense que vous avez raison, mon colonel.

— Ces barrettes ont été portées cinq fois. Les quatre derniers candidats n'ont pas obtenu leur promotion. Oh... rien de déshonorant. La malchance, c'est tout. Etes-vous prêt à conjurer le mauvais sort, monsieur Rico ? A faire de ces barrettes des porte-bonheur ?

— Je vais essayer, mon colonel, dis-je.

J'aurais préféré emporter une mygale dans mon paquetage.

— Très bien.

Il épingla les barrettes sur mes épaules.

— Je vous remercie, monsieur Rico. Voyez-vous, j'ai été le premier à les porter. J'aimerais que vous me les rapportiez, qu'elles n'aient plus le mauvais sort et que vous réussissiez.

Je me sentis grandir vertigineusement.

— Je ferai tout mon possible, mon colonel !

— Ça, je le sais. Prenez vos ordres, à présent. Vous serez dans la même navette que Byrd... Un instant : vos traités de maths sont-ils dans votre paquetage ?

— Euh... non, mon colonel.

— Prenez-les. L'Intendant de votre vaisseau a été prévenu de cet excédent de bagage.

Je le saluai et pris congé au pas de course. J'étais redescendu des cimes dès qu'il avait prononcé le mot maths.

Mes bouquins étaient sur mon bureau. Quelqu'un en avait fait un paquet, avec la feuille d'exercice du jour. J'avais comme l'impression que le colonel Nielssen ne laissait jamais rien au hasard.

Birdie m'attendait sur le toit, près de la navette. Il jeta un coup

d'œil sur mes bouquins et sourit.

— Triste ! Si on est sur le même vaisseau, je te donnerai un coup de main.

— Je suis sur le *Tours*.

— Désolé. J'embarque sur le *Moskova*.

Nous sommes montés à bord. J'ai vérifié l'auto-pilotage de la navette, fermé la porte et on a décollé.

— Tu t'en tires bien, a ajouté Birdie. L'Assassin a non seulement eu droit à ses livres de maths mais à deux autres matières.

Birdie ne s'était pas vanté en proposant de m'aider si nous étions sur le même vaisseau. C'était un soldat mais également un prof. Un peu à la façon du petit Shujumi, qui donnait des cours de judo au Camp Currie, Birdie enseignait les maths. Dans l'Infanterie Mobile, on ne gaspillait aucun talent. Birdie avait été très vite repéré car il avait dû obtenir sa licence en maths pour son dix-huitième anniversaire. Le cours de maths qu'il donnait à l'école était simplement une corvée supplémentaire. Qui ne le dispensait nullement de se faire ramasser pour les autres cours. Mais pas souvent, je dois le dire. Birdie était un mélange rare : brillant intellect, bonne éducation, solide sens commun et courage à toute épreuve. De quoi fabriquer un général.

Nous nous disions tous qu'il était parti pour commander une brigade à trente ans.

Quant à moi, mes ambitions n'allaient pas aussi haut.

— Ce serait vraiment un sale coup si l'Assassin échouait, dis-je en guise de commentaire, tout en pensant que ce serait vraiment un sale coup si Johnnie Rico échouait.

— Il n'échouera pas, dit Birdie d'un ton confiant. S'il le faut, ils le mettront dans une hypno-cabine et ils le nourriront par intraveineuses... Mais de toute façon, Hassan peut échouer et décrocher quand même une promotion.

— Quoi ?

— Tu ne savais pas ? Il a le grade permanent de premier lieutenant. Il l'a eu au feu, bien sûr. Ça reste son grade même s'il échoue. Regarde le règlement.

Je connaissais très bien le règlement. Par exemple, si je coinçais en maths, je me retrouverais adjudant. Mais ça n'avait rien à voir !...

— Attends !... Tu es en train de me dire qu'il a renoncé au grade de *premier* lieutenant à titre permanent et qu'il vient à peine d'être nommé *troisième* lieutenant à *titre provisoire*... rien que pour devenir peut-être *second* lieutenant ? Est-ce toi qui es fou ou lui ?

Birdie sourit.

— On l'est juste assez pour être dans l'Infanterie Mobile.

— Birdie... Je ne comprends pas.

— Mais si... L'Assassin n'a que le peu d'éducation qu'il a piqué à

droite et à gauche dans l'Infanterie. Tu crois qu'il peut aller très haut avec ça ? Je suis sûr qu'il pourrait commander un régiment au feu et s'en tirer plutôt bien... à condition que quelqu'un d'autre ait défini la tactique. Mais commander au feu, Johnnie, ce n'est qu'une partie du rôle d'un officier, et spécialement d'un officier supérieur. Il peut avoir à diriger une guerre, une bataille ou une simple opération. Mais pour cela il doit connaître la stratégie, la théorie des jeux, l'analyse opérationnelle, la logique symbolique, la synthèse pessimiste et quelques dizaines d'autres disciplines casse-tête ! Il faut que tu passes par tout ça si tu veux devenir capitaine, ou major. L'Assassin sait très bien ce qu'il fait.

— Je le suppose, mais, Birdie... Le colonel Nielssen doit savoir que Hassan était officier... ou plutôt qu'il l'est ?

— Oui, bien sûr.

— On ne le dirait pas. Il lui a tenu à peu près le même discours qu'à nous.

— Pas exactement. Tu n'as pas remarqué que lorsqu'il voulait certaines réponses particulières, il se tournait toujours vers l'Assassin ?

Je dus admettre que c'était exact.

— Birdie, quel est ton grade permanent ?

La navette se posait. Birdie se redressa, posa la main sur la poignée de la porte et sourit.

— Moi ? Soldat de première classe. Je n'ai pas intérêt à échouer !

— Impossible ! Tu ne peux pas échouer !

J'étais surpris qu'il ne fût même pas caporal. Mais un gars aussi intelligent et instruit que lui avait dû être propulsé vers l'Ecole d'Officiers dès qu'il avait fait ses preuves au combat. Avec la guerre, ça n'avait pas dû être très longtemps après son dix-huitième anniversaire.

— On verra bien, me lança-t-il avec un sourire immense.

— Tu réussiras, Birdie. Hassan et moi, on peut être inquiets. Pas toi.

— Tu crois ? Suppose que Mlle Kendrick me prenne en grippe... Oh ! C'est l'appel de mon vaisseau ! Salut !

— A bientôt, Birdie !

Mais je ne le revis pas. Il fut nommé deux semaines plus tard et ses barrettes revinrent avec leur dix-huitième décoration : Le Lion Blessé, à titre posthume.

Et alors, on se croit à la pouponnière ? Eh bien, ça n'en est pas une ! Et je vais vous le prouver !

Déclaration attribuée à un caporal hellène sous les murs de Troie, 1194 av. J.-C.

Avec une section à son bord, le *Rodger Young* affichait complet. Le *Tours*, lui, peut en embarquer six. Et même alors, il semble désert. En fait, il peut contenir deux fois plus de monde et il comporte assez de tubes pour éjecter deux vagues d'assaut successivement. Evidemment, avec douze sections à bord, il faut rationner l'eau, attendre son tour au mess et disposer des hamacs dans les coursives et la chambre de saut. La nuit, il faut se méfier des coups de botte dans l'œil et, surtout, inspirer quand le voisin expire. Par chance, je n'eus pas droit à la croisière double-spéciale.

La vitesse et la puissance du *Tours* lui permettent d'emporter des troupes en parfaite condition de combat en n'importe quel point de la Fédération et jusque dans l'Espace des Punaises. En effet Cherenkov, il atteint plus de 400 Mike. Disons qu'entre Sol et Capella, soit quarante-six années-lumière, il met un peu moins de six semaines pour atteindre son but.

Bien sûr, un transport de troupes limité à six sections ne peut être comparé à un paquebot spatial ou à un croiseur de combat. Mais l'Infanterie Mobile préfère les corvettes légères qui permettent des opérations rapides. La Marine serait plutôt favorable aux vaisseaux géants capables d'embarquer des régiments entiers. Il faut bien comprendre qu'une corvette, si légère soit-elle, exige autant de marins que le plus monstrueux des transports de troupes. Et encore plus d'entretien. Mais, de cela, les fantassins peuvent se charger. Après tout, chacun sait que ces fainéants n'ont rien d'autre à faire que manger et dormir en attendant de sauter et l'entretien des coursives les change un peu de l'astiquage des boutons. En tout cas, c'est l'opinion des gens de la Flotte Spatiale.

En vérité, ce qu'ils pensent, c'est que l'Armée est dépassée, démodée, et qu'on ferait aussi bien de l'abolir.

Bien sûr, ils ne le disent jamais officiellement, mais il suffit de nouer un peu la conversation avec un officier de Marine en

permission, de préférence dans un bar, pour l'entendre plutôt dix fois qu'une. Les marins estiment qu'ils peuvent se lancer dans n'importe quel conflit, remporter la victoire et débarquer quelques-uns de leurs hommes en attendant l'arrivée des membres du Corps Diplomatique.

Je veux bien admettre que certains parmi leurs nouveaux jouets peuvent effacer une planète de la carte du ciel. Peut-être suis-je aussi démodé qu'un tyrannosaure... mais, pourtant, je n'en ai pas l'impression. Je veux dire que les abrutis de l'Infanterie peuvent accomplir encore bien des choses dont le plus moderne vaisseau est incapable. Et si ce n'est pas l'opinion du gouvernement, qu'il nous le fasse savoir.

Mais il est peut-être préférable que ni l'Armée ni la Marine n'ait le dernier mot. Un homme ne peut prétendre au grade d'Amiral du Ciel sans avoir commandé tour à tour un régiment et un bâtiment de la flotte, sans avoir suivi l'instruction du fantassin avant de devenir officier de marine, à moins qu'il préfère commencer comme astrologue avant de s'offrir un séjour au Camp Currie... Je pense que c'était sans doute l'ambition de Birdie. Mais c'est avec respect que j'écouterai n'importe quel conseil venant d'un homme qui aura accompli une telle performance.

Comme la plupart des transports de troupes, le *Tours* est un vaisseau mixte. Le plus étrange, pour moi, a été d'être affecté « au Nord du Trente ». La cloison qui constitue la frontière entre la section des femmes et le territoire des brutes n'est pas nécessairement la 30^e mais, traditionnellement, on lui donne le nom de n° 30 dans tout vaisseau mixte. Au delà, on trouve d'abord le carré puis les quartiers féminins, qui s'étendent jusqu'à la proue. A bord du *Tours*, le carré des officiers servait aussi de mess pour les recrues féminines qui y prenaient leurs repas juste avant nous. En dehors des heures de repas, la pièce était partagée entre une chambre de récréation et un salon destiné aux officiers, tous deux à usage strictement féminin. Quant aux officiers mâles, ils avaient droit à un salon appelé « chambre des cartes » et situé immédiatement à l'arrière de la cloison n° 30.

Les meilleurs pilotes de la Marine sont les femmes. Elles sont indispensables pour chaque opération de saut et de récupération. Mais je soupçonne aussi que leur affectation plus fréquente aux transports de troupes se justifie par des impératifs psychologiques. Leur seule présence à bord est bénéfique au moral des troupes.

Mais oublions un instant les traditions de l'Infanterie.

Dans un vaisseau mixte, le dernier son qu'un soldat entend avant de toucher le sol (et souvent avant de mourir) est une voix de femme, qui lui souhaite bonne chance. Si vous estimez que ça n'est pas important, c'est probablement parce que vous avez démissionné de la race humaine.

Le *Tours* comptait quinze officiers : huit femmes et sept hommes. Il y avait également à bord huit officiers d'Infanterie dont, à mon grand orgueil, je faisais partie. Je n'irai pas jusqu'à déclarer que la fameuse « cloison n° 30 » avait motivé mes études d'officier, mais le seul privilège de prendre ses repas en compagnie de demoiselles vaut bien des augmentations de solde. Le capitaine, le pacha, était la présidente du mess. Mon chef, le capitaine Blackstone, était vice-président. Non pas à cause de son grade (trois officiers de Marine lui étaient supérieurs) mais en tant que chef de la force d'invasion.

Chaque repas obéissait à des règles strictes. Nous attendions dans la chambre des cartes jusqu'à l'heure H. Puis, à la suite du capitaine Blackstone, nous gagnions nos chaises. Le pacha entraînait alors, suivie par ses demoiselles et, lorsqu'elle s'arrêtait à l'extrémité de la table, le capitaine s'inclinait et disait : « Madame la Présidente... Mesdames... » Ce à quoi elle répondait : « Monsieur le Vice-président... Messieurs... » Et chacun des hommes invitait la demoiselle placée à sa droite à s'asseoir.

Après ce rite, qui était purement social, chacun usait du grade ou du rang, à l'exception des officiers de Marine cadets et de moi-même. On nous appelait « monsieur » ou « mademoiselle ».

Lors du premier repas, à mon grand étonnement, j'entendis chacun appeler « major » le capitaine Blackstone. Le nombre de ses barrettes était pourtant sans équivoque. Plus tard, on m'expliqua que, à bord d'un bâtiment de la Marine, il ne pouvait y avoir deux « capitaines ». Pour des raisons de pure courtoisie, un capitaine de l'Infanterie, dès son embarquement, prenait le grade de « major » jusqu'à l'heure du saut. De même, si les circonstances faisaient qu'un authentique capitaine de la Marine monte à bord sans exercer les fonctions de commandant, il se trouvait promu « Commodore » pour quelque temps.

Cette coutume, qui nous semblait stupide, était bien entendu limitée au mess.

Le capitaine du vaisseau, à chaque repas, prenait place à une extrémité de la table et le commandant de la force d'invasion à l'autre, avec l'aspirant-cadet de la Marine à sa droite. Je me retrouvai moi-même à la droite du capitaine. J'aurais mille fois préféré la compagnie de l'aspirant-cadet qui était particulièrement adorable, mais cette disposition correspondait à une sorte de chaperonnage et je n'ai jamais su le prénom de mon aspirant-cadet.

Etant l'officier mâle le moins élevé en grade, il était normal que je me trouve ainsi placé, à la droite du capitaine du vaisseau. Mais j'ignorais qu'il me revenait de la faire asseoir. Au premier repas, je ne fis rien et personne ne s'assit, jusqu'au moment où le troisième assistant-ingénieur me tapota l'épaule. Le capitaine Jorgenson fit

comme si de rien n'était, mais je ne m'étais pas senti aussi gêné depuis une ancienne mésaventure qui datait du jardin d'enfant.

Le repas s'achève à la seconde où le capitaine se lève. Et il advint une fois où le capitaine Jorgenson ne resta devant son assiette que quelques minutes avant de se redresser. Le capitaine Blackstone prit un air contrarié et dit :

— Capitaine...

— Oui, major ?

— Le capitaine m'autorisera-t-il à être servi dans la chambre des cartes en compagnie de mes officiers ?

Elle répondit d'une voix glacée :

— Mais certainement, major.

Mais, bien sûr, aucun officier de Marine ne se joignit à nous.

Le samedi qui suivit, le capitaine Jorgenson exerça son privilège de passer en revue les fantassins du bord, chose que les commandants de vaisseaux ne font que rarement. Mais elle passa entre les rangs sans faire de commentaire. Elle n'était pas du genre pète-sec et elle avait quelquefois un gentil sourire. Le capitaine Blackstone avait désigné le second lieutenant « Rusty » Graham pour me tanner le cuir en maths et cela était venu aux oreilles du capitaine. Elle avait exigé, par l'intermédiaire du capitaine Blackstone, que je me présente dans son bureau tous les jours après le dîner. Une heure durant, elle me donnait elle-même un cours de perfectionnement et me persécutait régulièrement quand mes « devoirs » n'étaient pas satisfaisants.

Les six sections d'Infanterie Mobile du *Tours* constituaient les deux compagnies d'un « demi-bataillon ». C'était le capitaine Blackstone lui-même qui commandait la compagnie D (les « Blackies ») en même temps que l'ensemble du demi-bataillon. Le chef du bataillon officiel, le major Xera, se trouvait avec les compagnies A et B, à bord du *Normandy Beach*, à quelques heures-lumière de distance. Le capitaine Blackie ne lui transmettait que quelques messages et rapports. Pour le reste, il communiquait directement avec la Flotte ou la Base. Blackie avait d'ailleurs un adjudant magique qui le secondait pour tout ce qui concernait la compagnie ou le demi-bataillon.

Pour une formation armée répartie sur des centaines de vaisseaux dispersés à travers des années-lumière, les détails administratifs n'ont rien de simple. Entre le *Valley Forge*, le *Rodger Young* et le *Tours*, je n'avais pas changé de régiment. J'appartenais encore au Troisième Régiment (dit « Les Petits Mignons ») de la Troisième Division d'Infanterie Mobile (dite « Division Polaris »). Les deux bataillons reformés pour l'Opération D.D.T. à partir des unités disponibles avaient été baptisés « Troisième Régiment », mais je n'avais pas vu « mon » régiment. Je n'avais vu alors que la première

classe Bamburger et pas mal de Punaises, et même beaucoup trop.

Je pouvais parfaitement être promu officier des « Petits Mignons », y vieillir jusqu'à la retraite et ne jamais rencontrer le commandant de mon régiment. Les « Têtes Dures » avaient bien un commandant de compagnie, eux aussi, mais il commandait également le premier groupe (dit « Les Frelons ») dans une autre corvette. J'avais toujours ignoré son nom jusqu'au moment où je l'avais lu sur mes ordres pour l'Ecole des Elèves Officiers. On raconte l'histoire, que je ne crois pas, d'ailleurs, d'une « section perdue » dont le commandant de compagnie avait été promu tandis que les autres sections étaient affectées à d'autres opérations. Cette histoire prétend que, après le départ de son officier, cette « section perdue » traîna pendant une bonne année dans les bouges de l'avenue Churchill, sur Sanctuaire, avant d'être portée manquante.

Mais peut-être est-ce possible, après tout.

La pénurie chronique en officiers avait une influence prépondérante sur mes responsabilités au sein des « Blackies ». C'est dans l'Infanterie Mobile que l'on trouve le plus faible pourcentage d'officiers de toute l'histoire des unités militaires, ce qui explique en partie le fameux « partage divisionnel ». Le « pardi » est une expression du jargon militaire. L'idée est simple : si vous disposez de 10 000 soldats, combien vont se battre ? Combien seront de corvée de patates ? Combien conduiront des camions, creuseront des tombes ou porteront des documents d'un P.C. à l'autre ?

Solution : Les 10 000 hommes se battent.

Durant les grandes guerres du XX^e siècle, rendez-vous compte qu'il fallait parfois 70 000 hommes pour 10 000 combattants réels !

Je dois reconnaître que nous avons bien besoin de la Marine pour nous porter sur les théâtres d'opération. Une force d'invasion, même dans une corvette, représente généralement trois fois plus d'hommes que n'en compte l'équipage. Il y a aussi les civils de l'intendance et des services. Et 10 pour cent d'entre nous sont en permanence en permission, plus les rares élus détachés dans les camps d'instruction.

Il y a peu de fantassins dans les services administratifs et ce sont toujours des handicapés. Ce sont ceux qui n'acceptent pas la retraite. Les sergents Ho, les colonels Nielssen. Ils devraient compter double puisque leurs tâches exigent qu'ils gardent l'esprit de combat alors qu'ils ne possèdent plus la perfection physique. Ce qu'ils font, des civils ne le feraient pas. Autrement, nous emploierions des civils. Mais les civils sont comme les haricots. Vous ne les achetez que lorsque vous en avez besoin. Mais l'esprit de combat, ça ne s'achète pas.

L'Infanterie Mobile est la plus petite armée de l'Histoire si l'on tient compte de la population qu'elle protège. Un fantassin, ça ne

s'achète pas, ça ne se recrute pas. On ne peut même pas le garder s'il demande à partir. Et il peut le faire trente secondes avant de sauter au combat. Et cela arrive. Alors on lui donne sa solde et il perd son droit de vote. C'est tout.

A l'école, nous avons étudié certaines armées du passé où les hommes étaient traités comme des esclaves. Le fantassin est un homme libre. Il n'obéit qu'au respect de lui-même, à sa fierté, à l'esprit de corps, et au désir qu'il a d'être aimé et respecté de ses camarades.

« Tous au travail, tous au combat », telle est la devise qui est à la base de notre morale. Un fantassin ne se débrouille jamais pour tirer les ficelles qui lui procureront une planque quelque part. Les planques, pour lui, ça n'existe pas. Oh, bien sûr, un soldat avec un rien de jugeote peut ouvrir un commerce comme n'importe qui.

Mais les boulots tranquilles, planqués, sont pour les civils. Chaque soldat, pour sa part, quand il se boucle dans sa capsule, quelques secondes avant le saut, est certain que tout le monde, du général au dernier sous-fifre, fera le même travail que lui. Tout le monde saute. Et c'est pour ça qu'il grimpe dans sa capsule, même s'il ne le sait pas vraiment.

Si jamais nous nous écartions de cette règle, ce serait le commencement de la fin pour l'Infanterie Mobile. Une idée, une simple idée constitue notre ciment, un ciment plus résistant que l'acier, un ciment magique qu'il faut garder intact.

C'est ce « tous au travail, tous au combat » qui permet à l'infanterie de s'en tirer avec si peu d'officiers.

Sur ce point, j'en sais plus encore que je ne devrais. Parce qu'il m'était arrivé de poser une question particulièrement stupide en Histoire Militaire, l'instructeur m'avait une fois infligé la lecture d'une collection d'ouvrages allant du *De Bello Gallico* au classique de Tsing, *L'effondrement de l'Hégémonie d'Or*.

Prenez une division d'Infanterie Mobile... sur le papier, bien entendu. Combien d'officiers doit-on lui affecter ? Non, ne tenez pas compte des unités qui peuvent être détachées des autres corps d'armée. Toutes ne participent pas à la bagarre et elles n'ont pas grand-chose de commun avec l'I.M. Les membres des Communications et Logistique ont tous le grade d'officier. Les hommes-mémoire, les télépathes, les sensoriels... Je ne pourrais pas les remplacer, même si je vivais deux siècles. Chacun d'eux a combien de fois ma valeur ? Et les unités du CROC ? Elles comptent 50 pour cent d'officiers : les humains. Les autres sont les néochiens.

Mais en aucun cas il ne s'agit de commander. Alors ne parlons que de nous, les fantassins, et de ceux qui doivent être nos chefs.

Cette division imaginaire, là, sur le papier, comporte 10 800

hommes répartis en 216 sections, chacune placée sous les ordres d'un lieutenant. Pour trois sections formant une compagnie, il faudrait 72 capitaines. Pour quatre compagnies formant un bataillon, il faudrait 18 majors ou lieutenants-colonels. Et six régiments avec six colonels peuvent composer deux ou trois brigades, ce qui nous donne... disons un général de division, plus un général de corps d'armée pour couronner le tout.

Au total, nous avons 317 officiers sur 11 117 éléments.

Pas de blancs. Chaque officier a une équipe sous ses ordres. 3 pour cent au total. C'est à peu près la proportion moyenne dans l'Infanterie. Seule la disposition des postes diffère. Par exemple, un grand nombre de sections sont commandées par des adjudants. Et la plupart des officiers cumulent les fonctions pour décharger certains postes essentiels.

Un chef de section lui-même doit avoir un état-major... en la personne de son adjudant.

Mais il peut s'en passer. Aussi bien que son adjudant peut se passer de lui. Ce qui n'est pas le cas pour un général qui, lui, *doit* avoir un état-major parce que sa tâche est trop lourde. Un grand état-major stratégique et un petit état-major de combat. Il n'y a jamais suffisamment d'officiers. Pour l'état-major stratégique, les meilleurs mathématiciens et logiciens de chaque groupe se regroupent à bord du vaisseau-amiral avant de sauter, chacun avec son propre groupe. Le général lui-même saute avec un état-major de combat très réduit, renforcé par une équipe de soldats choisis parmi les plus aguerris. Leur mission est d'assurer la protection du général pendant tout le temps qu'il dirige la bataille. Ils réussissent parfois.

En plus des états-majors, il est nécessaire que toute équipe de combat plus importante qu'une section ait un commandant en second. Mais il faut bien faire avec ce que nous avons. Pour assurer individuellement tous les postes, il faudrait atteindre un taux de 5 pour cent d'officiers. Et nous ne pouvons nous permettre plus de 3 pour cent.

Mais, au delà de ce chiffre optimum interdit à l'I.M., et plus loin dans le passé, nous trouvons des armées qui comptaient 10 pour cent d'officiers, parfois 15, et même 20 pour cent ! Cela semble un conte de fées, mais au XX^e siècle, c'était une réalité ! Songez-y : une armée avec plus d'officiers que de caporaux ? Et plus de sous-officiers que de simples soldats !

Une armée organisée pour perdre les guerres, pour autant que l'on en croie les leçons de l'Histoire. Une armée composée de cadres, de galons, dont les « soldats » ne se battaient jamais vraiment.

Mais alors, quel est donc le rôle d'officiers qui ne commandent pas des combattants ?

Eh bien, ils font apparemment – ou plutôt : ils faisaient – du travail d'appoint, d'accompagnement. Ils étaient officier du mess, officier du bureau psychologique, officier d'athlétisme, officier d'information, de récréation, de communications, des transports, des denrées... Ou bien aumônier, adjoint à l'aumônier, assistant-infirmier, etc. Et pourquoi pas officier de pouponnière ?

Dans l'Infanterie Mobile, ces postes sont tenus exceptionnellement par des officiers lorsqu'ils sont réellement importants. Mais, la plupart du temps, le travail est mieux fait, avec moins de dépenses et de retombées sur le moral des troupes, *par des civils*.

Pour vous donner une dernière idée de l'état de dégradation de l'armée au cours du XX^e siècle, pouvez-vous imaginer que l'une des principales puissances de la Terre obligeait ceux de ses officiers qui jouaient véritablement un rôle dans les combats, qui donnaient des ordres aux troupes, à porter des insignes spéciaux qui les distinguaient des hordes de hussards en chaise longue ?...

Plus la guerre se prolongeait, plus la situation des officiers empirait, le taux de leurs pertes étant plus important. Et, dans l'I.M., on ne nomme jamais un officier pour pourvoir à un poste vacant. C'est le rôle de chaque régiment de fournir sa part d'officiers, et le déficit ne peut être rattrapé sans abaisser les normes de sélection. Pour la force d'invasion du *Tours*, treize officiers étaient nécessaires : six chefs de section, deux commandants de compagnie, deux adjoints, un commandant en chef assisté de deux officiers d'état-major. Il y en avait six... plus moi.

« Demi-Bataillon »

Tableau d'organisation

Capitaine Blackstone

Adjudant-chef d'ordonnance

Compagnie d'infanterie « Les Horaces de Warren »

1^{er} lieutenant Warren

Cpt. Blackstone

1^{er} lieutenant Bayonne

2^e sect. - 2^e lt. Sikarno

3^e sect. - 3^e lt. Nighoshen

3^e sect. - 2^e lt. Graham

J'aurais dû me trouver sous les ordres du lieutenant Silva, mais il avait été hospitalisé le jour même de mon arrivée, victime de terribles convulsions. Ça ne signifiait pas nécessairement que le commandement de sa section me revenait. Je n'étais que troisième lieutenant à titre provisoire. Le capitaine Blackstone pouvait me placer

sous les ordres du lieutenant Bayonne et confier sa première section à un adjudant, ou encore la prendre lui-même sous son aile, ce qui ne lui ferait jamais qu'un troisième commandement à assurer.

En fait, il opta pour toutes ces solutions et ne m'en confia pas moins la première section des « Blackies » de la compagnie D. Il se débrouilla pour emprunter un sergent aux « Voraces » comme ordonnance et pour affecter son propre adjudant-chef à la première section – ce qui équivalait presque à le dégrader. Puis il m'expliqua par le menu ces modifications et me fit bien entrer dans la tête que si j'apparaissais comme chef de la première section sur le T.O., celle-ci n'en serait pas moins commandée par Blackie lui-même et son adjudant-chef.

Je serais autorisé à sauter en tant que chef de section, mais il suffirait d'un mot, d'un seul mot de mon adjudant de section au commandant de compagnie pour qu'on me serre la vis.

J'étais d'accord. La section était à moi aussi longtemps que je m'en tirais bien. Dans le cas contraire, il valait mieux pour tout le monde qu'on me mette sur la touche aussi vite que possible. Et je me disais qu'il valait mieux récupérer le commandement d'une section comme cela plutôt qu'en pleine bataille.

Je prenais ma tâche au sérieux. C'était *ma* section. C'était marqué sur le T.O. Mais je n'avais pas encore appris à déléguer mon autorité et, pendant toute une semaine, je passai beaucoup trop de temps avec les hommes. Blackie me convoqua.

— Dis-moi, fiston, qu'est-ce que tu as derrière la tête ?

Je répondis avec raideur que j'essayais de préparer ma section au combat.

— Vraiment ? On ne le dirait pas. On penserait plutôt que tu veux en faire un essaim de guêpes en folie. Pourquoi, bon Dieu, crois-tu que je t'ai donné le meilleur adjudant-chef ? Veux-tu me faire le plaisir de regagner ta cabine, de te suspendre à un crochet *et de ne plus bouger* ? Jusqu'à ce qu'on sonne le branle-bas, c'est l'adjudant-chef qui s'occupera de ta section et qui te la réglera comme un violon !

— Comme le capitaine le désire.

— Autre chose aussi... Je ne supporterai pas un officier qui réagit comme un petit cadet pris en faute. Ne joue pas à l'idiot en me parlant à la troisième personne ! Réserve ça pour les généraux et les capitaines de vaisseaux ! Et cesse de raidir les épaules et de claquer les talons ! Ecoute-moi, fiston : les officiers doivent avoir une allure décontractée.

— Oui, mon capitaine.

— Et je ne veux plus que tu me dises « mon capitaine » pendant une semaine ! Même chose pour le salut. Et ne prends pas cet air buté de cadet vexé ! Souris !

— Euh... Oui.

— C'est mieux ! Appuie-toi contre la paroi. Gratte-toi le nez. Bâille... Comporte-toi comme un vrai petit soldat.

J'ai essayé... en souriant piteusement, parce qu'il est difficile de briser ses habitudes. S'appuyer contre la paroi me semblait plus difficile que de me mettre au garde-à-vous. Le capitaine m'épiait.

— Exerce-toi, dit-il. Un officier ne doit jamais avoir l'air tendu ou effrayé. C'est contagieux. Maintenant, Johnnie, dis-moi ce qu'il manque à ta section. Je ne veux pas entendre parler des bricoles. Je me fiche du nombre de paires de chaussettes par bonhomme, hein !

Je réfléchis à toute allure.

— Euh... Savez-vous si le lieutenant Silva avait l'intention de proposer Brumby pour le grade d'adjudant ?

— Oui, je le sais. Et toi, qu'en penses-tu ?

— Eh bien... Il a commandé la section dans les deux derniers mois et ses notes sont bonnes.

— Je te demande une appréciation.

— Désolé mais... Eh bien, je ne l'ai jamais vu au combat. Je ne peux pas savoir. Mais il fait fonction d'adjudant depuis trop longtemps pour qu'on puisse nommer un chef de peloton plutôt que lui. Il doit avoir ses galons avant de sauter... ou alors, il demandera son transfert quand nous reviendrons. Peut-être même avant, si une liaison spatiale est prévue.

Blackie grommela.

— Pour un troisième lieutenant, je te trouve plutôt gaspilleur.

Je me sentis devenir cramoisi.

— C'est un défaut dans ma section. Brumby doit être nommé ou transféré. Je ne veux pas qu'il se retrouve au même poste et qu'un autre soit promu à sa place. Il le prendrait mal et ce serait encore pire. Dans une autre unité, il aura sa chance. Envoyez-le au Dépôt de Reclassement.

— C'est comme ça, hein ? Après cette analyse magistrale, fais fonctionner ton sens de la déduction et dis-moi pourquoi le lieutenant Silva ne l'a pas fait transférer, il y a trois semaines, quand nous étions au large de Sanctuaire ?

Je m'étais posé cette question. Il faut toujours transférer un homme dès que l'on a décidé de le laisser partir. Et sans l'avertir. Cela vaut mieux pour lui et pour l'unité. C'est en tout cas ce que dit le manuel.

— Le lieutenant Silva était-il malade à cette époque ?

— Non.

— Alors, mon capitaine, je recommande Brumby pour une promotion immédiate.

Blackie haussa les sourcils.

— Il y a une minute, tu étais prêt à t'en débarrasser !

— Non, pas exactement. J'ai dit que c'était l'une ou l'autre solution. J'ignorais laquelle. Maintenant, je sais.

— Continue.

— En supposant que le lieutenant Silva est un officier capable.

— *Hhmmffff* ! Mon petit monsieur, pour votre gouverne, sachez que le lieutenant Silva a droit à la mention « Excellent — Recommandé pour une promotion » sur son Bulletin 31.

— Mais je sais que c'était un bon officier. Sinon, je n'aurais pas hérité d'une aussi bonne section. Mais un officier, même compétent, peut ne pas promouvoir un homme pour... Oh, pour pas mal de raisons... Qu'il n'est pas tenu de justifier officiellement. Mais dans ce cas, s'il ne pouvait pas faire nommer Brumby, il ne l'aurait pas gardé dans son unité. Il l'aurait fait transférer à la première occasion. Mais il ne l'a pas fait. Je sais donc qu'il avait bien l'intention de le recommander pour une promotion. Mais ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi il ne l'a pas fait il y a trois semaines. Brumby aurait pu porter ses galons en permission....

Le capitaine sourit.

— Ça, c'est parce que tu ne me considères pas, *moi*, comme un officier capable.

— Mon cap... Je vous demande pardon ?

— Peu importe. Tu viens de me prouver par A plus B qui avait mangé la queue du chat. Et je ne demande pas à un *petit cadet* tout frais de connaître toutes les ficelles. Mais écoute-moi bien, fiston. Aussi longtemps que durera cette guerre, ne donne *jamais* du galon à un homme tant que tu n'as pas regagné la Base.

— Mais, pourquoi ?

— Tu as proposé de l'envoyer au Dépôt de Reclassement. Mais c'est là qu'il se serait retrouvé s'il avait été promu il y a trois semaines ! Tu ne sais pas à quel profit ils sont féroces. Jette seulement un coup d'œil dans le courrier et tu trouveras une demande pour deux adjudants. Avec un adjudant de section détaché à l'Ecole des Elèves Officiers et un poste de sergent vacant, je ne suis pas tenu d'y accéder. (Il eut un sourire farouche.) Cette guerre est difficile, fiston, et si tu n'y prends pas garde, les petits copains te voleront tes meilleurs soldats. (Il ouvrit un tiroir et en sortit deux feuilles :) Regarde...

La première était une lettre de Silva adressée au capitaine Blackstone et recommandant Brumby pour le grade d'adjudant. Elle remontait à un mois.

L'autre était la feuille de nomination de Brumby, datée du lendemain de notre départ de Sanctuaire.

— Ça te va ?

— Euh... Oui, bien sûr.

— J'attendais que tu voies ce qui n'allait pas dans ta section, Johnnie, et que tu viennes me dire ce qu'il fallait faire. Je suis heureux que tu y sois parvenu... heureux mais à moitié. Un officier expérimenté aurait tiré les conclusions qui s'imposent de la seule lecture des états de service de Brumby et du T.O. Mais c'est comme ça que l'on acquiert de l'expérience. Maintenant, voici ce que tu vas faire. Ecris-moi la même lettre que Silva. Date-la d'hier. Ensuite, dis à ton adjudant de section que tu as recommandé Brumby... mais ne lui parle pas de la demande de Silva. Tu n'en savais rien quand tu es venu me trouver pour la promotion de Brumby, après tout. Alors, faisons comme s'il en était vraiment ainsi. Quand Brumby prêtera serment, je lui dirai que ses deux officiers l'ont recommandé. Ça lui fera plaisir. D'accord ? Rien d'autre ?

— Eh bien... Pas en ce qui concerne l'organisation... A moins que le lieutenant Silva ait eu l'intention de faire nommer Naidi à la suite de Brumby. Auquel cas, un première classe pourrait être promu caporal... ce qui nous permettrait de nommer quatre premières classes et de combler les vides. Mais je ne sais pas si vous tenez à augmenter le T.O.

— Ça ne serait pas un mal, dit Blackie d'un ton aimable. Nous savons, toi et moi, que certains de nos gars n'auront guère le temps de profiter de leurs galons. Mais n'oublie pas qu'on ne nomme jamais un soldat première classe avant qu'il ait fait ses preuves au feu. En tout cas, pas dans les « Blackies ». Discutes-en avec ton adjudant et tiens-moi au courant. Rien ne presse... Viens me trouver avant l'extinction des feux, ce soir... Quoi d'autre ?

— Je suis inquiet à propos des scaphandres.

— Moi aussi. Toutes les sections sont inquiètes.

— J'ignore ce qu'il en est de leur côté, mais avec cinq recrues, plus quatre scaphandres endommagés et deux autres qui ont été pris sur les réserves la semaine dernière... Eh bien, je ne vois pas comment Cunha et Navarre peuvent s'en tirer avant la date prévue. Même sans imprévus.

— Il y a toujours des imprévus.

— Oui, capitaine. Mais ça ne nous laisse que 286 heures de préparation, plus 123 pour les vérifications de routine. Et vous savez que cela prend toujours plus de temps.

— Et que faut-il faire, selon toi, Johnnie ? Les autres sections peuvent vous donner un coup de main si elles s'en tirent à temps. Ce dont je doute. Et ne compte pas sur l'aide des « Voraces ». C'est plutôt eux qui compteraient sur nous.

— Capitaine, je ne sais pas ce que vous allez penser de ça, étant donné que vous m'avez dit de ne pas trop me mêler aux hommes, mais... quand j'étais caporal, j'étais assistant de l'adjudant du Matériel

et de l'Armement.

— Oui ?

— Eh bien, vers la fin... Pour ainsi dire, c'était moi le responsable... Bien sûr, je n'ai jamais été adjudant du Matériel et de l'Armement mais, en tant qu'assistant, je me débrouillais assez bien et... Je pourrais m'occuper de la préparation des nouveaux scaphandres et des vérifications, si vous vouliez. Ça libérerait un peu Cunha et Navarre.

Avec un large sourire, Blackie se laissa aller en arrière.

— Fiston, j'ai bien examiné le règlement et je n'ai pas trouvé un seul article qui interdise à un officier de se salir les mains. Je dis cela parce que j'ai rencontré quelques jeunes messieurs qui, eux, prétendaient avoir eu connaissance de cet article. D'accord ! Va te chercher des bleus de travail... Inutile de salir *aussi* ton uniforme. Trouve ton adjudant de section, mets-le au courant en ce qui concerne Brumby et donne-lui l'ordre de préparer les nominations qui nous permettront de boucher les trous du T.O... au cas où je me déciderais à confirmer la promotion de Brumby. Ah ! Dis-lui aussi que tu vas consacrer tout ton temps à la préparation du matériel et que tu veux qu'il s'occupe de tout le reste... Ne lui dis pas que tu m'as demandé conseil – donne-lui seulement tes ordres. Tu me suis ?

— Ou... oui, oui...

— O.K. ! Vas-y ! Ah, oui !... Si tu passes par la chambre des cartes, transmets mes compliments à Rusty et dis-lui de trimbaler sa carcasse jusqu'ici.

Jamais je n'avais eu autant de travail que dans les deux semaines qui suivirent, même pas au bon temps de l'instruction. Je consacrais dix heures par jour à mon nouvel emploi de mécanicien en matériel et armement, mais ce n'était pas tout. Il y avait aussi mon cours de maths, auquel il m'était impossible d'échapper depuis que le capitaine Jorgenson m'avait pris en main. Les repas (disons une heure et demie chaque jour). Les disciplines de simple survie : douche, rasage, couture. Plus les diversions consistant, par exemple, à poursuivre le capitaine d'armes du vaisseau afin d'exiger l'ouverture de la buanderie où les uniformes propres se trouvaient encore prisonniers dix minutes avant l'inspection. (Loi cryptique de l'Armée : Les buanderies, douches, toilettes et autres doivent toujours être *bouclées* au moment où l'on en a le plus grand besoin.)

Une heure de plus chaque jour pour : la garde, les inspections, les revues et autres routines. Et puis, j'étais « George ». Toute unité a son « George ». Le « George » est l'officier cadet et c'est à lui qu'incombent les boulots supplémentaires – l'athlétisme, le courrier,

les cours, la trésorerie de la caisse commune, la tenue des stocks. C'est également le « George » qui convoque éventuellement la cour martiale, qui censure, qui joue le bibliothécaire et l'officier des détails jusqu'à la nausée.

« Rusty » Graham avait été « George » avant mon arrivée. Avec un immense bonheur, il m'avait transmis sa charge. Je l'avais quelque peu douché en exigeant de procéder personnellement à l'inventaire de tous les articles portés sur les listes que je devais signer. Il m'avait laissé entendre sur le moment que si je n'acceptais pas un inventaire signé par un officier, un ordre direct modifierait peut-être mon attitude. J'avais pris cela très mal et j'avais exigé qu'il porte cet ordre par écrit, avec copie certifiée, ce qui permettrait de conserver l'original et de transmettre la copie au commandant d'unité.

Furieux, « Rusty » avait renoncé. Même un second lieutenant n'est pas assez stupide pour donner un tel ordre par écrit. « Rusty » partageait ma cabine et il était en même temps mon prof de maths, ce qui ne me rendait pas particulièrement heureux. Mais, ensemble, nous avons procédé à l'inventaire. Plus tard, je me fis engueuler par le lieutenant Warren qui me reprocha mon esprit étroitement bureaucratique mais qui ouvrit quand même son coffre pour me permettre d'enregistrer les différentes publications relevant de la bibliothèque du bord. Le capitaine Blackstone, quant à lui, n'avait pas fait d'histoires.

Hélas pour « Rusty », la caisse n'était pas aussi bien tenue que la bibliothèque... Il avait accepté les yeux fermés l'inventaire de son prédécesseur alors que le bilan était faux. Et non seulement son prédécesseur avait disparu, mais il était mort ! « Rusty » passa une nuit blanche (et moi aussi !) avant d'aller trouver Blackie pour lui avouer la vérité.

Blackie l'engueula copieusement avant de se pencher sur les divers « trous » et de trouver divers moyens de les attribuer à certaines « pertes au combat ».

Mais toutes les tâches du « George » n'étaient pas de tels casse-tête. Par exemple, il n'y avait plus de cour martiale à rassembler. C'était incompatible avec une bonne unité de combat. Il n'était pas question de censure non plus puisque le vaisseau était en effet Cherenkov. Idem pour la gestion de la caisse commune. J'avais confié l'athlétisme à Brumby et « l'officier des détails » que j'étais jugeait la nourriture du mess excellente. Je vérifiais les menus et j'inspectais plusieurs fois les magasins.

En tout, mes devoirs de « George » me prenaient deux heures par jour.

Vous faites le calcul. Dix heures passées sur le matériel et l'armement, trois heures de maths, une heure et demie pour les repas,

une heure de bricolages militaires divers, une heure de vie personnelle, deux heures de « George » et huit heures de sommeil. Total : vingt-six heures et demie. Et le vaisseau n'était même plus réglé sur les vingt-cinq heures de Sanctuaire mais sur le calendrier universel et Greenwich.

Je ne pouvais donc prendre que sur mon temps de sommeil.

Il devait être 1 heure du matin et j'étais dans la chambre des cartes en train de piocher mes maths quand le capitaine Blackstone entra.

— Bonsoir, capitaine, dis-je.

— Tu veux dire bonjour... Qu'est-ce que tu as, fiston ? Tu fais de l'insomnie ?

— Pas exactement.

Il prit au hasard quelques feuilles, y jeta un coup d'œil.

— Est-ce que ton adjudant ne peut pas faire toute cette paperasse pour toi... Oh, je vois... Va te coucher.

— Mais, capitaine...

— Alors, assieds-toi, Johnnie... Je voulais te parler. Je ne savais pas que tu passais tes soirées là. Quand je te cherche dans ta cabine, tu es à ton bureau. Quand ton voisin se couche, tu viens ici. Qu'est-ce qui se passe au juste ?

— C'est... c'est comme si je ne m'en sortais pas.

— Personne ne s'en sort jamais. Comment ça va, à l'armurerie ?

— Assez bien. Je pense qu'on s'en tirera.

— Je le pense aussi. Ecoute, fiston, il faut que tu gardes le sens des proportions. Tu as deux tâches essentielles. D'abord, veiller à l'équipement de ta section. C'est ce que tu fais. Je te l'ai déjà dit : inutile de te préoccuper des hommes eux-mêmes. Ensuite – et c'est tout aussi important – il faut te préparer au combat. Et tu ne le fais pas.

— Je serai prêt à me battre, capitaine.

— Idiot ! Tu ne prends pas d'exercice et tu ne dors pas suffisamment. C'est ainsi que tu te prépares à sauter ? Pour commander une section, mon petit, il faut être en forme. A partir de ce soir, tu t'entraîneras de 16 h 30 à 18 heures tous les jours. Tu seras couché à 23 heures, et si tu fais un quart d'heure d'insomnie deux soirs de suite, je t'envoie au rapport du toubib. C'est un ordre !

— Oui, capitaine. (J'avais l'impression que les cloisons du vaisseau se refermaient sur moi.) Capitaine... comment pourrai-je me coucher à 23 heures et tout faire ?

— Eh bien, tu ne feras pas tout. Comme je te l'ai dit, fiston, il faut que tu conserves le sens des proportions. Raconte-moi ton emploi du temps.

Je lui racontai. Il hocha la tête.

— C'est exactement ce que je supposais. (Il prit mon bouquin de « devoirs de maths » et le posa devant moi.) Prends ça. Bien sûr qu'il faut que tu pioches. Mais pourquoi le faire avant le combat ?

— Je me disais...

— Tu ne te dis rien... Il existe quatre possibilités. Et seule l'une d'elles exige que tu accomplisses tout cela. Un : tu peux te faire descendre. Deux : tu peux être blessé et être rapatrié avec une pension honorable. Trois : tu peux t'en tirer mais récolter une appréciation négative de ton examinateur, c'est-à-dire moi, en l'occurrence. Et tu travailles pour ça en ce moment même, fiston... Je ne te laisserai pas sauter si tu as les yeux rouges à force de manque de sommeil et les muscles tout flasques... Quatrième possibilité : tu te reprends... auquel cas je te laisse commander ta section. Admettons que tu y parviennes et que tu fasses mieux qu'Achille quand il a liquidé Hector. Je te donne ton certificat. C'est dans ce cas, et dans ce cas seulement qu'il faudra te rebrancher sur tes maths. Pendant le voyage de retour.

« Je vais avertir le pacha. Pour tout le reste, qu'il n'en soit plus question, dès maintenant. Tu auras tout le temps pour tes maths si tu t'en sors... Mais, de toute manière, tu ne te sortiras jamais de rien si tu ne sais pas distinguer les choses qui passent d'abord ! Va te coucher !

Une semaine plus tard, nous sommes sortis de l'effet Cherenkov. Le moment était venu de nous placer sur orbite de rendez-vous. Les vaisseaux de la flotte se regroupaient en échangeant des signaux, leur vitesse étant maintenant inférieure à celle de la lumière. On nous transmet le Plan de Base, le Plan de Bataille, notre Mission et nos Ordres. C'était aussi long qu'un roman et ça se terminait par l'interdiction de sauter.

Oh, bien sûr, nous allions participer à l'opération, mais nous devons débarquer comme des gentlemen, dans des navettes bien confortables. Ce n'était possible que parce que la Fédération occupait déjà le terrain. Les Seconde, Troisième et Cinquième divisions d'I.M. avaient payé cher pour ça.

Ce que ne semblait pas justifier l'état des lieux.

La planète P est plus petite que la Terre, la gravité au sol est de 0,7 et l'on y trouve un océan arctique, des rochers, des lichens et une faune absolument dépourvue d'intérêt. L'atmosphère n'est pas respirable, trop riche en ozone et contaminée par l'oxyde nitrique. L'unique continent est moitié moins grand que l'Australie.

Un monde qui exigerait sans doute une terraformation encore plus importante que Vénus.

Mais nous n'étions pas là pour conquérir une nouvelle colonie mais seulement parce que les Punaises s'y trouvaient déjà. Et, à en

croire l'état-major, la planète P pouvait constituer une base avancée contre la Fédération.

Ce monde étant sans valeur, la Marine pouvait se charger de liquider l'unique base des Punaises à distance raisonnable et le transformer en une sphère inhabitable pour les humains aussi bien que pour les Punaises. Mais le commandement en chef avait d'autres projets en tête.

C'était un raid. Ce terme paraît inapproprié pour une bataille dans laquelle se trouvaient engagés des centaines de vaisseaux. D'autant plus que la Marine et certaines unités d'Infanterie Mobile, à quelques années-lumière de là, étaient lancées dans des opérations de diversion destinées à interdire l'envoi de renforts ennemis sur la planète P.

Mais le commandement en chef n'avait pas l'intention de gaspiller les hommes. Ce raid énorme devait déterminer quel serait le vainqueur, que ce soit l'année prochaine ou dans trente ans. Il fallait que nous en sachions plus sur la psychologie des Punaises. Est-ce que nous devons les éliminer totalement de la galaxie, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus une seule sur le moindre planétoïde ? Ou bien était-il possible de traiter avec elles et de leur imposer la paix ? Nous ne savions pas. Nous ne les comprenions pas plus que les termites sur notre propre planète.

Pour comprendre leur psychologie, il fallait que nous entrions en communication avec elles, que nous connaissions leurs buts, pourquoi elles combattaient et à quelles conditions elles cesseraient la guerre. Les spécialistes de la Guerre Psychologique avaient besoin de prisonniers.

On capture aisément les ouvrières. Mais un soldat, chez les Punaises, se comporte comme une mécanique. On ne peut le capturer qu'en lui grillant tous les membres, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus bouger.

C'est à partir de prisonniers que nos chercheurs avaient franchi de nouvelles et importantes étapes. Nos biochimistes, par exemple, avaient pu mettre au point ce gaz qui était inoffensif pour les humains et létal pour les soldats et les ouvrières.

Mais, pour savoir ce qui poussait les Punaises à nous faire la guerre, il nous fallait des représentantes de la caste pensante. Des cerveaux. Et puis, nous espérions aussi pouvoir échanger des prisonniers.

Jusque-là, nous n'avions jamais pris une Punaise vivante.

Sur Sheol, nous avons nettoyé toutes leurs colonies mais, la plupart du temps, les hommes qui disparaissaient dans leurs trous ne revenaient jamais à la surface. Des milliers d'hommes valeureux avaient disparu ainsi.

Nos pertes avaient été encore plus importantes lors des opérations de récupération au sol. Lorsqu'un ou plusieurs vaisseaux étaient détruits avant de réembarquer les hommes, qu'advenait-il des survivants ? Sans doute combattaient-ils jusqu'à épuisement de leurs munitions avant d'être capturés.

Les Squelettes nous avaient appris que les prisonniers humains étaient nombreux chez les Punaises. Combien étaient-ils, nous ne le savions pas. Des milliers ? Nous l'espérions. Des centaines : c'était certain. Les services de renseignement estimaient que les prisonniers étaient tous rassemblés sur Klendathu. Les Punaises éprouvaient sans doute autant de curiosité à notre égard que nous en éprouvions pour cette race qui vivait selon le système de la ruche mais qui avait fondé des villes, construit des astronefs et mis sur pied des armées.

Avant tout, nous voulions que nos prisonniers nous soient rendus.

Si l'on se fie à l'implacable logique de l'univers, cela peut passer pour une faiblesse.

Une race qui ne se soucie pas de sauver un ou plusieurs de ses membres peut en profiter pour nous rayer de la carte du cosmos. Les Squelettes ont en partie seulement cette faiblesse et les Punaises en semblent totalement dépourvues. Nul n'a jamais vu un de leurs soldats se porter au secours d'un de leurs blessés. Les Punaises semblent ne coopérer qu'au combat. Un individu diminué est abandonné.

Quant aux humains... Combien de fois n'avez-vous pas vu ce genre de titre ? DEUX HOMMES TROUVENT LA MORT EN ESSAYANT DE SAUVER UN ENFANT DE LA NOYADE ! Si un homme se perd en montagne, des centaines de sauveteurs partent à sa recherche et, bien souvent, deux ou trois ne reviennent pas.

Pauvre arithmétique... Arithmétique humaine... Présente dans notre folklore, nos religions, notre littérature... Si un homme est en danger, peu importe le prix à payer pour le sauver.

Faiblesse ? Mais c'est peut-être au contraire notre seule force. Celle qui nous a permis d'investir la galaxie !

Faiblesse ou force, les Punaises en sont dépourvues. Il y avait peu d'espoir d'échanger nos combattants contre les leurs.

Mais, dans la polyarchie de la ruche, certaines castes devaient représenter une valeur. C'était du moins ce qu'espéraient les gens de la Guerre Psychologique. Si nous parvenions à capturer certains de leurs cerveaux, vivants, nous serions à même de négocier.

Et si nous capturions une reine ?

Quelle pouvait donc être la valeur négociable d'une de leurs reines ? Un régiment complet ?

Nul ne connaissait la réponse, mais, selon le Plan de Bataille qui nous avait été transmis, nous avions ordre de capturer les « cerveaux »

des Punaises, rois ou reines, à n'importe quel prix, dans l'espoir de les échanger contre des vies humaines.

C'était l'« Opération Reine » dont le troisième objectif était le développement de nouvelles méthodes de combat. Comment débarquer, débusquer l'ennemi et le réduire sans user des armes totales. Soldat contre soldat, nous étions en mesure de les battre. Vaisseau contre vaisseau : notre flotte était supérieure. Mais, jusqu'à présent, nous n'avions jamais pu porter la guerre dans leurs trous.

Si nous ne parvenions pas, à n'importe quel prix, à effectuer un échange de prisonniers, il nous faudrait : a/ gagner la guerre, b/ tout en récupérant nos prisonniers, ou bien, c/ mourir et perdre.

La planète P était le terrain d'expérience qui nous permettrait de savoir si nous pouvions venir à bout des Punaises.

Tous les hommes de troupe eurent droit à la lecture du *briefing* qui leur fut répété sous hypnose.

Si nous savions que l'Opération Reine était peut-être le premier pas vers la libération de nos prisonniers, nous étions certains de ne pas en trouver un seul sur ce monde que nous attaquions pour la première fois. Donc, aucune raison d'espérer gagner une médaille dans une opération de libération. Encore une fois, nous allions à la chasse à la Punaise, mais avec des forces d'appui colossales et des techniques nouvelles. Cette planète P, nous allions la peler comme un oignon, jusqu'à ce qu'il n'y reste plus une seule Punaise.

La Marine avait pilonné les îles et la partie inoccupée du continent jusqu'à en faire une croûte radioactive. Nous n'aurions plus de soucis à nous faire pour nos arrières. Des astronefs patrouillaient constamment sur orbite basse pour escorter les transports et pour nous protéger.

Dans le Plan de Bataille, les instructions des « Blackies » étaient d'appuyer la première mission quand on nous en donnerait l'ordre ou quand l'occasion s'en présenterait, de relever toute compagnie sur une zone occupée et d'effectuer un travail de protection tout en maintenant le contact avec les autres unités d'I.M. — sans oublier de liquider les Punaises qui montreraient leur vilaine tête.

C'est donc dans le plus parfait confort que nous nous sommes posés. Sans résistance. J'ai fait débarquer ma section en bon ordre. Blackie s'est porté en avant pour prendre les ordres du commandant qu'il relevait et examiner avec lui la situation.

J'ai ordonné à Cunha d'envoyer les éclaireurs de son premier groupe en reconnaissance aux limites du terrain à couvrir et mon adjudant sur la gauche, afin d'entrer en contact avec une patrouille du Cinquième Régiment. Le Troisième Régiment devait couvrir une zone de 130 kilomètres sur 500. J'avais moi-même droit à un rectangle de 7 kilomètres sur 30, dans le coin gauche avant de cette zone. Les

« Voraces » se trouvaient derrière nous, la section du lieutenant Khoroshen sur notre droite et « Rusty » de l'autre côté.

Devant nous, le Premier Régiment venait juste de prendre la relève d'un régiment de la 5^e Division.

« Avant », « Arrière », « Flanc droit », « Flanc gauche » n'existent que par référence aux traceurs qui équipent chaque scaphandre de commandement et qui correspondent à la grille du Plan de Bataille. Il n'y avait pas de « front » réel, simplement une zone. Le seul combat se déroulait à ce moment à quelques centaines de kilomètres, arbitrairement sur notre droite et un peu en arrière.

Encore plus loin dans cette direction, à 300 kilomètres peut-être, on devait trouver la deuxième section de la compagnie G du 2^e Bataillon du Troisième Régiment, plus connue sous le nom de « Têtes Dures ». Mais mes « Têtes Dures » pouvaient aussi bien être à quarante années-lumière de là. L'organisation tactique ne correspond jamais au Tableau d'Organisation. Tout ce que je connaissais du Plan, c'est qu'un élément appelé « le deuxième bataillon » se trouvait en ce moment sur notre flanc droit, au delà des gars du *Normandy Beach*. Mais ce bataillon avait aussi bien pu être formé à partir d'une autre division. L'Amiral du Ciel, voyez-vous, ne consulte jamais les pions pour mener sa partie.

De toute façon, ce n'était pas le moment de penser aux « Têtes Dures ». J'avais assez de travail avec mes « Blackies. » Tout se passait bien en ce qui concernait ma section – aussi bien que possible sur une planète hostile. Mais j'avais encore pas mal de boulot avant que le premier peloton de Cunha ait atteint son but. Il fallait :

1. Trouver le chef de section que je relevais.
2. Renforcer les angles et les signaler aux chefs de sections et de pelotons.

3. Entrer en liaison avec les huit chefs de sections qui se trouvaient sur mes côtés et dans les angles. Cinq d'entre eux devaient déjà avoir pris position (ceux du Premier et du Cinquième Régiment) et trois (Khoroshen des « Blackies » et Bayonne et Sukarno des « Voraces ») faisaient mouvement.

4. Répartir mes gars selon les points prévus, aussi vite que possible.

C'était le plus urgent. Le peloton de Brumby, qui venait en dernier, devait se déployer sur le flanc gauche. Le peloton de tête, celui de Cunha, devait, lui, se disperser en oblique, de l'avant vers la gauche, les quatre autres pelotons devant être répartis ailleurs.

C'est un déploiement en carré classique et, dans la chambre de saut, nous l'avions bien répété pour aller aussi vite que possible.

J'appelai :

— Cunha ! Brumby ! Parés pour la dispersion.

— Roger un !

— Roger deux !

— Attention les chefs de groupe ! Avertissez les recrues ! Vous allez passer près des « Chérubins ». Je ne tiens pas à ce qu'on leur tire dessus par erreur !

J'appuyai sur le contact du circuit privé.

— Adjudant ? Vous avez le contact sur la gauche ?

— Oui, mon lieutenant. Ils me voient et ils vous voient.

— Bien. Je ne vois pas de balise sur notre point fixe.

— Elle n'y est plus.

— ... Alors guidez Cunha en direct. Même chose pour l'éclaireur de tête... Hugues... qu'il pose une nouvelle balise.

Je me demandai pour quelle raison le Troisième ou le Cinquième n'avait pas remplacé cette balise fixe. Juste sur le coin avant gauche, avec trois régiments groupés.

— Repérage estimé. Vous êtes en 2-7-5, à 20 kilomètres.

— Je vous ai en 9-6, 20 kilomètres à peu près.

— C'est assez près. Je n'ai toujours pas trouvé mon correspondant. Je vais filer vers l'avant. Je vous laisse la boutique.

— Ça ira, monsieur Rico.

J'ai foncé en appelant sur le circuit officier :

— Carré Noir Un ! Répondez Noir Un ! « Chérubins de Chang », vous m'entendez ? Répondez !

Je voulais parler au chef de section que je relevais. Ce n'était pas pour respecter les formes. Non. Ce que j'avais vu ne me plaisait pas du tout.

Les grosses têtes de l'état-major avaient peut-être été un peu optimistes en considérant que nous avions déployé des forces colossales contre une base Punaise réduite et récente. Ou bien les « Blackies » avaient eu droit au seul coin pourri. Je ne savais pas mais, dans les quelques instants qui avaient suivi le débarquement, j'avais repéré une demi-douzaine de scaphandres sur le sol. Ou ils étaient vides ou les hommes étaient morts mais, de toute manière, il y en avait trop.

La projection tactique que j'avais sur mon écran ne me montrait qu'une section en mouvement (la mienne). Ailleurs, je ne discernais que de rares éléments en mouvement, d'autres immobiles. Cela ne correspondait à aucun plan.

J'avais la responsabilité de 1 000 kilomètres carrés de territoire hostile et il fallait absolument que je sache ce qui s'y passait avant que mes pelotons soient trop avancés. Le Plan de Bataille s'appuyait sur une nouvelle tactique plutôt effarante : ne pas boucler les tunnels des Punaises. Blackie nous l'avait exposée en détail comme si ça sortait tout chaud de sa tête, mais je ne crois pas que ça lui plaisait beaucoup.

C'était une stratégie simple, et, je le suppose, logique... à condition de supporter autant de pertes. Laissez les Punaises se montrer et tuez-les en surface. Laissez-les venir. Ne bombardez pas leurs trous, ne les gazez pas. Laissez-les sortir. Au bout d'un jour, deux jours, une semaine, à supposer que nos forces soient vraiment supérieures, les Punaises ne se montreraient plus.

Les stratèges estimaient (ne me demandez pas comment ils étaient arrivés à ce résultat !) que les Punaises sacrifieraient entre 70 et 90 pour cent de leurs soldats avant de renoncer à nous chasser de la planète P.

Alors, commencerait le nettoyage. Il faudrait descendre dans les trous, abattre les soldats survivants et tenter de capturer des « reines » vivantes.

Nous savions à quoi ressemblaient les individus de la caste des cerveaux. Tout au moins morts, et sur les photos : des masses flasques, d'énormes systèmes nerveux avec des pattes vestigielles. Mais personne n'avait jamais vu de « reine ». Les services de la Guerre Biologique en avaient diffusé l'image probable : des monstres obscènes, plus hauts qu'un cheval et incapables de mouvement.

À côté des cerveaux et des « reines » il se pouvait qu'il existât d'autres formes de « dirigeants ». En résumé, il fallait inciter les soldats à monter au massacre, puis capturer ensuite tout ce qui vivait, à l'exception des ouvrières et des soldats.

Logique et très séduisant, sur le papier. Pour moi, cela signifiait que mon rectangle de 30 kilomètres sur 7 était truffé de trous de Punaises non neutralisés. Il fallait les repérer un par un.

S'il y en avait trop... ma foi, accidentellement, quelques-uns risquaient de se retrouver bouchés à la grenade. Mes gars pourraient se concentrer sur les autres. Un fantassin en scaphandre peut couvrir un sacré territoire, c'est vrai. Mais il ne peut pas être partout à la fois.

J'étais maintenant à plusieurs kilomètres en avant du premier groupe. J'appelais sans cesse et sans succès le chef de section ou n'importe quel officier appartenant aux « Chérubins » en donnant le code de ma balise de transmission : dah-di-dah-dah !

Pas de réponse.

Finalement, c'est mon propre chef qui me répondit :

— Johnnie ! Arrête ton boucan ! Réponds-moi sur le circuit privé.

La voix sèche, il m'ordonna de ne plus chercher à entrer en contact avec le chef des « Chérubins » pour Carré Noir Un. Il n'y en avait plus. Peut-être restait-il encore un sous-officier vivant quelque part, mais la chaîne du commandement avait été rompue.

Le règlement, bien sûr, prévoit le décalage automatique. Mais il arrive que ce soit impossible. Par exemple lorsque plusieurs maillons

de la chaîne sont détruits simultanément. Le colonel Nielssen m'avait averti à ce propos, dans le lointain passé... un mois auparavant...

Le capitaine Chang avait trois officiers à ses côtés au début des combats. Il ne lui en restait qu'un (mon ex-camarade de classe, Abe Moïse) auquel Blackie essayait de soutirer des renseignements sur la situation. Mais Abe ne lui était pas d'un grand secours. Lorsque je me joignis à la conférence après m'être identifié, Abe me prit pour son chef de bataillon et se lança dans un rapport d'une précision et d'une absurdité bouleversantes.

Blackie l'interrompit et me dit que je pouvais disposer. Il ajouta :

— Ne compte plus sur un discours pour te réconforter. La situation est telle que tu la vois... alors, reste à portée et ouvre les yeux !

— Vu, chef !

A toute vitesse, je me suis porté vers le coin où aurait dû se trouver la balise fixe et où elle n'était pas.

— Adjudant ! Et cette balise ?

— Impossible de la placer, mon lieutenant. Il y a un cratère récent. Diamètre six, environ !

J'ai sifflé dans ma tête. Diamètre six ! Le *Tours* pouvait y tenir à l'aise ! C'était un des trucs que les Punaises employaient quand nous étions dispersés en surface. Des mines terrestres. Ils n'utilisaient jamais de fusées au sol. Si vous étiez prêt du point d'explosion, vous étiez cuit. Même en plein bond, l'onde de choc pouvait détraquer vos gyroscopes.

Je n'avais jamais vu de cratères plus grands que le diamètre quatre. On pensait que les Punaises hésitaient à employer des charges plus puissantes qui risquaient d'endommager leurs cités troglodytes, même si celles-ci étaient fortifiées.

— Adjudant... Placez une balise extérieure ! Avisez les chefs de groupes et de pelotons !

— C'est fait, mon lieutenant. Angle 1-1-0, à deux kilomètres. *Da-di-dit* ! Vous devriez la voir d'où vous êtes, à environ 3-5.

Il semblait aussi calme qu'un adjudant à l'exercice et je me demandai si ma voix ne tremblait pas.

Je dénichai la balise en visuel, juste au-dessus de mon sourcil gauche. Un trait long et deux traits courts.

— O.K. Vu ! Je vois que le premier peloton de Cunha est presque en position. Prenez des hommes pour patrouiller le cratère. Egaliser la répartition... Brumby aura besoin de six kilomètres de plus !

Chaque homme devait déjà couvrir vingt-deux kilomètres carrés ! Avec cette nouvelle répartition, cela ferait vingt-sept kilomètres carrés ! Et un cratère de 1,50 m de diamètre suffit à une Punaise pour surgir à la surface !

— Adjudant... Ce cratère : quelle intensité ?

— Rouge sur les bords, mon lieutenant. Mais je ne suis pas allé à l'intérieur.

— Restez à l'écart ! J'irai voir plus tard.

Rouge... Mortel pour un humain sans protection, mais pour un fantassin en scaphandre, supportable pendant quelque temps. Mais si les bords du cratère étaient « rouges », cela signifiait qu'avant d'atteindre le fond, on était grillé à mort.

— Adjudant ! Dites à Naidi de rappeler Malan et Bjork. Qu'ils montent des sondeurs.

J'avais deux des cinq recrues dans le premier peloton. Et les recrues sont comme les jeunes chiens.

— Dites à Naidi que je m'intéresse à deux choses : les mouvements à l'intérieur du cratère... et les bruits autour.

Pour nous, évidemment, il n'était pas question d'envoyer des hommes dans un cratère aussi radioactif. Mais les Punaises pouvaient facilement nous attaquer par là.

— Dites à Naidi de faire son rapport. Je veux dire : à vous et à moi.

— Oui, mon lieutenant. Est-ce que je peux faire une suggestion ?

— Bien sûr. Et, la prochaine fois, ne m'en demandez pas la permission.

— Navarre peut se charger du reste du premier groupe. L'adjudant Cunha peut conduire le peloton jusqu'au cratère et laisser Naidi avec les hommes des sondeurs.

Oui, je savais ce qu'il pensait. Naidi était un caporal de fraîche date. Il n'avait encore jamais commandé un peloton au combat. Ce n'était sûrement pas l'homme qu'il fallait pour couvrir ce qui semblait bien être le point le plus dangereux du secteur Carré Noir Un. L'adjudant voulait faire pour Naidi ce que j'avais fait pour les deux recrues.

Je me demandai s'il savait ce que je pensais en ce moment précis ? Est-ce que j'étais bon pour le « tour de vis » ? Il portait le scaphandre qui avait été le sien en tant qu'ordonnance de Blackie, avec un circuit supplémentaire, un circuit direct avec le capitaine Blackstone.

Et le capitaine nous écoutait sans doute en ce moment. Et il était bien évident que mon adjudant de section n'était pas d'accord avec mon organisation. Si je n'acceptais pas ses conseils, je ne tarderais pas à entendre la voix de Blackie :

— Adjudant, prenez le commandement. Monsieur Rico, vous êtes relevé de vos fonctions.

Mais un caporal qui n'a même pas le droit de commander son peloton n'est pas un caporal ! Et un chef de section qui se comporte

comme la poupée d'un adjudant ventriloque n'est qu'un scaphandre vide !

Je ne ruminai pas longtemps.

— Je ne peux pas me passer d'un caporal pour dorloter deux recrues. Et le rôle d'un adjudant n'est pas de commander cinq hommes de troupe !

— Mais...

— Suffit ! Je veux que les hommes de garde au cratère soient relevés toutes les heures ! Je veux une première patrouille rapide ! Les chefs de peloton inspecteront chaque trou repéré et mettront des balises en place pour que les chefs de groupe, l'adjudant et le chef de section puissent les identifier. S'il y en a trop, nous les ferons garder... Je déciderai plus tard.

— Oui, mon lieutenant.

— Dans un deuxième temps, envoyez une patrouille lente, en formation serrée pour tous les trous qui auront échappé à la première. Les assistants des chefs de peloton porteront des lunettes infrarouges. Les chefs de peloton devront localiser tous les scaphandres ou les corps sur le terrain. Il reste peut-être encore des « Chérubins » blessés dans le coin. Mais que personne ne s'arrête pour identifier les vivants aussi longtemps que je n'en donnerai pas l'ordre. Avant tout, il faut que nous connaissions la position des Punaises.

— Oui, mon lieutenant.

— Des suggestions ?

— Rien qu'une, mon lieutenant. Je crois que tous les hommes de la première patrouille devraient avoir leurs lunettes infrarouges.

— Très bien. Faites comme ça.

Bonne suggestion. La température de l'air en surface était nettement inférieure à celle qui régnait dans les tunnels. En vision infrarouge, un trou camouflé apparaissait comme un geyser blanc. Je jetai un coup d'œil sur mon écran.

— Les gars de Cunha ont presque atteint la limite. Commencez la balade.

— Très bien, mon lieutenant !

— Terminé !

Je continuai de progresser en direction du cratère et passai sur le circuit général. Je pouvais entendre tout le monde en même temps, tandis que mon adjudant de section résumait le plan initial : détacher un peloton vers le cratère, envoyer le premier groupe en contremarche tandis que le second opérerait un balayage circulaire du terrain comme il avait été prévu mais en s'avancant six kilomètres plus loin. Rattraper le premier peloton qui se rabattait sur la balise du cratère d'angle, lui donner ses instructions, puis se porter vers les chefs de groupe pour leur transmettre les nouvelles coordonnées de balises.

Sur mon écran, des vers luisants avançaient lentement, selon des trajectoires précises.

Et je continuais d'écouter tout le monde en même temps. Je voulais entendre les bavardages dans les pelotons. Mais il n'y en avait pas. Les caporaux devaient se déplacer. Les patrouilleurs de groupes et de pelotons lançaient des corrections d'intervalles ou d'alignement. Les hommes de troupe se taisaient.

Je n'entendais que leurs respirations, comme un immense et lointain ressac. Blackie ne s'était pas trompé. Ma section était « réglée comme un violon ».

Ils n'avaient pas besoin de moi ! Je pouvais aussi bien rentrer. Les hommes feraient leur travail.

Et peut-être mieux encore...

Je n'étais pas certain d'avoir eu raison en refusant de détacher Cunha au cratère. S'il y avait du grabuge là-bas, les excuses que j'avais données en m'appuyant sur les « règlements » devenaient sans valeur. Si vous êtes tué, ou si vous faites tuer quelqu'un « dans le respect du règlement », ça ne change guère les choses.

Je me demandai soudain si les Têtes Dures n'avaient pas un poste de sergent vacant.

Pour la plus grande part, Carré Noir Un était aussi plat que la prairie du Camp Currie et plus dénudé encore. Ce qui était tout aussi bien. Nos chances de repérer les Punaises en étaient augmentées. Nous étions très dispersés. Six kilomètres d'intervalle entre les hommes et six minutes entre chaque balayage, c'était le maximum auquel nous pouvions parvenir. Ça n'était pas assez. Ça signifiait qu'un point du terrain échappait à l'observation pendant trois ou quatre minutes... et les Punaises sont capables de creuser un trou en moins de temps que cela.

Le radar peut voir plus loin que l'œil, mais avec moins de précision.

Et nous ne pouvions courir le risque d'utiliser des armes à longue portée. Les hommes étaient dispersés un peu partout. Si une Punaise se montrait, il fallait se dire que, pas très loin derrière, il y avait un fantassin. Nos armes étaient donc de portée et de puissance limitées. Seuls les officiers et les adjudants de section portaient des fusées. Mais nous n'avions pas du tout l'intention de les utiliser. Les fusées, quand elles manquent le premier objectif, ont une fâcheuse tendance à continuer, à s'entêter... et comme elles ne savent pas distinguer un ami d'un ennemi... Leur petit crâne de métal ne contient pas beaucoup de cervelle.

J'aurais tant aimé nettoyer toute cette zone avec une seule vague de fantassins en sachant que tout ce qui pouvait se trouver

devant nous était ennemi.

Mais je ne perdis pas mon temps à me lamenter. Je filai droit sur ce cratère d'angle en observant le sol et en surveillant mon écran-radar. Je ne trouvai pas trace d'un seul trou de Punaise mais, à un moment, je passai au-dessus d'une sorte de canyon qui pouvait en cacher quelques-uns. Je ne m'arrêtai pas pour voir. Je donnai les coordonnées à mon adjudant et lui demandai d'envoyer quelqu'un.

Ce cratère était encore plus vaste que sur mon écran. Le *Tours* aurait pu y tenir. Je mis mon compteur de radiations en lecture directionnelle, explorai le fond et les flancs : rouge, bien au delà de la normale. Très malsain, même pour un homme en scaphandre. Je pris les mesures de diamètre et profondeur par mon télémètre de casque, puis je me mis en quête d'orifices éventuels.

Je n'en trouvai pas mais je tombai sur des guetteurs appartenant aux sections voisines des Premier et Cinquième Régiments. Je redistribuai les secteurs pour que, en cas d'alerte, les trois sections puissent intervenir, le boulot de cohésion étant assuré par le premier lieutenant Do Campo, des « Chasseurs de Têtes », qui se trouvaient sur notre gauche. Puis je renvoyai le caporal de Naidi et la moitié de son peloton (recrues y compris) vers la section. Ensuite, je fis mon rapport au boss et à mon adjudant de section.

— Capitaine, dis-je à Blackie. Nous n'enregistrons aucune vibration. Je vais descendre là-dedans et essayer de trouver des trous. D'après mes mesures, je n'encaisserai pas assez de radiations pour...

— Fiston, reste hors de ce cratère !

— Mais, capitaine, il s'agit simplement de...

— Ferme ça ! Tu ne pourrais rien apprendre d'utile.

— Bien, capitaine.

Les neuf heures qui suivirent furent mortelles. On nous avait préparés pour une opération de quarante heures (deux révolutions de la planète P). Sommeil commandé, élévation du taux de glucose, endoctrinement hypnotique. Les scaphandres, évidemment, pourvoient aux besoins personnels. Ils ne sont pas prévus pour d'aussi longues opérations et chaque homme avait reçu des unités énergétiques supplémentaires ainsi que des cartouches d'air comprimé. Mais sans action, l'ennui s'installe et, alors, une patrouille n'est pas à l'abri d'une faute.

Cunha et Brumby se relayaient dans le rôle d'adjudant, ce qui permettait au chef de section et à son adjudant de patrouiller alentour.

Je faisais ce qui me venait à l'esprit pour maintenir le moral. Je donnai l'ordre de varier constamment le déplacement des patrouilleurs, pour que les hommes n'explorent jamais le même secteur. Après en avoir discuté avec mon adjudant, j'annonçai des points de récompense pour le premier trou repéré, la première Punaise

abattue, etc. C'était de pauvres astuces de bleu mais ça tenait les hommes en éveil.

Puis nous eûmes droit à la visite d'une unité spéciale. Trois ingénieurs de combat à bord d'un engin terrestre, qui escortaient un « senseur spatial », un représentant des « talents spéciaux ». Blackie m'avait prévenu.

— Tu assures leur protection et tu leur donnes ce qu'ils te demanderont.

— Bien, capitaine. Et que veulent-ils ?

— Comment puis-je le savoir ? Mais si le major Landry te demande ta peau, tu la lui donnes. Vu ?

— Vu, capitaine. Le major Landry.

J'avais passé le mot, mis en place des sentinelles supplémentaires.

J'étais intrigué. Je n'avais jamais vu un « talent spécial » au travail sur le terrain. Le véhicule se posa sur notre flanc arrière droit. Le major Landry et les deux officiers portaient des scaphandres et ils étaient armés de lance-flammes. Mais le « talent spécial » était sans arme et il ne portait qu'un simple masque à oxygène. Il n'y avait pas le moindre insigne sur sa tenue de combat et il arborait une expression d'ennui absolu. On ne nous présenta pas.

Il me donna tout d'abord l'impression d'un adolescent de seize ans... jusqu'à ce que je découvre les rides autour de ses yeux fatigués.

Il enleva son masque à oxygène et, horrifié, je plaçai mon casque contre celui du major Landry.

— Major ! L'air, par ici, est terriblement radioactif... Et nous avons été avertis que...

— Taisez-vous ! dit le major. Il connaît son travail.

J'obéis. Le « talent spécial » s'avança de quelques pas. Il se retourna. Il avait fermé les yeux et semblait perdu dans ses pensées. Il les rouvrit soudain et lança sur un ton nerveux :

— Comment peut-on me demander de travailler avec tous ces gens stupides qui sautent de tous les côtés ?

D'une voix crispée, le major Landry me dit :

— Bloquez votre section.

Je faillis protester. Puis je passai sur le circuit général.

— Première section... Au sol !

J'eus une pensée admirative pour le lieutenant Silva en percevant l'écho de mon ordre et pas le moindre murmure.

Je demandai :

— Major, est-ce qu'ils peuvent se déplacer au sol ?

— Non. Taisez-vous !

Le « senseur » grimpa à bord du véhicule et remit son masque à oxygène. Il n'y avait pas de place pour moi mais on m'invita – ou plutôt : on m'ordonna – de m'accrocher comme je pourrais pour participer à la balade. Trois kilomètres plus loin, le « senseur » a de nouveau enlevé son masque et il a fait quelques pas. Puis il a prononcé quelques mots à l'intention des ingénieurs de combat. Ils ont hoché la tête et griffonné quelques notes.

Cette mission spéciale revint une dizaine de fois dans mon secteur. Toujours selon la même routine qui semblait absurde. Puis elle passa dans le secteur du Cinquième Régiment. Mais en partant, un des officiers me tendit une feuille et me dit :

— Voici votre carte souterraine, lieutenant. Cette large bande rouge représente le seul boulevard à Punaises que vous ayez dans votre secteur. A la limite, il est à trois cents mètres de profondeur mais il grimpe ensuite régulièrement vers votre arrière gauche où il est à moins de cent trente-cinq mètres. Ce réseau bleu est une importante colonie de Punaises. J'ai indiqué les seuls points distants de moins de trente mètres. Vous pourriez éventuellement y placer des sondeurs avant que nous intervenions.

Je l'ai regardé et j'ai demandé :

— Est-ce que cette carte est juste ?

L'ingénieur a jeté un coup d'œil au senseur, puis, d'une voix très calme, il m'a répondu :

— Bien sûr, idiot ! Vous voulez le mettre en colère ?

Et ils m'ont laissé avec la carte. L'ingénieur était un artiste. Cette carte était une véritable projection en relief sur trois cents mètres de profondeur. Elle me fascinait à tel point qu'il fallut qu'on me rappelle que ma section était toujours en hérissos au sol.

Je fis retirer les sondeurs du cratère et je pris deux hommes de chaque peloton auxquels je donnai les coordonnées de cette carte des enfers en leur demandant de sonder ce fameux boulevard à Punaises ainsi que la grande ville.

Je fis mon rapport à Blackie. Il m'interrompit alors que je m'apprêtais à lui donner les coordonnées des tunnels de Punaises.

— Le major Landry m'a fait transmettre une copie. Donne-moi seulement les coordonnées de tes postes d'écoute, Johnnie.

Je m'exécutai.

— Pas mal, Johnnie. Mais ce n'est pas exactement ce que je voulais. Ecoute... Tu as placé trop de sondeurs au-dessus de ces

tunnels. Prends-en quatre et mets-les sur cette avenue, plus quatre autres autour de leur ville. Ce qui t'en laisse encore quatre. Tu en mets un dans le triangle formé par ton angle arrière droit et le tunnel principal et tu gardes les trois derniers pour le secteur le plus important, de l'autre côté du tunnel.

— Vu, capitaine... Mais... est-ce que je peux me fier à cette carte ?

— Qu'est-ce que tu as contre elle ?

— Eh bien... On dirait de la magie... De la magie noire.

— Oh !... Ecoute, fiston, j'ai un message spécial pour toi de l'Amiral du Ciel. Il te dit que cette carte est absolument officielle et qu'il s'occupe de tout pour que tu te consacres entièrement à ta section. Tu me suis ?

— Oui, capitaine.

— Mais tu sais comme moi que les Punaises creusent rapidement. Il faut que tu fasses tout spécialement attention aux postes d'écoute qui sont *loin* des tunnels. Tu dois signaler immédiatement tout ce qui fait plus de bruit qu'un papillon.

— Oui, capitaine.

— Quand les Punaises creusent, c'est comme du bacon en train de frire... au cas où tu n'aurais jamais entendu ça. Arrête tes patrouilles. Laisse un homme en observation visuelle sur le cratère. Donne deux heures de sommeil à la moitié de ta section. Que les hommes de l'autre moitié se relayent à l'écoute.

— Bien, capitaine.

— Il se pourrait bien que tu voies arriver d'autres ingénieurs. Je te donne le plan tel qu'il est maintenant. Une compagnie de sapeurs va boucler le tunnel principal là où il est au plus près de la surface, sans doute sur ton flanc gauche ou plus loin, dans le secteur des « Chasseurs de Têtes ». Dans le même temps, une autre compagnie fera le même travail à l'endroit où le tunnel se divise, cinquante mètres environ sur ta droite, dans la région couverte par le Premier Régiment. Quand ce sera fait, toute une portion de leur grand boulevard sera isolée, ainsi qu'une importante colonie. La même tactique sera appliquée un peu partout. Ensuite... on verra. Ou bien les Punaises tenteront une percée vers la surface et nous aurons une belle bagarre, ou bien elles se planqueront et il faudra les débusquer, un secteur après l'autre.

— Je vois...

Je n'étais pas du tout certain de voir correctement, mais je comprenais mon boulot : redistribuer mes postes d'écoute et faire dormir une moitié de ma section. Ensuite, la chasse aux Punaises... en surface si nous avons de la chance, autrement, dans les profondeurs.

— Johnnie... Que tes hommes de flanc se portent au-devant des

sapeurs quand ils arriveront. Qu'ils les aident au besoin.

— D'accord, capitaine.

Ça n'était pas pour me déplaire. Les hommes du génie sont d'excellents combattants qui valent presque ceux de l'Infanterie. C'est un plaisir de travailler avec eux. Quand il y a un sale coup, ils savent se battre. Ils ne sont peut-être pas très experts mais ils y mettent du courage. Et quand ils font leur boulot, ils ne lèvent même pas la tête, même au plus fort de la bataille. Ils ont une devise : « Nous pouvons le faire », à laquelle ils ont ajouté une autre devise, très ancienne : « On creuse des trous, on creuse nos tombes. »

— Vas-y, fiston !

Douze postes d'écoute, cela signifiait que je pouvais placer un demi-peloton à chaque poste, c'est-à-dire un caporal et trois soldats. Ce qui permettait à deux groupes sur quatre de dormir pendant que les autres prenaient le quart d'écoute. Navarre et les patrouilleurs de l'autre groupe pouvaient s'occuper du cratère et les adjudants se relayer au commandement de la section. Il ne fallut pas plus de dix minutes pour redistribuer les hommes selon la nouvelle disposition. J'avertis tout le monde de l'arrivée de la compagnie de sapeurs et, dès que chaque groupe m'eut confirmé que ses postes d'écoute étaient en place, je passai sur le circuit général :

— Les nombres impairs... Etendez-vous... Préparez-vous à dormir... Je compte ! Un, deux, trois, quatre, cinq... Dormez !

Bien sûr, un scaphandre n'est pas vraiment un lit, mais on peut y dormir. C'est un des bons côtés de la préparation hypnotique. Dès que l'on a un moment de répit, on peut faire dormir les hommes par simple commandement hypnotique... et les réveiller tout aussi rapidement, prêts à se battre. C'est un facteur de survie important. Un homme épuisé finit par tirer sur des cibles qui n'existent pas.

Mais, pour ma part, je n'avais pas l'intention de dormir. On ne me l'avait pas dit... et je ne l'avais pas demandé. La seule idée de dormir alors que des centaines et peut-être des milliers de Punaises m'entouraient me donnait la nausée. Mais peut-être ce « senseur spatial » était-il infallible. Peut-être que les Punaises ne pouvaient attaquer sans déclencher l'alerte...

Je passai sur le circuit privé.

— Adjudant...

— Oui, mon lieutenant ?

— Vous pourriez peut-être faire un somme. Je vais prendre la garde. Préparez-vous à dormir... Un, deux...

— Excusez-moi, mon lieutenant.

— Oui ?

— Si j'ai bien compris le nouveau plan, aucune action n'est prévue dans les quatre heures qui viennent. Vous pourriez aussi bien

dormir et...

— Non, adjudant ! Je n'ai pas l'intention de dormir ! Je vais aller faire la ronde des postes d'écoute et essayer de savoir ce qu'il en est de cette compagnie de sapeurs.

— Très bien, mon lieutenant.

— Restez ici avec Brumby et essayez de vous reposer un peu pendant que je...

— Johnnie !

— Oui, capitaine ?

Le vieux m'avait-il écouté, par hasard ?

— Tous tes postes sont en place ?

— Oui, capitaine. Mes nombres impairs dorment. Je vais aller inspecter mes postes, et puis...

— Laisse ton adjudant s'en charger, Johnnie. Je veux que tu dormes un peu.

— Mais, capitaine...

— Etends-toi. C'est un ordre. Prépare-toi à dormir... Un, deux, trois... *Johnnie !*

— Capitaine, avec votre permission, je souhaiterais aller inspecter mes postes d'écoute d'abord. Ensuite, je dormirai, si vous me l'ordonnez. Mais pour l'instant, j'aimerais mieux rester éveillé parce que...

Blackie éclata de rire.

— Fiston !... Tu viens de dormir pendant une heure et dix minutes !

— *Capitaine ?*

— Regarde l'heure... (C'est ce que je fis. Et je me sentis plutôt stupide.) Tu es bien réveillé, Johnnie ?

— Oui, capitaine. Je le pense.

— Bon. Les choses ont bougé. Réveille tes nombres impairs et fais dormir tes nombres pairs. Avec un peu de chance, ils auront droit à une heure de sommeil... Inspecte tes postes et rappelle-moi.

Je commençai ma ronde sans un mot à l'adresse de mon adjudant de section. Je lui en voulais autant qu'à Blackie.

Après avoir inspecté les postes 3 et 1 (pas le moindre son, et tous deux étaient à l'avant de la zone occupée par les Punaises) je me sentis un peu plus rassuré.

J'appelai :

— Adjudant ?

— Oui, monsieur Rico ?

— Voulez-vous faire un petit somme avec les nombres pairs ? Je vous réveillerai une ou deux minutes avant eux.

Il hésita une seconde, puis :

— Mon lieutenant, j'aimerais inspecter moi-même les postes

d'écoute.

— Vous ne l'avez pas déjà fait ?

— Non, mon lieutenant. J'ai dormi pendant une heure.

— *Comment ?*

D'un ton embarrassé, il me répondit :

— C'était un ordre du capitaine. Il m'a fait remplacer par Brumby et m'a fait dormir après que je vous ai eu relevé.

Je faillis répondre, puis je ne pus m'empêcher de rire.

— Vous voulez que je vous dise, adjudant ? Vous et moi, nous ferions mieux de retourner nous coucher. C'est le capitaine Blackie qui commande cette section. Nous n'avons rien à y faire.

— Mon lieutenant... J'ai cru comprendre que le capitaine avait toujours ses raisons.

Je hochai la tête, oubliant que j'étais à plus de vingt kilomètres de mon interlocuteur.

— Oui. C'est vrai. Il a toujours ses raisons... Et puisqu'il nous a envoyés nous coucher tous les deux, c'est qu'il nous veut bien éveillés et en forme maintenant.

— Je pense que c'est exactement ça.

— Euh... Et pourquoi, selon vous ?

— Monsieur Rico, dit-il lentement, si le capitaine le savait, je crois qu'il nous le dirait. Jamais il n'a gardé un renseignement pour lui. Mais, quelquefois, il fait certaines choses sans pouvoir les expliquer. Il a des intuitions... et j'ai appris à les respecter.

— Vraiment ? Adjudant... Les chefs de peloton sont tous des nombres pairs. Ils dorment.

— Oui, mon lieutenant.

— Alerte les caporaux de chaque peloton. Nous n'éveillons encore personne pour l'instant mais, quand il faudra le faire, chaque fraction de seconde comptera.

— Vu, mon lieutenant !

J'inspectai le dernier poste avant, puis ceux qui couvraient la cité des Punaises. Je devais prendre sérieusement sur moi pour écouter parce que, voyez-vous, on les entendait distinctement. C'était comme un bavardage incessant, là-bas, dans les profondeurs. Et ça vous donnait une terrible envie de courir et de ne plus entendre. Mais c'était bien la dernière chose à faire.

Je me demandai si ce « senseur spatial » n'était après tout qu'un homme à l'ouïe particulièrement sensible...

En tout cas, les Punaises se trouvaient bien là où il avait dit qu'elles étaient. A l'E.E.O., on nous avait fait entendre des enregistrements et les quatre postes d'écoute transmettaient des sons correspondant à une importante cité. Une espèce de pépiement, entre autres, qui était sans doute leur langage. Mais avaient-elles besoin

d'un langage si elles étaient contrôlées en permanence par les cerveaux ? Et un bruissement, aussi. Comme des feuilles et des branches sèches sous les pas. Et puis un son aigu, une sorte de sifflement que l'on capte toujours à proximité des colonies et qui doit correspondre à une machinerie. Peut-être à leur système d'aération...

Mais je ne percevais pas le bruit caractéristique que font les Punaises en forant la roche.

Au-dessus du « boulevard », les sons étaient encore différents. Il y avait surtout un vrombissement qui se transformait de temps en temps en un grondement sourd. On aurait dit que des centaines de véhicules circulaient là-dessous. Au poste 5, j'eus une idée... et je la vérifiai en plaçant un homme à chacun des quatre autres postes. Ils criaient *Top !* chaque fois que le grondement s'intensifiait.

— Capitaine !

— Oui, Johnnie ?

— La circulation sur ce boulevard ne se fait que dans un sens. Elle va vers vous, par rapport à moi. La vitesse est à peu près de cent quatre-vingts kilomètres à l'heure. Un élément toutes les minutes.

— C'est à peu près ça, Johnnie... J'ai calculé cent soixante-dix kilomètres et cinquante-huit secondes.

— Oh, dis-je, plutôt dépité. (Je changeai de sujet :) Aucune trace de cette compagnie de sapeurs, capitaine.

— Ils ne viendront pas. Ils sont tombés sur un point chaud à l'arrière du secteur des « Chasseurs de Têtes ». Désolé, Johnnie, j'aurais dû te le dire. Rien d'autre ?

— Non, capitaine.

Je me sentais mieux. Même Blackie pouvait oublier certains détails importants. Et mon idée n'était pas mauvaise.

Je quittai la zone du boulevard pour inspecter le poste 12, à droite et en retrait de la zone des Punaises.

Là, comme ailleurs, il y avait quatre hommes. Deux étaient endormis, un à l'écoute, l'autre en sentinelle.

— Rien ? demandai-je à la sentinelle.

— Non, rien, mon lieutenant.

L'homme d'écoute, qui était l'une de mes recrues, leva la tête à cet instant :

— Monsieur Rico... je crois qu'il se passe quelque chose.

— Voyons ça...

Je m'avançai et je pris les écouteurs.

Du bacon frit ! Un bruit assourdissant !

— Alerte première section ! Debout ! Debout ! Au rapport !

Je passai du circuit général au circuit des officiers.

— Capitaine ! Capitaine Blackstone ! *Alerte !*

— Du calme, Johnnie ! Fais ton rapport.

— Bacon frit ! (Je luttai désespérément pour conserver un ton calme :) Poste 12. Coordonnées Easter 9 de Carré Noir Un !

— Easter 9... Décibels ?

En hâte, je jetai un coup d'œil à l'enregistreur.

— Je ne sais pas, capitaine. Supérieur au maximum ! On dirait qu'elles sont sous mes bottes !

— Merveilleux ! lança Blackie. C'est la meilleure nouvelle de la journée ! Ecoute-moi bien, fiston : réveille tes bonshommes...

— C'est fait, capitaine !

— Très bien. Fais rappliquer deux hommes vers le poste 12. Qu'ils essaient de déterminer le point d'émergence des Punaises. *Et dégage de ce coin !* Tu m'entends ?

— Je vous entends, capitaine... mais je ne comprends pas.

Il soupira.

— Johnnie, tu vas me donner des cheveux blancs... Ecoute-moi bien : nous voulons qu'elles sortent, qu'elles se montrent. Plus il y en aura, mieux ça vaudra. Tu n'as pas de quoi les contenir, sinon en faisant sauter leur tunnel... et ça, *tu ne dois le faire en aucun cas !* Si elles sortent en force, même un régiment n'arrivera pas à les repousser. C'est ce que veut le général, tu comprends ? Il a des armes lourdes en orbite qui n'attendent que cette occasion... Alors, tu te contentes de me repérer cette sortie, tu te replies et tu observes. Si elles sortent dans ton secteur, tu auras droit à tous les galons de l'armée. Alors, reste en vie. Tu sais ?

— Oui, capitaine. Je repère, je me replie et j'évite le contact. J'observe et je fais mon rapport.

— Parfait !

Je rabattis les hommes d'écoute des postes 9 et 10 sur Easter 9. Ils s'arrêtaient tous les huit cents mètres pour relever l'intensité du bruit de « bacon frit ». Dans le même temps, les hommes du poste 12 se portèrent vers l'arrière du secteur en mesurant la décroissance du son.

J'appelai Bayonne des « Voraces » et Do Campo et leur expliquai pourquoi j'avais rappelé mes patrouilles. Ensuite, je fis mon rapport de regroupement à Blackie.

Il grommela :

— Prépare-toi, maintenant. Tu as une idée du point d'émergence ?

— Il paraît centré sur Easter 9, capitaine, mais c'est difficile à vérifier. Sur cinq kilomètres, les bruits sont particulièrement intenses... et on dirait que la zone s'élargit. J'essaie de la délimiter. Est-ce qu'elles pourraient percer un autre tunnel parallèle à la surface ?

— C'est possible. Mais j'espère que non. Il faut qu'elles se

montrent. (Il ajouta :) Préviens-moi si le centre se déplace.

— Oui, capitaine. Mais...

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Vous m'avez dit de ne pas attaquer si elles se montraient.

Alors, que devons-nous faire ? Nous ne sommes que des spectateurs ?

Pendant très longtemps, quinze, peut-être vingt secondes, le capitaine ne me répondit pas. Peut-être consultait-il les autorités supérieures. Il dit enfin :

— Monsieur Rico... Vous ne devez pas attaquer au point Easter 9, ni à proximité. Ailleurs... eh bien, la chasse aux Punaises est ouverte.

— Compris, capitaine !

— Johnnie ! (Il avait un ton sévère, tout à coup.) Si jamais tu chasses les médailles et non les Punaises – et je le saurai – tu peux compter sur moi pour ton formulaire trente et un !

— Capitaine, je n'ai jamais pensé aux médailles. Il n'y a que les Punaises qui comptent, pour moi !

— Alors, cesse de me casser les pieds !

J'appelai mon adjudant et je lui fis part des nouvelles limites de notre action. Je lui dis de faire passer et de s'assurer que tous les hommes étaient prêts.

— Inspection faite, mon lieutenant, dit-il. Je propose qu'on relève les hommes qui sont avec vous.

C'était raisonnable. Les hommes d'écoute n'avaient pas eu le temps de recharger leurs batteries et leur réserve d'air. Mais les hommes de relève que l'adjudant me proposa étaient tous des éclaireurs.

Je maudis en silence ma propre stupidité. Un scaphandre d'éclaireur est aussi rapide qu'un scaphandre de commandement et deux fois plus rapide que celui d'un fantassin. Je sentais bien que j'avais oublié quelque chose, quelque part. Maintenant, je savais. Je me trouvais à quinze kilomètres de ma section avec trois hommes en scaphandre de fantassin. Lorsque les Punaises se montreraient, je me trouverais devant une décision impossible... Les hommes ne pourraient jamais me suivre.

— Ça va. Mais je n'ai pas besoin de trois hommes. Plus maintenant. Envoyez-moi Hugues. Qu'il relève Nyberg.

— Hugues ? Tout seul ? s'étonna mon adjudant.

— Un homme me suffira. Je vais prendre l'écoute moi-même. A deux, nous pouvons tenir le coin. Nous savons où sont les Punaises, à présent. Dites à Hugues de se grouiller.

Durant trente-sept minutes, il ne se produisit rien. Hugues et moi, nous tournions autour d'Easter 9, en prenant l'écoute pendant cinq secondes avant de nous déplacer un peu plus loin. Nous n'avions

même plus besoin d'enfoncer le micro dans la roche. Il suffisait de le poser simplement sur le sol pour entendre frire le bacon, furieusement. La zone se développait mais le centre ne s'était pas déplacé. Le son s'interrompt brusquement (et j'en avisai le capitaine) avant de reprendre, au bout de trois minutes.

Et puis, tout arriva en même temps.

Une voix lançait sur le circuit des éclaireurs :

— Albert 2 ! Albert 2 ! Bacon frit !

Je relayai.

— Capitaine ! Bacon frit en Albert 2 ! Noir Un !

Puis j'entrai en liaison avec les sections alentour :

— Urgent ! Urgent ! Bacon frit en Albert 2 !

Presque aussitôt la voix de Do Campo :

— Adolf 3 ! Adolf 3 de Vert 12 ! Bacon frit ! Bacon frit !

Je transmis à Blackie et repassai sur le circuit de mes propres éclaireurs. J'entendis :

— Les Punaises ! LES PUNAISES ! ALERTE !

— Quel secteur ? Quel secteur ?

Pas de réponse.

— Adjudant ! Adjudant ! Qui a signalé les Punaises ?

— Elles sortent de leur cité. Vers Bangkok 6 !

— *Attaquez !*

J'appelai Blackie.

— Punaises à Bangkok 6, Noir Un ! J'attaque !

La voix du capitaine était extraordinairement calme.

— J'ai entendu, Johnnie... Que se passe-t-il en Easter 10 ?

— Easter 10 est...

Le sol s'effondra sous moi et je me retrouvai au milieu des Punaises.

Je ne sais pas ce qui se passa. Je ne fus pas blessé. C'était un peu comme de tomber dans les branches d'un arbre. Mais ces branches étaient vivantes et elles jouaient avec moi pendant que mes gyros s'affolaient en essayant de me faire retrouver la verticale. Je dus tomber sur trois ou quatre mètres, je ne sais pas. Assez profond pour ne plus voir le jour.

Et puis, un nouvel assaut des monstres me ramena vers la surface et l'entraînement me sauva : tout à coup je fus sur pied. Je parlais et je me battais.

— Sortie en Easter 10 ! Non, Easter 11 ! J'y suis en ce moment ! Un grand trou. Elles sortent par centaines ! Plus que ça...

J'avais un lance-flammes dans chaque main et j'arrosais les Punaises sans cesser de faire mon rapport.

— Tire-toi de là, Johnnie !

— Vu !

Je m'apprêtais à sauter. Et je m'arrêtais. Et je cessai d'arroser de feu les Punaises. Je comprenais.

— Correction ! La sortie en Easter 11 est une diversion. Pas de soldats !

— Répète !

— Easter 11, Noir Un. Il n'y a que des ouvrières ici. Aucun soldat. Les Punaises qui m'entourent ne sont pas armées. Elles ne m'ont pas attaqué. Capitaine... est-ce que c'est vraiment une diversion ?

— Très possible, Johnnie... Ton rapport a été transmis à la division. Laisse-les faire leur boulot. Vérifie ton rapport, en attendant. S'il n'y a pas que des ouvrières, ça risque de te coûter cher.

— Compris, capitaine !

Je sautai haut et loin pour me dégager de l'atroce troupeau de carapaces mouvantes.

La plaine tout entière était couverte de leurs formes noires et lisses. Je relançai mes tuyères.

— Hugues !

— Les Punaises, monsieur Rico ! Des milliards ! J'les grille toutes !

— Hugues, regardez-les mieux ! Est-ce qu'elles ripostent ? Est-ce qu'il y a des soldats ?

— Euh...

Je touchai le sol et ressautai immédiatement.

— Mon lieutenant... Vous avez raison... Pas un soldat ! Comment vous le saviez ?

— Rejoignez votre peloton, Hugues ! Capitaine... Je confirme la sortie de milliers de Punaises dans ce secteur. Nombre de trous indéterminés. Je n'ai pas été attaqué. Je répète. Je n'ai pas été attaqué. S'il y a des soldats, ils ne se servent pas de leurs armes et se cachent parmi les ouvrières.

Le capitaine ne répondit pas.

Loin sur ma gauche, il y eut un éclair éblouissant, presque aussitôt suivi d'un autre, mais bien plus loin, et sur la droite, cette fois. Automatiquement, je pris note du temps et des coordonnées.

— Capitaine Blackstone... répondez !

J'essayais de repérer sa balise, mais l'horizon était limité par les collines de Carré Noir Deux.

— Adjudant ! Pouvez-vous me relayer avec le capitaine ?

A cet instant précis, la balise de mon adjudant de section disparut.

Je fonçai dans sa direction. Je n'avais pas surveillé mon écran assez attentivement. Mon adjudant avait pris la section en main pendant que j'étais aux prises avec les Punaises.

Je repérai Brumby et Cunha, leurs chefs de pelotons et les patrouilleurs de groupes.

— Cunha ! Où est mon adjudant de section ?

— En reconnaissance dans un trou, mon lieutenant.

— Dites-lui que je rejoins. (Je changeai de circuit sans attendre confirmation.) Première section à deuxième section ! Répondez !

— Que voulez-vous ? grommela le lieutenant Koroshen.

— Je n'arrive pas à avoir le capitaine.

— Impossible.

— Mort ?

— Non. Il n'a plus de jus.

— Oh... Alors, c'est vous qui commandez la compagnie ?

— Ouais, ouais, ouais... Et alors ? Vous avez besoin de secours ?

— Non... Non, mon lieutenant.

— Alors fermez-la. On a assez de boulot comme ça.

— O.K. !

Et moi aussi, je venais de découvrir que j'avais du boulot. Sur mon écran, un par un, je voyais disparaître les hommes de mon premier groupe. La balise de Brumby s'était éteinte en premier.

— Cunha ! Cunha ! Qu'arrive-t-il au premier groupe ?

— Ils suivent l'adjudant de section, mon lieutenant.

S'il y a quelque chose dans le règlement qui justifie cela, j'aimerais qu'on me le montre. Est-ce que Brumby avait agi sans ordres ? Ou bien n'avais-je rien entendu ? Mais il était déjà dans un trou de Punaises, invisible, hors de portée. Ce n'était pas le moment de décider si oui ou non il était en faute. On aurait le temps d'éclaircir tout ça demain – si demain venait jamais.

— Très bien, Cunha. Je suis revenu. Au rapport !

Mon dernier saut venait de me ramener au milieu des hommes. Il y avait une Punaise juste sur ma droite et je l'abattis avant de toucher le sol. Cette fois, ça n'était pas une ouvrière. Elle avait réussi à faire feu avant de mourir.

— J'ai perdu trois hommes, dit Cunha d'une voix haletante. Je ne connais pas les pertes de Brumby. Les Punaises sont sorties par trois trous. Mais, maintenant, on les repousse.

Juste à la seconde où je sautais, une terrible onde de choc me fit vaciller. Trois minutes et trente-sept secondes... Disons cinquante kilomètres de distance... Est-ce que nos sapeurs étaient en train de « poser leurs bouchons » ?

— Attention, premier groupe ! Préparez-vous au choc !

Je me posai tant bien que mal, au milieu de trois ou quatre Punaises. Elles n'étaient pas mortes mais elles ne se battaient pas. Elles bougeaient, c'est tout. Je leur larguai une grenade avant de sauter.

— Allez-y ! Elles sont groggy ! Et attention à ce...

Le choc, justement, m'interrompt. Mais il n'était pas aussi violent que le premier.

— Cunha ! Rappelez votre groupe ! Faites-les grouiller ! On nettoie le coin !

Le rappel fut désordonné et lent. En visuel, je pouvais compter les pertes. Mais le nettoyage fut rapide et précis. Je progressais sur les flancs et je descendis une bonne demi-douzaine de Punaises. Les dernières se mirent en mouvement à peine une seconde avant que je les grille. L'onde de choc semblait les avoir touchées plus sérieusement que nous. Pourquoi ? Parce qu'elles ne portaient pas de scaphandre ? Ou bien parce que leurs grands cerveaux eux-mêmes, quelque part dans les profondeurs, avaient été secoués ?

Je fis le compte des effectifs. Dix-neuf hommes valides, deux morts, deux blessés, plus trois hommes dont les scaphandres ne répondaient plus. Pour deux d'entre eux, Navarre s'en tira en récupérant les piles des scaphandres des morts. Le troisième n'avait plus ni radio ni radar et il était irréparable. Navarre assigna l'homme à la garde des blessés. C'était le maximum que nous pouvions faire pour lui.

En compagnie de Cunha, j'allai reconnaître les trous que les Punaises avaient empruntés. D'après la carte, ils correspondaient aux endroits où le tunnel était le plus proche de la surface. Ce que n'importe qui aurait pu deviner.

Un trou était obturé par un amas de rochers. Aucun signe d'activité ennemie dans le second. Je donnai l'ordre à Cunha d'y placer un caporal et un soldat. Ils devaient fermer le trou avec une bombe si les Punaises revenaient en trop grand nombre. D'accord, l'Amiral du Ciel, là-haut, avait décidé que les trous ne devaient pas être bouchés, mais moi, j'avais une situation entre les mains, pas une théorie.

Et je me penchai sur le troisième trou, celui qui avait avalé mon adjudant avec la moitié de la section.

Sur quinze mètres, et à environ six mètres de profondeur, un couloir s'était effondré. Le toit rocheux avait disparu et les bords du trou étaient inclinés et rainurés. La carte expliquait ce qui s'était produit. Les deux autres trous étaient à l'extrémité de tunnels étroits, alors que celui-ci devait appartenir au labyrinthe principal. Sans doute les deux trous mineurs avaient-ils fait partie du plan de diversion, l'attaque principale ayant été menée à partir de celui-ci.

Ces satanées Punaises pouvaient-elles voir à travers la roche ?

D'où je me trouvais, je ne distinguais aucun signe de vie. Ni Punaise ni homme. Cunha me désigna la direction prise par le deuxième groupe. Mon adjudant de section avait maintenant disparu depuis sept minutes et quarante secondes. Mon regard fouillait les

ténèbres et j'avais l'estomac serré.

— Adjudant Cunha, dis-je, rassemblez votre groupe. (J'essayais de paraître confiant.) Si vous avez besoin d'aide, appelez le lieutenant Koroshen.

— Des ordres, mon lieutenant ?

— Non, aucun. A moins que vous en receviez d'en haut. Je vais essayer de descendre là-dedans et de retrouver le deuxième groupe. Nous n'aurons plus de contact pour un moment.

Et je sautai sans attendre, parce que mes nerfs commençaient à flancher.

Et, derrière moi, j'entendis :

— Rassemblement ! Premier peloton ! Deuxième peloton ! Troisième peloton ! *Suivez-moi !*

Et Cunha sauta. Derrière moi.

Et je me suis presque senti moins seul.

Je demandai à Cunha de laisser deux hommes en arrière. Un à l'entrée du tunnel, l'autre en surface. Et je pris la tête, fonçant aussi vite que possible à la poursuite du deuxième groupe. Le « possible » était limité par la voûte du tunnel, qui était juste au-dessus de nos casques. En scaphandre propulsé, un homme arrive à se déplacer selon une espèce de glissement, en levant à peine les pieds. Mais je pense que, sans scaphandre, nous aurions pu courir plus vite.

Immédiatement, il fallut utiliser les lunettes infrarouges. Ce qui nous confirma la théorie selon laquelle les Punaises voyaient dans la gamme infrarouge. Avec les lunettes, le tunnel apparaissait parfaitement éclairé. Le sol était plan, les parois lisses et luisantes.

Nous avons alors atteint une intersection et je me suis arrêté. Il existait pas mal de théories sur le combat souterrain mais leurs auteurs n'avaient jamais eu l'occasion de les mettre à l'épreuve. Jusqu'à l'Opération Reine, nul n'était jamais revenu des profondeurs pour faire un rapport comparatif sur les diverses tactiques.

L'une de ces tactiques préconisait de placer une sentinelle à chaque intersection. Comme celle-ci. Mais nous nous étions déjà privés de deux hommes pour garder l'orifice du tunnel. En laissant 10 pour cent de nos forces à chaque intersection, nous n'aurions plus que la mort comme diviseur.

C'est à ce moment que j'ai décidé que nous ne devions pas nous séparer ni nous laisser capturer. Pas par les Punaises.

J'ai examiné les deux tunnels. Pas trace de Punaises. J'ai appelé, sur le circuit des sous-officiers :

— Brumby !

Le résultat fut stupéfiant. En surface, vous entendez à peine

votre propre voix, mais là, dans ce réseau de tunnels de roche lisse, ma voix éclata dans mes oreilles comme si le labyrinthe tout entier n'était qu'un immense amplificateur.

BRRRUMMMBBYY !

J'en restai étourdi une seconde. Puis j'entendis :

— MONSIEUR RIIICCOOO !

— Moins fort, Brumby. (J'essayais de parler très bas.) Où êtes-vous ?

— Je ne sais pas, mon lieutenant. On est perdus.

— Ne vous en faites pas. Nous arrivons. Vous n'êtes plus très loin. Est-ce que l'adjudant est avec vous ?

— Non, mon lieutenant. Nous ne l'avons...

— Ça va. (Je passai sur le circuit privé.) Adjudant ?

— Je vous entends, mon lieutenant. (Sa voix était calme et il parlait bas.) Brumby et moi, nous sommes en contact radio mais nous ne sommes pas parvenus à nous retrouver.

— Où êtes-vous, adjudant ?

Il eut une demi-seconde d'hésitation.

— Mon lieutenant, je vous conseille de rejoindre le groupe de Brumby et de regagner la surface.

— Répondez à ma question !

— Monsieur Rico... vous pourriez passer une semaine ici sans réussir à me trouver... Et je ne peux pas bouger. Il faut...

— Suffit, adjudant ! Etes-vous blessé ?

— Non, mon lieutenant, mais...

— Alors, pourquoi ne pouvez-vous pas bouger ? A cause des Punaises ?

— Il y en a des tas. Elles ne peuvent pas m'atteindre... mais je ne peux pas sortir non plus. Je pense donc que vous...

— Adjudant, vous perdez du temps ! Je suis certain que vous savez exactement quelle direction vous avez prise. J'ai la carte. Donnez-moi une lecture vernier. C'est un ordre. Exécution !

Il s'exécuta. Avec précision. Avec concision. J'allumai la lampe de mon casque et vérifiai sur la carte.

— Ça va. Vous êtes juste en dessous, à peu près à deux niveaux. Je sais où il faut tourner. Tenez bon.

Je changeai de circuit.

— Brumby ?

— Oui, mon lieutenant.

— A la première intersection, vous êtes allé tout droit ou bien avez-vous tourné à droite ou à gauche ?

— Je suis allé tout droit, mon lieutenant.

— O.K. Cunha, allons-y. Brumby, avez-vous eu des ennuis avec les Punaises ?

— C'est à cause d'elles que nous nous sommes perdus, mon lieutenant. On a été accrochés par toute une bande... Après, on ne savait plus où on était.

J'ai failli lui demander quelles étaient les pertes, mais les mauvaises nouvelles pouvaient attendre. Je voulais d'abord retrouver mon peloton et ficher le camp. Cette cité Punaises sans Punaises était encore plus horrible. Brumby nous guida aux deux intersections suivantes et je lançai des bombes-entraves dans les couloirs que nous n'empruntions pas. Les bombes-entraves étaient une amélioration par rapport au gaz que nous avions utilisé auparavant. Elles ne tuaient pas. Elles étaient seulement incapacitantes.

Dans un long segment de tunnel, je perdis le contact radio avec Brumby. Sans doute un effet de réflexion des ondes, parce que je l'entendis à nouveau à l'intersection suivante.

Mais là, il fut incapable de me dire quelle direction prendre. C'était dans ce secteur que les Punaises les avaient attaqués.

Et c'est là qu'elles nous attaquèrent.

Je ne sais pas d'où elles surgirent. L'instant d'avant, tout était calme et silencieux. Et puis, j'entendis le cri.

— Les Punaises ! LES PUNAISES !

C'était derrière moi, dans la colonne. Je me suis retourné. Elles étaient de tous côtés. Je pense que ces parois lisses n'étaient pas aussi épaisses que nous le croyions et que les Punaises étaient passées à travers. C'est la seule explication plausible à la soudaineté de leur attaque.

Impossible d'utiliser les lance-flammes ou les bombes. Nous nous serions entre-tués. Mais les Punaises n'avaient pas ce genre de scrupule. Il nous restait nos mains et nos pieds...

Ça ne dura sans doute pas plus d'une minute... Et puis... Et puis, il n'y eut plus que des fragments de Punaises éparés sur le sol... et quatre de mes hommes.

L'un était l'adjudant Brumby. Mort. Pendant la bagarre, le deuxième groupe avait dû faire la jonction. Ils n'étaient sans doute pas loin. Le bruit les avait guidés.

Avec l'aide de Cunha, je vérifiai que les trois autres étaient également morts. Je reformai les deux groupes en un seul de quatre pelotons et la descente reprit.

Nous sommes tombés très vite sur les Punaises qui assiégeaient mon adjudant de section.

Cette fois, le combat fut encore plus rapide. Il m'avait dit à quoi nous attendre. Il avait capturé un « cerveau » et utilisait l'énorme corps boursoufflé comme bouclier. Il ne pouvait pas faire un geste mais les Punaises ne pouvaient l'attaquer sans se suicider, puisqu'elles frapperaient le cerveau qui les commandait.

Nous n'avions pas le moindre handicap et nous avons attaqué sur leurs arrières.

Quelques secondes après, quand j'ai pu contempler l'horrible chose que tenait l'adjudant-chef, en dépit de nos pertes, j'ai éprouvé une joie farouche. Et puis, tout à coup, il y a eu ce bruit de bacon frit. La voûte du tunnel s'est effondrée et, en ce qui me concernait, ce fut la fin de l'Opération Reine.

J'étais dans un lit, sans doute à l'Ecole des Officiers, et j'avais fait un très long cauchemar rempli de Punaises. Mais non. Ce n'était pas l'E.E.O. J'étais dans la section sanitaire du transport *Argonne*. J'avais combattu avec ma section pendant douze heures.

J'étais un simple blessé parmi d'autres. Je souffrais d'un empoisonnement au protoxyde d'azote et d'une heure d'exposition aux radiations, plus quelques côtes brisées et un coup sur le crâne.

Il me fallut pas mal de temps pour obtenir tous les détails sur l'Opération Reine et quelques points demeurèrent obscurs. Par exemple, pour quelle raison Brumby avait-il conduit son groupe dans le labyrinthe. Il était mort, ainsi que Naidi. J'étais heureux qu'ils aient pu porter leurs galons tout neufs sur la planète P.

Je finis par savoir, par contre, pourquoi mon adjudant de section avait décidé d'explorer la cité des Punaises. Il avait entendu mon rapport au capitaine Blackstone, quand je m'étais aperçu que les Punaises qui sortaient en Easter 11 étaient toutes des ouvrières. Les Punaises qui sortaient dans son secteur étaient de véritables soldats et il en avait conclu (à juste titre et quelques minutes avant l'Etat-Major) que les Punaises tentaient une sortie désespérée, sinon elles n'auraient pas sacrifié leurs ouvrières uniquement pour détourner notre feu.

La contre-attaque opérée par les Punaises à partir de leur cité n'était pas aussi importante qu'on aurait pu le croire. Deuxième conclusion : l'ennemi ne disposait pas de réserves importantes. C'était donc le moment idéal pour tenter un coup dans les profondeurs et essayer de capturer une des « reines ». Il ne faut pas oublier que c'était l'objectif numéro 1 de l'Opération Reine.

Et l'adjudant avait réussi.

Pour la première section des « Blackies », c'était « mission accomplie ». Des centaines de sections avaient été engagées dans l'action et il y en avait bien peu qui pouvaient s'enorgueillir de ce rapport. Aucune « reine » n'avait été prise vivante mais nous détenions six cerveaux. Ils ne furent jamais échangés car ils ne vécurent pas assez longtemps. Mais les gars de la Guerre Psychologique avaient pu travailler sur des spécimens vivants et je pense que, sur ce plan, l'Opération Reine avait été un succès.

Mon adjudant de section fut nommé officier pour son action. Je

n'en fus pas surpris. Le capitaine Blackie m'avait dit qu'il me donnait « le meilleur adjudant-chef » et je n'en avais jamais douté. Voyez-vous, j'avais déjà rencontré mon adjudant de section. Je ne crois pas qu'un seul des « Blackies » l'ait su. Je n'avais rien dit et lui non plus, très certainement. Je ne crois pas non plus que Blackie était au courant. Oui, je connaissais mon adjudant de section depuis mes premières semaines de jeune bleu.

Il s'appelait Zim.

Mon action personnelle dans l'Opération Reine ne m'apparaissait pas comme un succès. Je passai plus d'un mois sur l'*Argonne*, d'abord comme patient, puis comme élément détaché avant d'être débarqué sur Sanctuaire, avec quelques autres. Et, sur Sanctuaire, j'eus le temps de réfléchir un peu.

Je réfléchis aux pertes que ma section avait subies. On ne pouvait pas dire que ma courte période de commandement ait été brillante. Je savais que je ne m'étais pas aussi bien débrouillé que le lieutenant Silva. Et je n'avais même pas réussi à être blessé correctement. Il avait fallu que le tunnel me tombe sur la tête.

Et j'ignorais même les pertes exactes. J'avais commencé avec six pelotons et terminé avec quatre.

Je ne savais même pas si le capitaine Blackstone était au nombre des survivants. En fait, il avait repris le commandement à peu près au moment où je m'étais enfoncé dans la cité des Punaises. Quelle était la procédure quand un candidat était vivant et son officier-examineur mort ? J'étais certain d'une chose : le bulletin 31 me renverrait au grade d'adjudant. Et je ne me souciais guère du sort de mes bouquins de maths qui étaient sur un autre vaisseau.

Pourtant, après ma première semaine de lit à bord de l'*Argonne*, j'empruntai quelques traités à un officier et piochai un peu. Pour moi, les maths étaient un travail difficile qui m'absorbait l'esprit. Et on ne les étudie jamais trop. Tout ce qui est important est fondé sur les maths.

Enfin, je me représentai à l'E.E.O. pour rendre mes barrettes. J'appris alors que j'étais encore cadet et non pas adjudant. Blackie m'avait apparemment accordé le bénéfice du doute.

Angel était dans la chambre, les pieds sur le bureau. Devant lui, il y avait un paquet de bouquins. Mes livres de maths. Il leva la tête.

— Juan ! On pensait que tu t'étais fait descendre !

— Moi ? Les Punaises ne m'aiment pas. Et toi, tu pars quand ?

— Mais je suis déjà parti ! protesta-t-il. Un jour après toi. J'ai sauté trois fois et je suis revenu une semaine après. Pourquoi as-tu mis si longtemps, toi ?

- J'ai fait un mois de croisière.
- Veinard ! Et tu as fait combien de sauts, hein ?
- Pas un seul.
- Il y en a vraiment qui sont vernis !

Peut-être Angel avait-il raison, parce que, finalement, j'eus droit à mes barrettes. Mais ce fut un peu grâce à lui, il faut le dire. Il se montra particulièrement patient pour les cours de maths qu'il me donnait. La chance, pour moi, je crois que ce sont surtout les autres : Angel et Jelly, le Lieutenant, Carl, le colonel Dubois, oui... Et mon père, et Blackie... et Brumby... et Ace. Et aussi l'adjudant Zim. Pardon, le capitaine Zim, à présent. C'était mieux comme ça. J'aurais eu du mal à être son supérieur.

Le lendemain de ma nomination, je me retrouvai sur le terrain d'embarquement en compagnie d'un camarade de classe, Bennie Montez. Nous étions des seconds lieutenants tout frais et le fait d'être salués nous rendait plutôt nerveux. J'avais trouvé un remède : j'étais plongé dans la lecture de la liste des vaisseaux en orbite autour de Sanctuaire. Elle était si longue qu'il était évident que quelque chose d'important se préparait, même si on ne nous avait rien dit. Je me sentis excité. Et puis, mes deux vœux les plus chers avaient été exaucés en même temps. J'étais affecté à mon ancienne unité. Et mon père y était encore. Et cette liste signifiait que j'allais inaugurer mes barrettes avec une opération d'envergure et sous les ordres du lieutenant Jelal.

Il y avait tant de vaisseaux sur cette liste qu'ils avaient été classés par types. Je consultai d'abord la colonne des transports de troupes, les seuls qui importent à un fantassin.

Il y avait le *Mannerheim* ! Est-ce que j'avais une chance de voir Carmen ? Sans doute pas. Mais je pourrais lui envoyer un message.

De grands vaisseaux !... Le nouveau *Valley Forge* et le nouveau *Ypres*. Le *Marathon*, l'*El Alamein*, l'*Iwo*, le *Gallipoli*, le *Leyte*, le *Marne*, le *Tours*, le *Gettysburg*, l'*Hastings*, l'*Alamo*, le *Waterloo*... Autant d'endroits où les bidasses de l'Infanterie avaient brillé.

Et de plus petits, qui portaient les noms des fantassins eux-mêmes ! *L'Horace*, l'*Alvin York*, le *Swamp Fox*, le *Rodger Young* lui-même, béni soit son nom ! le *Colonel Bowie*, le *Devereux*, le *Vercingétorix*, le *Sandino*, l'*Aubrey Cousins*, le *Kamenhametha*, l'*Audie Murphy*, le *Xénophon*, l'*Aguinaldo*...

— Il devrait exister un *Magsaysay*, dis-je.

— Quoi ? dit Bennie.

— Ramon Magsaysay. Un grand homme, un grand soldat. C'est lui qui dirigerait sans doute la guerre psychologique s'il était encore vivant de nos jours. Tu n'as donc jamais pioché ton Histoire ?

— Ma foi, je sais que Simon Bolivar a construit les Pyramides,

qu'il a vaincu l'Armada et débarqué le premier sur la Lune.

— Tu as oublié qu'il avait épousé Cléopâtre ?

— Oh, ça... Je crois que chaque pays a sa propre version, tu sais.

— J'en suis certain, dis-je.

Et j'ajoutai quelque chose pour moi-même.

— Qu'est-ce que tu dis ? demanda Bennie.

— Excuse-moi, Bernardo. C'est un vieux dicton. *Chacun voit midi à sa porte.*

— Dis-moi : quelle est ta langue natale, Johnnie ?

— Le tagalog. Un dialecte.

— Alors ils ne connaissent pas l'Anglais Standard, là d'où tu viens ?

— Bien sûr. On l'utilise à l'école, au travail... Il n'y a qu'à la maison qu'on emploie notre vieux langage. La tradition, tu comprends...

— Je vois... Chez moi, c'est la même chose pour l'espagnol. Mais où...

Le haut-parleur se fit entendre et commença à jouer : *Meadowland*. Bennie eut un sourire joyeux.

— J'ai rendez-vous avec un mignon vaisseau. Prends bien soin de toi, mon grand ! A bientôt !

— Bien le bonjour aux Punaises !

J'ai eu le temps de lire encore quelques noms de vaisseaux : Le *Pal Maleter*, le *Montgomery*, le *Tchaka*, le *Geronimo*.

Et puis, j'ai entendu la plus merveilleuse musique du monde.

... *que brille le nom, que brille le nom de Rodger Young !*

J'ai pris mon paquetage. C'était midi à ma porte. Je rentrais chez moi.

Suis-je le gardien de mon frère ?

Genèse IV : 9.

Que vous en semble ? Si un homme a cent brebis, et que l'une d'elles s'égare, ne laisse-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf autres sur les montagnes pour aller chercher celle qui s'est égarée ?

Matthieu XVIII : 12.

Combien un homme ne vaut-il pas plus qu'une brebis ?

Matthieu XII : 12.

Au nom de Dieu, le Bénéfique, le Miséricordieux... celui qui sauve toute l'humanité.

Le Coran. Sûrah V, 32.

Chaque année, nous apprenons un peu. Nous devons garder le sens des proportions.

— Mon lieutenant, c'est l'heure.

L'officier cadet, le candidat, le « troisième lieutenant à titre provisoire » Patte d'Ours se tenait sur le seuil. Il semblait terriblement jeune. Aussi désarmé que ses ancêtres chasseurs de scalp.

— On y va, Jimmie.

J'étais déjà en scaphandre. Ensemble, nous nous sommes dirigés vers la chambre de saut.

— Juste un mot, Jimmie. Colle-toi derrière moi et ne me gêne pas. Amuse-toi bien et sers-toi de tes munitions. Si je me fais descendre, c'est toi le boss... mais sois assez malin pour laisser ton adjudant de section lancer les signaux. Vu ?

— Vu, mon lieutenant.

Nous sommes entrés dans la chambre de saut, et l'adjudant de section a lancé « garde-à-vous ! » et m'a salué. Je lui ai rendu son salut et j'ai dit : « Repos ! »

J'ai commencé l'inspection du premier groupe pendant que

Jimmie s'occupait du deuxième.

Mon adjudant de section est encore plus méticuleux que moi et je n'ai rien trouvé à redire. Je ne trouve jamais rien. Mais les hommes aiment bien que le Vieux passe lui-même l'inspection. Et puis, c'est mon boulot.

Je me suis placé au milieu des rangs.

— Encore une chasse aux Punaises, les gars. Mais un petit peu différente, cette fois. Elles ont des prisonniers et on ne peut pas utiliser de bombe novae sur Klendathu. Alors cette fois, on y va. Et on nettoie tout. Le vaisseau ne nous récupérera pas. Vous aurez des munitions et des rations supplémentaires. Si vous êtes fait prisonnier, tenez bon et obéissez aux règles. N'oubliez pas que toute l'unité est derrière vous, toute la Fédération. On viendra vous libérer. Les gars du *Swamp Fox* et du *Montgomery* comptent sur nous. Ceux qui vivent encore nous attendent. Ils savent que nous arrivons. A nous le travail.

» N'oubliez pas non plus que nous avons des tas de renforts, autour de nous, au-dessus de nous. Nous n'avons à nous occuper que de notre petit numéro. Celui que nous avons répété.

» Un dernier mot. J'ai reçu une lettre du capitaine Jelal juste avant notre départ. Il dit que ses nouvelles jambes fonctionnent parfaitement. Il dit aussi qu'il pense à vous et qu'il compte bien que vous allez casser la baraque ! Et moi aussi ! Cinq minutes pour le Padre.

Ça y est. Je commençais à trembler. Vite, pour me soulager, j'ai ordonné :

— Garde-à-vous ! Par groupes... Bâbord et tribord ! Préparez-vous à sauter !

J'ai inspecté chaque homme dans sa capsule, avec l'aide de Jimmie et de l'adjudant de section. Puis on a bouclé Jimmie dans la capsule n° 3. Je me suis remis à trembler. L'adjudant de section a posé la main sur mon scaphandre et il m'a dit :

— Un simple exercice, fiston.

— Je sais, père. (Immédiatement, je me suis calmé.) C'est l'attente.

— Je sais, je sais. Encore quatre minutes. On y va, mon lieutenant ?

— On y va, père.

Je lui ai donné une dernière bourrade et les marins nous ont bouclé chacun dans notre capsule. Je ne tremblais plus.

— « Tête Dures » de Rico... paré pour le saut !

— Trente et une secondes, lieutenant, a dit la douce voix du commandant. Bonne chance, les gars ! Cette fois, on les tient !

— Juste, capitaine !

— Paré. Un peu de musique ?

A la gloire éternelle de l'Infanterie...

NOTE HISTORIQUE

YOUNG, RODGER W. soldat de 2^e classe, 148^e Régiment de la 37^e Division d'Infanterie (Les Ohio Buckeyes) ; né à Tiffin, Ohio, le 28 avril 1918 ; mort le 31 juillet 1943 dans l'île de Nouvelle-Georgie, archipel des Salomons, Pacifique Sud, en attaquant seul et en réussissant à neutraliser un nid de mitrailleuses ennemi. Sa section était clouée au sol par le feu intense des mitrailleuses. Le soldat Young, bien que blessé par une première rafale, continua de ramper vers l'objectif. Il fut alors touché une seconde fois mais poursuivit son avance sans cesser de tirer. Il attaqua le nid de mitrailleuses et le détruisit à la grenade offensive. Touché une troisième fois, il devait mourir.

Son action valeureuse dans des circonstances désespérées permit à ses camarades de se retirer sans autres pertes. Le soldat Rodger W. Young s'est vu décerner la Médaille d'honneur à titre posthume.

[1] En français dans le texte.

[2] « We ain't a-gonna study war no more. » (Refrain du calibre gospel : *Down by the riverside.*)

[3] Allusion à la Déclaration d'Indépendance des Etats-Unis.

[4] *Kitten* signifie « petit chat ».

[5] En français dans le texte.

[6] Il s'agit, bien évidemment, de chants très entraînants et très antimilitaristes auxquels le traducteur s'est permis d'ajouter une chanson d'origine française.

[7] En français dans le texte.